
3 1761 08002200 7





JULIEN BENDA

LES AMORANDES

Il rêvera partout à la chaleur du sein.

VIGNY.

TRENTE ET UNIÈME ÉDITION

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU
1922

LES
AMORANDES

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Les Sentiments de Critias. *Un volume.*

L'Ordination. *Un volume.*

Belphégor. Essai sur l'esthétique de la présente sociéte française. *Un volume.*

Le Bouquet de Glycère. *Un volume.*

Dialogue d'Éleuthère. *Un volume.*

AUX ÉDITIONS DU MERCURE DE FRANCE

Le Bergsonisme, ou une philosophie de la mobilité. *Un volume.*

Sur le succès du Bergsonisme. *Un volume.*

JULIEN BENDA

LES

AMORANDES

Il rêvera partout à la chaleur du sein.

VIGNY.

PARIS

EMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS

100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100

PLACE BEAUVAU

1922

I

I

Les jeunes filles continuaient d'implorer, comme de tendres enfants gâtées.

— *Phidylé*, madame, *Phidylé*...

— Soyez raisonnables, petites, disait doucement Irène en caressant l'aimable tête qui, sur ses genoux, élevait les yeux vers elle; je vous assure que je ne le sais pas.

— *Phidylé*, madame, *Phidylé*...

— Mais, petites, je ne sais pas l'accompagnement.

— Oh! mais moi je le sais, madame, fit l'autre jeune fille en s'élançant, joyeuse, du bras de la bergère sur lequel elle était assise

et d'où elle enveloppait le cou d'Irène; je l'ai repassé pour vous ce matin.

Elle courut au grand Steinway. On chercha les Duparc parmi des piles de partitions. Irène se laissait conduire au piano, cependant que les hommes rabattaient gauchement la couverture de soie mauve, tournaient des commutateurs.

Quatre accords, lents et doux, résonnèrent, durant lesquels les traits d'Irène et tout son maintien prirent la gravité de l'être qui sent que, pour un moment, il va cesser d'appartenir au monde qui passe et devenir l'officiant du beau éternel. Elle commença :

L'herbe est molle au sommeil sous les frais peu-
Aux pentes des sources moussues, [pliers,
Qui dans les prés en fleurs germant par mille issues
Se perdent sous les noirs halliers.

Sa voix et tout son geste se fondaient au désir qu'avait cette musique d'épandre autour d'une tête chérie la caresse d'une paix

infinie. Calme et tendre, elle dispensait l'arome des profondeurs sans fin, la douce évanescence des frontières de toutes choses, le baume de l'indistinct. Puis, au tournant d'un accord, son visage s'éclaira, et, les paupières mi-closes, abaissant doucement sa main droite comme sur la chevelure d'un enfant aimé, elle laissa tomber lentement, semblant n'abandonner qu'à regret chacune de ces syllabes et l'infinie tendresse des sons qui l'accompagnent :

Repose, ô Phidylé!

Tous étaient suspendus à ses lèvres, ou plutôt à toute sa personne. Son chant n'était qu'une extension de cette grâce d'enveloppement, de ce climat de tendresse calme et puissante, encore qu'un peu railleuse, qui émanait de tout son être. Avec le lent rayon de ses grands yeux bleu d'aube, avec sa torsade d'or cuivré qui scintillait dans la pé-

nombre comme un foyer de lumière chaude et clémente, avec ses bras, ses hanches, tous ses contours dont la quarantaine portait à son plein la somptueuse affabilité, elle versait aux humains l'enchantement de la beauté dans le rythme d'une caresse souveraine et apaisante, comme d'un bercement maternel de leurs maux ; on eût dit, au fond de quelque sanctuaire d'Argos ou de Sicile, une belle Déméter, ayant recouvré sa Perséphone, et rendant à la terre la chaleur et la vie. En même temps, le léger voile de son regard, la pointe de mélancolie de son sourire, les coins un peu marqués de sa bouche d'enfant mêlaient à cette beauté de refuge le charme du souffrant, le prenant du meurtri. C'était, versée sur ces visages qui s'y baignaient, toute la volupté du soleil couchant, splendide, royal, humain dans sa blessure. A présent elle chantait, bien maîtresse de sa voix :

Un chaud parfum circule à travers les sentiers ;

puis, distillant les charmes de l'adorable courbe :

Et les oiseaux rasant de l'aile la colline,

elle abaissa sur l'auditoire, comme un manteau de paix et d'amour :

Cherchent l'ombre des églantiers.

Mais maintenant, la main contre sa poitrine, dressée sur la pointe des pieds, elle lançait dans toute l'ampleur de sa voix, dans toute la générosité de son être — qu'elle sut modérer peu à peu par une maîtrise pleine d'élégance, comme si elle rassemblait pudiquement sur son sein les plis d'une écharpe indiscrète :

Mais quand l'astre incliné sur sa courbe éclatante
Verra ses ardeurs s'apaiser;

et c'est dans une lumière infiniment troublante, mélange de ravissement d'amour et

de souci de garder pour soi le secret de son intime sensibilité, qu'elle fit s'épanouir :

Que ton plus beau sourire et ton meilleur baiser
Me récompensent de l'attente.

Tous, dans l'enthousiasme, s'empressaient autour d'elle, lui rendaient grâce, l'aimaient. On apporta le thé. Oh! qu'elle ne se dérange pas! on le servirait pour elle. « Chantez, madame, chantez encore », imploraient les jeunes filles en se disputant sa taille. Elle souriait, heureuse de leur bonheur à tous. On l'assiégeait; on lui présentait les Schumann, les Schubert, les Fauré; on lui demandait tout à la fois.

Le cercle fut rompu par un grand jeune homme pâle et à favoris blonds qui, s'appliquant visiblement à dominer son trouble, vint s'incliner devant Irène en exprimant son regret de devoir se retirer.

— Pourquoi partez-vous, Étienne? dit-elle

comme en un reproche mêlé de tristesse.

— Beaucoup de travail, fit-il en s'efforçant de sourire. Trois rapports à remettre dans huit jours!

Elle lui tendit la main.

Elle chanta encore deux petits lieds de Brahms; puis souhaita qu'une des jeunes filles leur récitât cette belle pièce, que venait de publier une jeune poétesse, et qu'elle avait dite si bien, l'autre jour, pour elle seule. La jeune fille se débattait, éperdue de timidité et de désir; mais Irène savait donner confiance aux jeunes ferveurs qui doutent d'elles-mêmes; Odette lançait avec la flamme communicative de ses vingt ans :

Déjà la vie ardente incline vers le soir;
Respire ta jeunesse...

puis courait se blottir, toute rouge de son succès, dans les bras de sa grande amie, cependant que son père, le docteur Defrance,

buvait des yeux l'exquise créature qui faisait ainsi valoir son enfant. Les vers de madame de Noailles déchaînaient, en la personne de quelques vétérans, une ruée du classicisme contre le romantisme, brandi par tous les jeunes ; bien vite chaque parti, incapable de rester dans l'abstrait, remplaçait la tendance poétique pour laquelle il tenait par des poètes, et comme les poètes, étant des hommes, ont presque tous les deux tendances, une parfaite confusion, encore que non stérile, s'établissait. Mais il se faisait tard, et l'on remettait la solution des grands problèmes au lundi suivant.

Au fond d'un fauteuil bas devant la cheminée de sa chambre, enveloppée d'un peignoir de velours pêche, dans une obscurité uniquement colorée par la lueur d'un feu de bois et qui avivait encore cette espèce de mystère d'or chaud qu'était toute sa per-

sonne, Irène songeait, le menton dans sa main, l'œil attaché au jeu de la flamme. Elle songeait à ce grand garçon qui avait quitté le salon au milieu de la soirée, domptant à peine son trouble, avec ce masque de douleur qu'elle lui connaissait si bien. Quelle folie que cet amour qui s'était déclaré chez lui depuis deux mois! Peut-être avait-elle des choses à se reprocher, d'inconscientes coquetteries? Non, vraiment non; heureuse de l'accueillir, d'entourer de quelque affection sa solitude dans cet immense Paris, elle s'était bien sincèrement posée en grande sœur, en maman, comme avec toute cette jeunesse qui se plaisait autour d'elle. En toute loyauté elle s'était employée à le décourager dès qu'il avait ouvert son cœur. Si un jour elle était allée chez lui, ç'avait été pour lui parler raison, l'ayant vu trop follement malheureux. Car sa souffrance la bouleversait. Et pourtant elle n'y pouvait

rien. Elle ne pouvait pas, avec ses quarante-trois ans dans deux mois, avec sa grande fille mariée, avec ces fils d'argent qu'elle trouvait chaque soir plus nombreux en dénouant sa chevelure, devenir la maîtresse d'un enfant de vingt-six ans. Son bon goût, plus encore que tout, s'insurgeait là-contre, sa répugnance à ce qui viole la nature, cet équilibre, cet « ordre » qu'ils prétendaient inscrit dans tout son être, qui faisait ce qu'ils voulaient bien appeler sa beauté et un peu aussi son orgueil. Non, elle ne serait pas de ces folles, de ces quinquagénaires au casque d'or fauve, bien plus fauve qu'à vingt ans, — la jeunesse mordorée, avait-elle dit un jour, par un de ces coups de dent que se permettait de temps en temps sa bonté, — qui ne conçoivent l'amour qu'avec des jouvenceaux. Elle en serait d'autant moins qu'elle n'aurait même pas leur excuse; elle n'avait pas de passion pour ce garçon; son

bon ange l'avait préservée de la soif de son âge pour la chair des jeunes hommes. Elle voulait abuser de cette grâce, elle voulait vieillir décemment, savoir dire à son miroir, le jour qu'il le faudrait, comme la courtisane grecque : « Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle ». La décence, c'était d'épouser Defrance, qui avait dix ans de plus qu'elle, qui l'aimait depuis vingt ans, que tout le monde dans leurs deux familles lui voulait pour mari. Elle expliquerait ces choses demain, encore une fois, à ce grand enfant; elle finirait par le convaincre; elle le guérirait de sa folie. Au besoin, elle disparaîtrait, voyagerait quelque temps. Viendrait l'été; il retournerait aux siens, à la raison. La jeunesse oublie vite..

Et pourtant, il y aurait eu de la douceur à se donner! Forte de la paix de son cœur, certaine qu'aucun impératif charnel ne viendrait balayer les arrêts de sa sagesse, elle

pouvait bien laisser son rêve se caresser un peu au velouté d'une folie qu'elle était sûre de ne pas commettre. Le regard perdu aux petites flammes bleues du feu mourant, elle se représentait la félicité sans mélange qu'elle eût donnée maintenant, avec la gravité du cœur, l'affranchissement de toute coquetterie que l'âge lui avait appris; l'ivresse de produire un bonheur qui baignerait, cette fois, dans l'abandon total, dans la confiance totale, absolu comme celui d'un enfant près d'une mère... Elle évoquait ce qu'eût été l'extase de cet éphèbe blessé, quand elle lui eût ouvert les bras pour qu'il y fût heureux, qu'il y bût la fin de son tourment; ce qu'eût été pour elle cette seconde!.. Elle s'abandonnait à sentir dans les arcanes de sa chair d'automne une puissance à dispenser une volupté profonde, plus riche, plus ample, plus totale que jamais, celle-là exactement, — elle le sentait, — qu'appelait, dans

sa soif d'absolu, l'adolescent blessé d'amour... Elle laissait la bercer l'idée d'être, à son âge, étreinte plus follement qu'une femme de vingt ans, et par un être jeune, plaisant, qui peut choisir; de tenir entre ses bras la preuve vivante — certaine, celle-là — qu'on est toujours belle, désirable, toujours une femme... Elle apercevait, dans un éclair, la vraie raison de la ruée au jeune amant... Oui, ces visions la caressaient, la troublaient; mais dans l'écorce de son être, non dans ses profondeurs; ellés étaient comme ces spirales de feu qu'elle regardait courir autour du bois lassé de brûler sans réussir à le pénétrer; l'émoi qu'elles créaient dans sa chair n'y était que comme un luxe de sa sensualité, il n'avait rien de ces soifs, qu'elle avait connues autrefois, dont l'assouvissement s'impose comme une nécessité vitale; il n'entamait point sa résolution d'échapper aux vieillesses sans décence, de mettre fin, dès le lendemain, par tous

les moyens possibles, à cet amour insensé, anarchique, dont la montée l'épouvantait.

Maintenant, avant de se mettre au lit, elle restait accoudée un peu à son balcon, à contempler par cette belle nuit d'avril le sommeil de son parc Monceau. Elle en voulait à cet enfant qui, avec ses démences, allait la priver de la douceur de le voir, de le chérir. Pourquoi n'imitait-il pas cette nature qui se laissait envelopper par une grande et belle nuit, tout simplement heureuse d'être bercée, tranquille dans sa reconnaissance, dans son amour, sans furie de prendre, sans rage de posséder.

Mais la nature, mais les arbres, mais les fleurs lui répondaient par leur baiser éperdu à cette grande ombre qui les berçait, par leur furieuse ardeur à boire le souffle de cette belle nuit, — et Irène sentait s'appesantir sur elle la loi de ce monde déchu, où tout ce qui est amour est désir.

II

C'était la seconde année qu'Étienne d'Hirsauge, fils du président du tribunal de Lons-le-Saunier — de Lons (faites sonner l'*s*), comme disent les « lédoniens » — passait à Paris comme rédacteur au ministère de la Justice. Attaché, le lendemain de son service militaire, au parquet de la cour d'appel de Dijon, docteur trois ans plus tard, nommé alors juge suppléant au tribunal de Beaune, c'est là que, dans ses longs soirs de solitude, il avait préparé le concours pour l'obtention d'un des trois postes de rédacteur que le ministère mettait cette année-là à la

disposition des candidats. Reçu le second, placé à la Commission des grâces, il avait pris possession de ses fonctions en novembre 1900.

Étienne appartenait à une famille où la carrière de magistrat était en quelque sorte de tradition. Son grand-père maternel, M. du Cange, grand avocat réputé dans toute la Franche-Comté pour son humanité autant que pour sa finesse, avait donné sa seconde fille Isabelle, qui devait mourir après quelques années de mariage, à Pierre d'Hirsauge, alors juge suppléant au tribunal de Saint-Claude, fils du fameux président Pascal d'Hirsauge, moins célèbre par ses savants commentaires de la jurisprudence comtoise que par sa résistance au Second Empire. Les Hirsauge, originaires du Jura, installés depuis près de deux cents ans dans leur manoir des Amorandes, sur la commune de Mirebel, à quelques kilomètres de Lons, en

face du mont Rivel, faisaient remonter leur lignée de juges, entremêlée de quelques hommes d'épée, au seizième siècle, époque où l'un d'eux, Jean d'Hirsauge, chargé d'exécuter l'ordonnance de Moulins qui confisquait les libertés des villes, avait souffert que Lons et Bourg plaidassent pour la défense des leurs. Étienne, fruit de l'union de Pierre et d'Isabelle, avait grandi dans cette idée qu'il embrasserait la carrière de ses pères. Rien sans doute ne l'y disposait spécialement ; un goût particulièrement vif semblait le porter vers la littérature, vers la philosophie, et M. du Cange demandait parfois à son gendre si ce n'est pas plutôt de ce côté qu'il eût convenu de pousser le jeune homme. Mais Pierre d'Hirsauge était peu acquis aux « fantaisies » de l'individu contre l'espèce. Étienne lui-même, étonné de cet esprit du grand-père qui souhaitait de le voir faire *ce qui l'amusait*, ne concevait pas pour lui d'autre

état que celui de magistrat; il avait été élevé dans l'adhésion à la fameuse page de l'abbé Galiani, déclarant que rien n'est faux comme de vouloir instruire l'enfance en l'amusant, attendu que la vie est précisément le contraire de faire ce qui nous amuse. Il avait donc embrassé la carrière du droit, et l'avait fait selon la conception de sa maison, c'est-à-dire en travaillant à y briller non pas tant par l'éclat des fonctions auxquelles il atteindrait que par sa lumière propre; docteur avec deux thèses consultées maintenant dans tous les prétoires, puis admissible au concours d'agrégation, s'il avait brigué cette place de rédacteur, c'était bien moins en raison de la rapidité d'avancement dont elle était un gage pour l'avenir que pour acquérir plus de science et d'autorité dans sa profession, quitte à revenir ensuite, selon le secret espoir des siens, faire servir ces valeurs dans quelque modeste charge de son pays natal.

Comme tant d'hommes qui portent au front la brume d'un éternel regret, Étienne d'Hirsauge avait connu dans son enfance la satisfaction de sa sensibilité la plus profonde. Nature particulièrement avide de tendresse, de la tendresse spéciale d'une créature plus forte, qui le protégeât contre une sorte d'appréhension latente des choses, contre une sorte d'aptitude à la détresse qu'il avait apportée au monde avec sa fragilité physique (les médecins avaient cru longtemps qu'il ne vivrait pas), l'enfant avait trouvé dans l'amour maternel une réponse totale à ce besoin de son être. Sa mère, Isabelle d'Hirsauge, douce madone de Corrège, aux beaux bandeaux cendrés, au regard aimant et triste, comme si elle pressentait sa fin prématurée, était une véritable mère, une de ces créatures qui semblent satisfaire à leur loi organique en dispensant le calme à la faiblesse émue, une de ces

beautés d'apaisement et d'amour dont on dirait qu'elles trouvent leur plein accomplissement à se pencher, rassurantes, sur des berceaux inquiets C'était, chez l'enfant, l'étreinte de l'absolu quand, s'éveillant, la nuit, en pleurs et tout tremblant de quelque affreux cauchemar de méchantes fées ou d'animaux cruels, il la trouvait, souriante, au-dessus de son petit lit, et buvait le rassurement moins dans ses douces paroles que dans le tendre ombrage de ses grands yeux bleu sombre, dans le moelleux de ses beaux bras souverains, dans la bonne chaleur de son sein, — de ce sein contre lequel il demeurait longtemps, longtemps après qu'il n'avait plus peur, ne pouvant se résoudre à le quitter, comme si vivre lui devenait pénible dès qu'on l'en séparait Il passait ses jours dans le rayon de la jeune femme comme dans un bain de confiance et de sécurité, sentant s'abolir auprès d'elle jusqu'à

l'idée qu'il pût être malheureux, jusqu'à la possibilité de craindre. Une fois, ils avaient rencontré dans la campagne des vaches affolées qui s'encouraient vers eux; elle l'avait pris dans ses bras et s'était hâtée vers le manoir. « Tu n'as pas eu peur, mon Tiennot », avait-elle demandé en le posant à terre. « Oh! mère, avait-il dit en se haussant sur ses petits pieds pour l'embrasser, vous savez bien que près de vous je sens qu'il ne m'arrivera jamais de mal. » Plus tard, petit garçon, il venait, le soir après dîner, près de son fauteuil, se coulait dans son bras; elle le tenait contre elle, caressant, en causant, sa nuque aux cheveux ras; il restait là, jusqu'à ce qu'il dût s'aller coucher, enveloppé de réconfort dans la tristesse que causait à son âme précoce la tombée du soleil derrière la montagne ou la plainte du hibou dans la nuit. Souvent il montait sur ses genoux, entourait de ses petits bras sa

grande protectrice, demeurait longtemps à l'embrasser, à la regarder. Un jour, il avait murmuré sur son épaule : « Oh! mère, je ne vous aime pas plus que père, mais tout autrement. »

Puis madame Isabelle était morte, à vingt-sept ans, emportée en huit jours par une fièvre maligne, douce fleur d'indulgence qui n'avait fait que passer au ciel sévère d'Hirsauge. Et ç'avait été alors, dans la vie de l'enfant, la disparition de toute satisfaction à ces besoins spéciaux de sa nature tendre et faible. La tradition des Amorandes était le stoïcisme, l'idéal romain, le mépris, non pas de la sensibilité, mais de l'abandon à cette faiblesse, de la complaisance pour cette passion. Les Hirsauge, en ce sens, avaient donné des gages, notamment au sujet d'un cousin du président, — l'oncle Gilbert, — charmant rêveur (le président craignait parfois une ressemblance entre lui et Étienne)

que le manque d'énergie avait conduit à un mariage honteux, et que ses parents avaient eu le courage de ne jamais revoir, quitte, comme ils firent, à mourir de ce courage. Pierre d'Hirsauge et sa sœur, mademoiselle Estelle, qui tenait la maison depuis la mort de madame Isabelle, étaient les dignes élèves de cette école — lui, qui portait sans une plainte la perte d'une épouse adorée et toujours présente; elle, qu'on avait vue venir à table le jour où elle avait appris la mort de son fiancé, tué en 1870, dont elle gardait le deuil éternel — et, sous de tels maîtres, le petit Étienne avait vite connu la répression de ses morbidesses. Devenu conscient de sa nature, articulant maintenant la tristesse que lui causait la descente de la nuit ou la plainte du poulain qu'on séparait de sa mère, il s'était vu rapidement invité à maîtriser les petites peines de son cœur. Un jour qu'il avait fait un devoir sur *les Horaces*,

où il avait blâmé la dureté du frère de Camille et vivement préféré l'humanité du héros d'Albe, il s'était attiré que ce n'est pas avec ces idées-là qu'on devient un homme, et que la France, au lendemain de ses malheurs, n'avait que faire de ces attendrissements. En même temps, il entendait à table le procès de l'indulgence qui, vers 1880, commençait de s'affirmer dans la morale publique pour les faiblesses du cœur; la réprobation de la loi du divorce; de la campagne contre l'Église, seule école de fermeté morale jusqu'à nouvel ordre, disait le président, d'ailleurs républicain; de la « religion de la souffrance humaine », qui envahissait la littérature d'alors sous l'influence du roman russe. La frustration, chez l'enfant, de son besoin d'une tendresse protectrice n'avait naturellement point cessé par l'arrivée de sa petite cousine Geneviève, devenue orpheline en 1884 et qui vint vivre

dès lors au manoir, jolie petite Diane, fière et précise, compagne chérie de ses jeux et de son travail, pleine d'admiration pour son cousin Étienne, et lui demandant une affection de grand frère qu'il lui donnait avec bonheur. Les seules satisfactions qu'il eût parfois de sa sensibilité première étaient les visites d'une voisine, madame Simandre, qui avait d'ailleurs bientôt quitté le Jura pour se remarier, belle franc-comtoise aux douces formes tutrices, qui le prenait sur ses genoux après le dîner et dans les bras de laquelle il se sentait heureux un peu comme autrefois entre les bras d'une autre. Au reste, plein de respect pour son père et pour toutes les traditions de sa maison, l'enfant avait vite adopté cette austère conception de la vie. Il était devenu, lui aussi, un petit être de devoir, d'application, de fermeté; et, à cette forte école, l'extrême impressionnabilité de son enfance avait

comme disparu. Si le soir, à l'heure qu'il s'enfermait dans la grande salle d'étude, une détresse le prenait, elle ne faisait qu'effleurer sa conscience, elle ne s'y posait pas; plongé tout de suite dans son gros dictionnaire, il ne connaissait de lui-même qu'un petit garçon bien appliqué à sa version, qu'il allait travailler jusqu'au dîner. Bientôt ç'avait été les grandes classes du collège; puis les concours; puis les fonctions graves, les responsabilités, et de plus en plus des sentiments toniques, des aspirations viriles occupant toute cette sensibilité, — du moins tout ce qu'il en savait.

C'est à ce moment, en cette seconde année de son stage au ministère, qu'on l'avait présenté chez Irène Valentin, veuve du célèbre chirurgien. Alors, comme ces substances chimiques qui ne manifestent leur existence qu'en présence de l'élément vers lequel elles tendaient et en se précipitant

vers lui, les besoins fonciers de sa nature, rencontrant l'objet exactement propre à les contenter, étaient remontés à sa conscience et s'étaient mis à se satisfaire avec l'avidité des appétences profondes qu'on a trompées durant des années. Convié par Irène pour tous ses lundis, il était, chaque semaine, venu passer plusieurs heures à réchauffer son cœur d'enfant frileux, d'éternel enfant frileux, à cette source de tendresse calme et forte qu'était toute la personne de cette Flora d'automne. Elle-même, se portant d'instinct où elle était nécessaire, venait souvent s'asseoir à son côté, sur une marquise à l'écart, pendant quelque dispute d'art ou de politique; il disait sa vie, ses solitudes, ses mélancolies, et goûtait des instants d'un bien-être total sous les rayons de cette compréhension aussi douce que profonde, qui se penchait vers lui comme la caresse d'un être supérieur et infiniment

2

bienveillant. Joie bien avouable, pensait-il, exempte de tout mauvais désir, comme il convenait devant la mère d'une grande fille mariée, encore qu'il ne se défendît nullement de sentir sa beauté. Et, fort de cette pureté, il s'offrait de plus en plus à sa passion; presque chaque jour maintenant, au sortir du ministère, il venait passer une heure à l'hôtel de la rue Murillo, s'abreuvait de cette tendresse protectrice, la buvait dans tous ses aspects, dans l'infinie caresse de ces yeux, dans la chaude blondeur de cette chair, dans le mol enveloppement de ces belles courbes.

Et un soir, sous le choc d'une toilette particulièrement heureuse, comme un cristal dès longtemps en puissance au sein d'une masse fluide s'y précipite sous une action infime, le désir s'était précipité dans sa conscience; il avait désiré de baiser ces yeux, de posséder ces formes, de jouir de

cette beauté. Et il les avait sentis désirables précisément dans cette expression d'humanité profonde dont son cœur imprudent s'enivrait depuis des semaines. Et alors ç'avait été le désir avec cette force particulière qu'il prend lorsqu'il se complique de l'espoir d'assouvir, en même temps que l'instinct de l'amour *et dans l'assouvissement même de cet instinct*, cette soif qu'a l'homme faible d'une tendresse supérieure. Il sentait la beauté de cette femme comme la promesse d'une sorte de volupté subtile et confortante, pareille à la chaleur qu'infuse au fond des membres un astre puissant et bon; il imaginait son amour dans le rythme de la tendresse maternelle, dans l'atmosphère d'une compréhension totale, d'une indulgence infinie, d'une transcendance souriante et tutélaire, dont l'assurance un peu railleuse avivait encore l'aiguillon; il évoquait son âge comme un cher élément de cette chère trans-

cendance, à l'ombre duquel il viendrait, dans l'extase de l'amour, murmurer tous ses troubles, dissiper toutes ses timidités, rassurer toutes ses faiblesses. En même temps, — avec une rigueur qu'il ne parvenait pas à comprendre, qui l'épouvantait, — cette amante du type maternel lui apparaissait comme l'amante nécessaire, unique, irremplaçable, ajustée à son besoin de la femme dans ce qu'il avait de plus radical, de plus essentiel, de plus profondément particulier à sa personnalité amoureuse. Et la sensation de la nécessité de cet amour, jointe à cette lumière de tendresse pénétrante dans laquelle il baignait, avait enfoncé dans le cœur du jeune homme un désir d'une acuité infinie.

Et, un jour, il avait avoué. Il était tombé en larmes dans ses bras. « Enfant, murmurait-elle, enfant qui perd tout bon sens... Il faut être raisonnable. Je suis une maman..., demain une grand'maman... » Et

il était parti bouleversé, l'ayant senti, le rythme protecteur de ces splendides contours, de leur embrassement.

Puis ç'avait été des lettres suppliantes, auxquelles elle répondait par une sagesse infiniment humaine, tendrement appliquée à calmer, à guérir, et qui accentuait encore cette vêture de bonté dans laquelle, pour son supplice, il évoquait cette chair d'amour. Alors il avait essayé de l'oublier, avait cessé de venir, était revenu, reparti encore. Et, ce soir-là, il était revenu; et il était sorti de chez elle affolé. Avec quelle terrible netteté elle lui était apparue, la maîtresse maternelle, quand elle avait soupiré cette romance, laissé tomber sur eux ce : « Repose, ô Phidylé »! Toutes ses visions de l'amour aux bras de cette femme l'assaillaient, plus tendres, plus cruelles, plus tenaces que jamais. Et maintenant, après une nuit de torture, il gisait là, sur son

divan, avec l'image de l'être qu'il voulait de toutes les puissances de sa jeunesse, qui répondait à son désir dans toute sa profondeur, dans toute sa précision, dans toute sa nécessité, — et qu'il ne pouvait pas avoir.

On sonna. Qui pouvait venir? Il n'attendait personne. Il alla ouvrir.

C'était Irène.

— C'est vous? dit-il en rajustant sa tenue, gêné d'être surpris dans ce désordre.

— Excusez-moi, Étienne... Vous vous reposiez, vous travailliez... Hier soir, vous êtes parti si brusquement..., si agité... Je me suis demandé si vous étiez souffrant...

— Je vous l'ai dit : j'avais des rapports à finir... Puis des ennuis de toute sorte..., des préoccupations... Tout cela passera... Et vous? Ça s'est bien terminé? Vous avez continué de charmer tout le monde?...

Il parlait d'un ton haineux. Il allait et venait par la pièce, évitant de la regarder.

Il lui en voulait d'être là. Que venait-elle faire? Lui dire encore une fois l'impossibilité d'être à lui? Ne pouvait-elle pas le laisser guérir?

Elle, l'arrêtant comme il passait près du divan où elle s'était assise, lui prenant les mains :

— Étienne, pourquoi me condamnez-vous à vous faire tant de mal?. Regardez-moi, Étienne.

Il hésitait, comme devant son supplice. Puis plongeait ses yeux aux yeux qui se levaient vers lui. Elle était là, devant lui, — chez lui, — si belle, si tendre, si bonne... Le désir l'envahissait plus total que jamais, en même temps que le désespoir de ne pas l'avoir. Se jetant en sanglots à ses genoux, les deux bras à sa taille :

— Irène, je ne peux plus.., je ne peux plus... C'est un amour fou qui me dévore...

Elle posait ses mains sur les cheveux du

jeune homme, extrêmement émue. Depuis qu'elle était entrée, qu'elle avait aperçu le bouleversement de ce visage, le sentiment montait en elle d'une disproportion entre tant de souffrance et la valeur de ce qu'elle faisait en se gardant à elle-même. D'une voix faible, elle murmurait :

— Étienne, soyez raisonnable.., soyez raisonnable..

Mais lui, toujours pressant ses genoux :

— Irène, vous ne savez pas ce que je souffre... Si vous le saviez, vous, si bonne, si humaine, sûrement vous vous donneriez... Irène, le besoin que j'ai de vous est d'une profondeur que je ne comprends pas moi-même, qui m'épouvante... On dirait une soif accumulée en moi depuis que je suis au monde, bien avant que je connusse ce que c'était que l'amour... Vous posséder est une nécessité de mon être, dans ses fibres les plus mystérieuses, les plus profondément

vitales... Irène, je suis sûr que ce que je sens là est juste : il y a quelque chose de *monstrueux* à ce que vous vous refusiez... Irène, vous ne pouvez plus, vous ne pouvez plus continuer à me faire tant de mal...

Il la serrait follement contre lui, attachait sur ses yeux des yeux brûlants de désir. Elle sentait ses résolutions s'effondrer, son abandon à cet homme entrer dans le tourbillon des choses inéluctables, échapper à l'orbite de sa volonté. Jouant courageusement sa suprême défense, soulevant ses cheveux au-dessus de son front :

— Et mon âge, enfant, disait-elle; et tous ces fils d'argent, chaque matin plus nombreux?

— C'est dans votre âge, Irène, que je vous aime; c'est dans la bonté, dans la compréhension, dans l'humanité profonde qu'il a versées dans tout votre être... Irène, j'ai passé ma nuit torturé par l'image de cette caresse

éperdument humaine, dont un être de vingt ans est incapable, qui émanait de votre beauté pendant que vous chantiez cette romance... Irène, boire l'amour dans cette humanité de vos yeux, de vos lèvres, de ce petit pli de votre bouche adorée, boire cette volupté à saveur de tendresse suprême, comme maternelle, dont l'août de votre beau corps est l'affolante promesse, c'est de cela, Irène, c'est de ce désir-là que je meurs...

Il baisait ces yeux, cherchait, trouvait ces lèvres, étreignait ce corps, tout en s'enlaçant, dans ces bras, se coulant dans ces formes, comme pour être pris par elles autant qu'il les prenait. La contagion de l'amour la gagnait et le vertige de sentir combien exactement elle portait dans ses flancs la qualité de bonheur qu'on appelait à ses pieds. Par quel éternel réflexe, par quelle indestructible détresse de la femme devant la surprise murmurait-elle, tout en le ser-

rant contre son cœur : « Une autre fois... Pas aujourd'hui... »? Mais il ne la lâchait plus, la sentant plus que jamais la condition de sa vie, parvenu en ce délire où l'homme a la croyance qu'une volonté instante réalise nécessairement son objet. Elle se laissait défaire, sans résistance, douce, caressante, pâmée de la joie qu'elle allait donner, cependant que lui, à mesure qu'en la dévêtant il dévoilait ses mystères, la couvrait de baisers éperdus, dans la ferveur du désir qui découvre son objet tel exactement qu'il l'avait conçu, comme si tout son être soupirait : « Oui, c'est bien cette chair d'enveloppement, c'est bien cette amante de tendresse; ce l'est plus encore que je ne l'avais deviné; plus de bonheur encore m'attend que je ne rêvais... »

III

Alma Venus.
LUCRÈCE.

Vous, la source de paix que toute soif réclame.
VERLAINE.

Alors ce fut cet amour d'essence particulière et si puissante, ce fut cet amour faisant éclater toute sa puissance dans l'expansion de la possession. Ce fut l'étreinte de la beauté avec toute la passion d'un homme jeune et ardent, mais qui assouvissait dans cette étreinte, en même temps que la soif de l'amour, la soif, chez un homme faible, d'une tendresse du genre maternel. Étreinte singulièrement forte que celle où viennent se multiplier l'une par l'autre deux passions

si fortes déjà par elles-mêmes — et si diverses : l'assouvissement de l'appétit amoureux et l'abandon d'un être à la tendresse d'un autre senti comme supérieur; où la passion de la possession se mêle à des sentiments aussi forts que la satisfaction des besoins de protection, de soumission, d'admiration, d'humiliation comme religieuse; où l'homme connaît la joie, si puissante par sa contradiction même, de pos séder celle dont il boit la transcendance, de dominer celle dont il s'abrite, de polluer celle qu'il vénère. Étreinte peut-être la plus forte de toutes celles de l'amour, s'il est vrai, comme on l'a dit profondément [1], que la force de cette passion soit en raison du nombre, de la disparité et de la puissance des éléments qui s'y combinent.

L'essence de sa passion montait en partie

---

1. H. Spencer.

à la conscience d'Étienne, et l'intensité de son étreinte s'en avivait encore. « Irène, écrivait-il, ton corps est comme de la tendresse incarnée. On dirait de la bonté qu'un dieu de clémence a pétrie en chair pour qu'on puisse l'étreindre et en jouir. » Et encore : « Jouir de tes yeux, Irène! de ce foyer de bonté infinie et tranquille, qui porte jusqu'au fond de l'âme la chaleur, la paix, le rassurement! Jouir de cette bonté, la faire sienne, la boire! C'est à en défaillir. Comme je le comprends, ce passage que tu m'as joué l'autre jour, le cri de ce Siegfried penché sur les lèvres de sa Brünnhild :

Ah! buvons donc la vie, quand j'en devrais mourir! »

Et il ajoutait :

« Mais cette Brünnhild, Irène, c'est un peu sa mère; c'est par son dévouement qu'il a vu la lumière; Kundry a protégé l'enfance de Parsifal; Iseult a sauvé les jours de Tris-

tan. Cette puissance de maternité, de bonté tutélaire, dont je me repais entre tes bras tous les hommes, au fond, l'appellent dans l'amante. Ils l'ont inscrite dans tous les grands symboles féminins où, depuis trois mille ans, ils signent leur conception de la femme désirée : sous le pinceau de Corrège et de Titien comme sous celui du vieil Homère, dans les Antiope et les Flora comme dans les Circé et les Hélène ; ils l'ont inscrite dans le symbole suprême de la maîtresse rêvée : la bienfaisante, la maternelle, l'*alma* Vénus. Celle-là, Irène, c'est toi, c'est exactement toi, avec cette expression de souverain enveloppement qu'ils ont mis dans la nuance de ses yeux, dans les ors de sa chair, dans le galbe de ses formes. Et la joie qu'ils veulent qu'on trouve dans ses bras, c'est exactement cette joie d'extase soumise que je goûte dans les tiens, cette ivresse d'abandon à une caresse qui, pareille à celle d'une mère,

descend doucement sur vous. Écoute le grand poète romain (nous le lirons ensemble quand tu viendras, n'est-ce pas?), qui nous montre l'amant de la déesse « la contem-
» plant, la tête renversée sur son sein,
» l'haleine suspendue à ses lèvres, cependant
» que, penchée au-dessus de lui, elle l'enve-
» loppe, toute, de son amour[1] ». Irène, cette joie que je bois entre tes bras, au firmament de ta bonté, c'est celle dont l'homme me crie que, de tout temps et du tréfonds de son être, il la cherche dans la femme. »

Et il s'enfonçait dans cette idée que sa passion à étreindre cette amante maternelle venait du plus profond, du plus nécessaire de son sexe, et il l'en étreignait plus fort encore.

Et il s'ingéniait à se représenter en pleine conscience cette soif qu'il avait de cette

---

1. Lucrèce, I, 35.

forme d'amante, à sonder toute la profondeur de cette soif, à en remonter le cours dans l'histoire de son cœur, comme pour mieux s'énivrer encore de l'assouvissement qu'il en trouvait entre les bras de cette femme.

« Irène, écrivait-il, je ne sais pourquoi depuis que je te connais, je pense si souvent à mon enfance ; ou plutôt je le sais ; c'est que j'y découvre davantage tous les jours combien je tendais vers toi bien avant de te connaître. C'est du plus lointain de moi-même, c'est du début de mon être que j'appelle — non pas d'amour, bien entendu — la femme aimante et maternelle que j'ai en toi. Le bonheur que j'éprouvais, tout enfant, près de ma mère, la douleur disproportionnée à mon âge, qui m'étreignit quand je la perdis m'en sont une première preuve. Mais bien d'autres m'en viennent aujourd'hui. Quand je me revois, petit garçon, aux Amorandes, faisant

mes devoirs, tout seul, dans la grande chambre d'étude, quand je me rappelle la misère de mon cœur et ses obscurs désirs, je le sens bien, maintenant, c'est une tendresse du genre maternel que j'appelais. Oui, du genre maternel. Celle que me donnait ma petite cousine Geneviève me laissait insatisfait. Ce n'est pas la tendresse d'une enfant que je voulais, mais d'un être grand et qui sait, et qui abaisserait vers moi, comme un manteau d'abri, sa sagesse calme et forte. Et ce besoin ne m'a pas quitté avec l'âge; devenu homme (est-ce impuissance à devenir vraiment homme? est-ce, comme chez ce Dominique, où je me suis si souvent reconnu, sourde crainte de la vie, effroi des épreuves?) devenu homme, j'ai continué de la désirer, cette tendresse; à Dijon, à Beaune, à Paris, quand, la nuit, sous ma lampe, levant le nez d'entre mes dossiers, je me sentais au cœur ces éclairs

de détresse, ce que j'appelais, je le comprends à présent, c'est, comme quinze ans plus tôt dans la salle du manoir, celle qui viendrait, contre le froid de la vie, m'envelopper de sa chaleur protectrice. Et je l'ai rencontrée, Irène, je l'ai rencontrée, cette tendresse tant souhaitée, mais je l'ai rencontrée à l'âge de l'amour, et sous l'espèce de la beauté la plus troublante, la plus follement désirable à mes sens. Ce sentiment si fort, l'adoration du faible pour celle qui le réchauffe, s'est gonflé de toutes les puissances du désir. Cette bienfaisance chérie, adorée comme celle du soleil, j'ai entrevu la possibilité de la posséder, d'en jouir d'amour! Ce qu'est la violence d'un tel désir, ce que j'ai souffert de ne pas t'avoir, une femme ne le comprendra jamais, parce que votre amour pour un homme ne peut pas se compliquer d'un amour analogue à celui d'un enfant pour une mère. Et maintenant, elle

m'est donnée, Irène, elle m'est donnée, cette possession, cette jouissance de la bonté, dont la seule idée me rendait fou. Non, j'ose le crier à la face de tous ceux qui ont aimé : l'ivresse de l'amour ne peut pas être plus totale. J'en appelle à tous les jeunes hommes qui ont bu le lait de la tendresse d'une mère jeune et belle; qu'ils disent ce qu'aurait été leur délire, si cette source de bonté n'eût pas été leur mère et qu'ils eussent pu jouir d'elle. J'en appelle à notre religion — pardonne-moi ce blasphème — qui a fait son plus profond symbole de la passion de notre faiblesse unie d'amour à son Sauveur. »

Et c'était sa passion à étreindre cette féminité maternelle dans la totalité de ce caractère chéri. C'était sa passion à jouir de ce beau corps, non seulement dans ce qu'on pourrait appeler sa maternité native, dans l'infinie bonté de ses yeux, dans la chaude

blondeur de sa chair, dans la grasse caresse de ses courbes, mais dans la légère fatigue que l'âge commençait d'y verser et qui l'investissait comme d'un surcroît de sens maternel. C'était sa passion, — inconsciente, — en étreignant cette femme, à jouir de l'aisance qu'elle avait dans l'amour; de l'espèce de protectorat, d'autorité naturelle qu'elle y montrait; d'une sorte de tendresse supérieure et désintéressée qu'elle semblait souvent y porter, comme une grande personne qui, heureuse, se prête à des jeux d'enfant dont elle ne s'amuse plus; de la tristesse qu'il lisait parfois dans ses yeux comme en ceux d'une mère aimante qui s'immolerait aux démences d'un cruel enfant.

Et c'était l'habileté de son cœur à boire cette maternité chérie dans mille mouvements de la vie courante. C'était la sensation

d'ombrage puissant et doux qu'il éprouvait lorsqu'elle disait, un peu mélancolique et si charmante : « Quand j'étais jeune... »; lorsqu'écoutant, chez lui, au fond du vieux fauteuil à clous dorés, la conclusion d'un rapport compliqué, elle faisait des réflexions si sages, si chargées d'expérience (comme il la comprenait, la joie qu'a dite un autre faible [1] d'«être aux pieds d'une maîtresse supérieure »!); lorsque assise, le bras à son cou dans la forêt de Sermaize, où ils s'enfuyaient du samedi au lundi, elle disait de quelque dure épreuve qu'elle avait traversée jadis : « Puisses-tu ne jamais passer par là, petit! », et qu'il restait, la tête sur son épaule, pâmé dans son humilité d'enfant devant celle qui savait la vie, — et qu'il possédait d'amour.

Et il buvait encore cette maternité chérie

---

1. J.-J. Rousseau.

dans l'épanouissement de l'être et de toutes ses facultés qu'il sentait se faire en lui sous les rayons de cette femme comme sous l'effluve d'un été bienfaisant. « Irène, écrivait-il, tu te rappelles ce dimanche, à Sermaize, où, un peu souffrante, tu t'es couchée l'après-midi; bientôt tu t'es endormie; j'ai rapproché la table de ton lit, j'y ai étalé mes paperasses et me suis mis à travailler. Comme j'avais l'esprit clair! Avec quelle sûreté je voyais, et tout de suite, ce qui est juste, ce qui est bien! Cette plénitude de ma pensée, c'est à ta présence que je la devais, à l'atmosphère que ta beauté, même dormante, créait autour de moi. Je ne te regardais pas; absorbé dans mes notes, je ne pensais même pas à toi; mais je sentais comme une bonne puissance qui régnait dans cette pièce, qui planait sur ma tête, et, par elle, tout, en moi, devenait ordre et lumière. Quelles atroces amours ont-ils donc

connues, ceux qui content qu'une femme trop aimée a empêché leur développement! Irène, je t'aime comme les fleurs aiment le soleil. »

Et c'était sa passion à jouir de la féminité maternelle dans l'éternité qu'elle exprime, la passion de sa faiblesse à s'éperdre en cette éternité. « Irène, écrivait-il encore, ta beauté est le symbole de cet émouvant pouvoir qu'a ton sexe d'incarner le général, l'infini, l'éternel; jamais je n'ai compris comme en regardant tes yeux et ton être tout entier, pourquoi les noms que les hommes ont donnés aux choses « abstraites » — aux choses qui comprennent celles qui passent et qui, elles, ne passent pas : la Science, la Patrie, la Justice — sont des noms du genre femme. Jamais je n'ai si bien senti combien cela est plus beau quand l'Idée, pour laquelle nous donnons notre vie, est symbolisée

dans un être de ton sexe; quand les jeunes guerriers clament, en marchant au combat : « Mourons pour notre reine! » Et tu es l'éternel, Irène, dans ce qu'il a d'aimant, d'aimant pour l'éphémère qui, sorti de lui, s'efforce d'y remonter. Les autres femmes se posent en face de nous sur le terrain de la guerre; elles semblent nous dire : « Je suis » moi; je m'enferme dans moi; venez m'y » prendre si vous pouvez; pour votre nature » et vos désirs, je n'ai que pitié et mépris. » Toi, ton sourire murmure : « Je comprends » vos désirs; je les aime; je les enclos » dans ma compréhension sans bornes, dans » mon humanité infinie ». Comment ne pas sentir combien le sourire de cette bonté est mille fois plus troublant, mille fois plus mystérieux que le rictus de ces jeunes fauves! combien l'union à ce miracle d'amour promet la suprême des extases! O mon Irène, je comprends ma passion à

t'étreindre : c'est la passion de la créature d'un jour à jouir du principe éternel et aimant d'où elle descend et qui l'enveloppe. »

Et c'était une autre passion, inhérente, elle encore, à l'amour d'un homme tendre pour une femme de cet âge ; passion bien puissante, elle aussi, et dont la même pénétrante religion a fait encore un de ses profonds symboles : la passion de s'unir à la créature meurtrie, d'étreindre en cette meurtrissure l'humanité la plus humaine. Et c'était la passion d'abolir la souffrance de l'humanité meurtrie par l'amour dont on l'embrasse. Quelle profondeur d'union ébranlait tout son être, quelle ivresse de sympathie humaine, quand il la consolait, sous ses baisers fervents, de ces signes d'automne dont sa faiblesse de femme prenait de la tristesse, quand il sentait se dissoudre sous

ses caresses, s'informer en sourire, la mélancolie de ce beau corps de quarante années, qui semblait soupirer, comme l'amie du poète :

... je souffre et je halète
Dans cette perfection où je sens une fin !

Souvent, à la tombée du jour, elle l'accompagnait jusqu'à Ville-d'Avray, où il avait des cousins chez qui il allait dîner chaque semaine. Quelle acuité de tendresse le pénétrait quand il la soutenait gravissant, un peu essoufflée, la côte de Montretout, qu'il enveloppait de son bras aimant sa taille abandonnée, heureux de la communion de son être jeune et fort à cette lassitude chérie ; — et heureux aussi, sans se l'avouer, de se sentir jeune et fort, le plus jeune, le plus fort, celui des deux qui apporte le plus, celui qu'on ne quittera pas... Puissant amour dans sa complexité que l'amour des jeunes hommes pour les femmes de cet âge, puis-

sant alliage de l'égoïsme le plus subtil et de la charité la plus éperdue!

Et c'était peu à peu, chez le jeune homme, un autre élément d'attachement singulièrement fort, lié aussi à l'amour d'un homme de cette nature pour une beauté de cet âge : l'expansion totale donnée à la soif du corps féminin, au désir de l'adorer dans tout son mystère, de s'asservir à toute sa puissance, de s'enivrer de cet asservissement. Cette totalité d'expansion, à laquelle un homme timide n'osera jamais se livrer près d'une jeune femme, glacé d'avance à l'idée de l'étonnement qu'elle en pourrait montrer, de l'avantage qu'elle en pourrait prendre, il la sentait de plus en plus possible, de plus en plus naturelle, auprès de cette maîtresse sereine, compréhensive de tout, dont, au surplus, la chair d'amour semblait comme en familiarité native avec les plus fols désirs du mâle.

Et c'était peu à peu l'adoration de tout ce beau corps, la vénération tremblante de toutes ses arcanes, les baisers les plus humbles et les plus hardis, cependant que le sourire de l'idole, son indulgence de grande personne pour des folies d'enfant chéri, avivaient chez le jeune homme l'ivresse d'humiliation, la volupté de vasselage qui le rivait à sa maîtresse.

Et c'était d'autres passions encore, plus paisibles mais non moins puissantes, inhérentes, elles aussi, à ces sortes d'amours.

C'était l'ivresse de la confidence totale, l'extase du faible à se livrer dans le dernier repli de son infirmité, et au sein d'un être supérieur et aimant. « Irène, murmurait-il un jour, au soir tombant, sur le cœur de son amante, ouvrant à cette tutelle d'amour toute son abondance de faiblesse,

Misérable héritier de l'angoisse première,

Irène, j'ai compris dans tes bras l'ivresse du vrai chrétien, l'ivresse de la confession. »

C'était l'ivresse de l'amour senti dans la sécurité, dans la confiance totales, dans l'abri de toutes les surprises, de toutes les trahisons dont sont menacées les autres formes de cette passion. Qui, mieux que le jeune amant d'une femme de cet âge, connaît l'extase du cœur qu'a marquée le poète, lorsqu'il fait dire par la déesse à son Ulysse : « Montons sur cette couche et buvons la confiance »? Quelle pitié il avait pour ses camarades, pour les cœurs agités des amants des jeunes femmes!

C'était l'ivresse d'une liberté totale à disposer de la personnalité d'autrui; c'était le sentiment de cette faculté, qu'on a dans l'amour, de se librement mouvoir dans l'âme d'un autre, — faculté, on l'a dit[1], qui

1. H. Spencer.

n'existe que dans l'amour, et dont le sentiment est un des principaux facteurs de la force de cette passion, — c'était le sentiment de cette faculté porté naturellement à son comble en face d'un être auquel son âge, quoi qu'en dise l'aveuglement d'un amant, donne moins de capacité de résistance, plus de soumission, plus de lâcheté.. Possession à la fois totale et facile, dont la perspective n'est pas la moindre des forces qui poussent les hommes avides et peu énergiques vers les femmes sans jeunesse.

C'était tous ces sentiments d'abandon sans réserve et en même temps de domination sans limite qui caractérisent le bonheur d'un jeune homme près d'une femme plus âgée et donnent à ce bonheur une saveur d'absolu que cette forme d'amour est peut être seule à connaître.

Et naturellement toutes ces passions, que l'analyse sépare et montre en succession-

agissaient conjointement, s'emmêlant l'une dans l'autre, s'avivant l'une par l'autre, et fondant leurs puissances nombreuses et diverses dans l'emportement d'un élan unique, simple et indivisible. Comme l'infinité de la couleur se condense dans l'unité de la lumière blanche, toute cette complexité passionnelle se ramassait dans une étreinte, dans un soupir, dans un simple : « Comme je t'aime ! », mais dont la profondeur disait assez l'immensité de l'amour qui s'y terminait.

Et cet amour croissait par son exercice même, devenait de plus en plus seul maître en cette conscience, y bousculait tout ce qui n'était pas lui, y écrasait les sentiments qui y avaient jusqu'alors été le plus sacrés. Étienne maintenant voulait vivre avec sa maîtresse, l'épouser, s'enfuir s'il le fallait. Il avait une fortune personnelle; avec ses titres, il trouverait bien une chaire d'histoire du droit dans quelque université étrangère.

Elle s'épouvantait, répondait en louvoyant, demandait un an pour être tout à fait sûre de lui. Il s'attristait, mais pas longtemps; sa tendresse saurait bien la convaincre. Souvent il murmurait sur son cœur les vers de leur chère poétesse :

Si tu veux, nous ferons notre maison si belle...

Le printemps était revenu. Ils s'échappaient, le dimanche, comme des écoliers, couraient à leur petite auberge de Sermaize. Le jour, dans la forêt, marchant le bras à sa taille ou penché avec elle sur quelque page aimée, c'était l'abandonnement total et éternel au cœur de son amante. Quand le soir tombait, ils remontaient dans leur chambre; elle voulait se reposer un peu; il s'étendait près d'elle, éperdûment fondu à sa lassitude, à sa mélancolie, à son silence. Ils dînaient côte à côte. La nuit venait, amenant une possession qui le liait de la

puissance de toute une journée d'étreinte d'âmes dont elle était l'expansion. Et quand il s'endormait, tenant son cher trésor entre ses bras, c'était avec le sens d'une plénitude d'amour, d'une perfection d'union, dans le développement desquelles, comme dans le déroulement de la volonté divine et de ses effets, il n'y avait pas de place pour l'accident. Et il dormait ainsi, abîmé dans l'extase de l'infini amour, de l'infinie confiance, sans se douter que, dans l'ombre, l'âpre main du destin était posée sur son bonheur.

IV

Ah! virgo infelix, tu nunc in montibus erras.
VIRGILE.

Comme chaque année, par les premiers beaux soirs d'avril, les maîtres du manoir étaient descendus après dîner dans leur parc. Ils étaient assis, au bas d'une longue allée bordée de grands hêtres séculaires, sur une sorte de canapé de granit fendillé, devant lequel trois grands linteaux formaient une table de pierre. C'était, alentour d'eux, la naissante volupté du printemps jurassien; là-bas, sur les coteaux, les bois de sapins mariant leur fourrure sombre au vert tendre des prairies; ici, la neige rosée des pêchers,

les pourpres de l'ancolie, les vanilles du cytise. Mais cette douceur ne les touchait pas. Il n'y avait de place dans leur âme que pour le désespoir; pour la pensée du cruel enfant qui depuis un an ne revenait plus, qui poignardait leur cœur et leur honneur par amour d'une vieille femme; et pour la pensée de cette autre enfant, qui aimait cet infidèle, et s'allait d'heure en heure consumant sous leurs yeux.

Lente et digne, la jeune fille versait leur boisson du soir, la leur portait. Ils disaient : « Merci, mon enfant », d'un ton où ils mettaient toute leur tendresse, leur volonté qu'elle se sentît bercée de tout leur amour contre la trahison qui s'abattait sur elle. Bientôt, pour masquer leur souci, ils échangeaient des propos quelconques. Profitant de leur causerie, elle enveloppait d'une gaze ses épaules et s'éloignait lentement. Maintenant, ils l'apercevaient, à travers les

branches, comme chaque soir à cette heure, assise sur le petit mur de clôture, inclinant vers la route son beau profil romain, si courageuse, si fière dans sa mortelle tristesse.

Le président avait froissé le journal qu'il essayait de lire et, sans un mot, était remonté dans son cabinet, laissant à leurs clichés sa sœur et son beau-père. Bientôt Clotilde, la vieille femme de chambre, apportait les journaux. « Il n'y avait pas de lettre? demandait mademoiselle Estelle. — Une seule pour M. le Président », répondait la brave fille d'une voix faible, en enlevant les plateaux, comme demandant pardon pour la mauvaise nouvelle qu'elle annonçait. Car tout le monde au manoir épousait la douleur des maîtres, jusqu'au père Michon, le vieux jardinier, qui n'avait plus de cœur à sarcler ses plates-bandes depuis que « m'sieur Étienne faisait tant de chagrin à

mam'zelle Geneviève » et à « eux tous ».

Bientôt Geneviève revenait de son mur de pierre. Elle voyait les journaux sans rien autre sur la table, comprenait. Elle tendait la joue à la tante, au grand-père; et, comme Wolfram suivant des yeux la vierge blessée à mort, ils la regardaient monter vers le manoir, haute et lente sous les arceaux des hêtres.

L'amour de Geneviève pour Étienne s'était développé, dans le cœur de la jeune fille, avec l'accent particulier que prend ce sentiment lorsqu'il plonge ses racines dans l'affection de l'enfance. Amenée à l'âge de huit ans au manoir, toute mêlée dès lors à l'existence d'Étienne, plus jeune que lui d'à peine trois ans, le jour où la fillette avait éprouvé quelque chose de plus fort et comme d'essence nouvelle quand son grand cousin l'embrassait le soir avant le coucher, c'était

des années de bonheur à faire ses devoirs à son côté, à courir dans le parc sous son bras, à lui confier ses joies et ses petites peines, c'était une longue tendresse d'enfant qui avait servi de tige à cette fleur naissante de son cœur, constituant ainsi à cette fleur une profondeur de sève toute spéciale. Plus tard, lorsque l'idée d'amour avait commencé d'affermir ses contours au sein de cette jeune conscience, elle y était apparue liée comme nécessairement à la personne d'Étienne, et liée de toute la force de cette tendresse d'enfant; dès l'instant qu'elle avait connu, senti dans son jeune être, qu'un homme devait un jour partager son lit, avoir toutes ses pudeurs et tous ses abandons, cet homme, ç'avait été celui qui, depuis toujours, était le grand confident de tous ses étonnements, le grand initiateur de tous ses plaisirs, le grand dissipateur de toutes ses ignorances; et la vision de ce don total qu'elle

devait faire un jour avait puisé un pouvoir troublant particulièrement vivace dans le sentiment des longues années de confiance et d'union d'âmes qui s'épandraient en ce suprême instant. Cependant, à cette vigueur qu'il tirait de son origine, l'amour avait joint la sienne propre, qui était grande chez cette jeune fille dont l'œil ardent et sombre, la lèvre précise et frémissante, le buste haut et sévère disaient assez la capacité de passion. Et l'amour y avait joint la puissance d'une passion proprement virginale, avec toute sa violence de mysticité, de dédition totale, de divinisation de l'aimé, son ignition toute interne, sans rayonnement sur l'extérieur, jalousement contenue pour un seul. Enfin, cet amour avait eu la liberté de s'exercer, l'encouragement à s'éployer. Sans doute, les deux jeunes gens n'étaient pas fiancés; le grand-père — Étienne l'avait entendu dire comme elle — avait voulu qu'on attendît;

mais leur union était regardée par tous comme dans l'ordre du manoir, et tout le monde autour d'eux applaudissait à leur intimité. Étienne lui-même, s'il n'avait point parlé amour, était tendre, affectueux, semblant regarder comme impossible de songer à une autre, lui écrivant, quand il était au loin, de longues lettres pleines de cœur, lui revenant, aux vacances, tout heureux de vivre à nouveau près d'elle; en un mot, son attitude avait autorisé la jeune fille, sans qu'elle manquât à la fierté ni au bon sens, à laisser son cœur s'adonner au sentiment et à l'espoir qui l'emplissaient depuis son éveil. Ainsi, à la vertu qu'il tirait de son origine et de sa nature, cet amour avait joint celle d'une longue nutrition de lui-même par lui-même, celle de plusieurs années où il s'était, chaque matin, multiplié par sa propre puissance.

Et un jour, cet amour aux profondes

racines, cette riche arborescence qui se nourrissait avec toute l'ardeur de la jeunesse et toute l'expansion de la confiance, avait vu son aliment lui manquer. Étienne s'était mis à écrire moins souvent, des lettres de moins en moins cordiales, où de plus en plus il ne parlait que de sa carrière, de son travail, de son surcroît de travail, de la difficulté de s'absenter... Elle avait senti son cœur défaillir, comme si la vie se retirait d'elle, bien qu'elle n'eût point cru dès alors devoir perdre toute espérance. Puis il n'était pas venu aux dernières grandes vacances. Pendant trois mois, on l'avait vue errer, mourante et pourtant droite, dans ces allées où, chaque été depuis leur enfance, elle courait auprès de lui, — où elle l'attendait encore... Et il n'était pas venu aux vacances de janvier, pas venu à Pâques. Et les lettres s'étaient faites de plus en plus rares, de plus en plus glacées..

Alors, il avait fallu se rendre. Il l'avait oubliée; il en aimait une autre, une autre jeune fille, — quelle folie chuchotaient-ils donc autour d'elle, avec cet amour qu'il aurait pour une femme! et pour une femme de quarante ans! — il épouserait cette autre; il l'amènerait ici; et elle, elle s'en irait, elle s'en irait mourir dans quelque coin, étant hélas! de celles dont le mal qu'on leur fait ne détruit point l'amour... Et, pour la millième fois depuis des mois, ce soir, elle repensait ces choses, haletante et immobile dans son lit virginal, s'efforçant, comme on l'y avait élevée, à la maîtrise de soi dans la souffrance; elle restait là, parmi les ténèbres, dans le sentiment d'un lent assassinat, dans l'atroce impression, par cette belle nuit de printemps, d'une solitude de mort, d'un éternel veuvage, tandis qu'un mauvais sommeil fermait pour un instant ses pauvres yeux pleins de larmes, de larmes sèches et brûlantes.

Cependant, au-dessous d'elle, dans le grand cabinet du rez-de-chaussée, on s'agitait. Le président arpentait la pièce à grands pas, les mains derrière le dos, sa face de vieux Caton obstinément baissée vers le sol, le sourcil froncé, comme un homme résolu à fondre sur l'ennemi. Il marchait du fauteuil où sa sœur tirait l'aiguille au grand canapé d'angle où son beau-père achevait une cigarette.

— Cet enfant devient fou, disait-il. Voilà que j'apprends qu'on a l'impression maintenant qu'il veut épouser cette femme. L'honneur de notre nom, notre désespoir, le chagrin de sa cousine, rien ne l'arrête... Il faut absolument intervenir.

— Que comptez-vous faire, Pierre? demanda mademoiselle Estelle. On a tout essayé.

— Écrire à cette femme. Tous m'affirment qu'elle a une certaine noblesse d'âme; et surtout qu'on a le sentiment qu'elle est

aimée d'Étienne beaucoup plus qu'elle ne l'aime. Je veux la mettre en face des ravages qu'elle cause, dont certainement elle ne se doute pas, lui faire savoir l'état de notre Geneviève — elle a elle-même une fille — et en appeler à sa conscience.

— Vous croyez qu'une femme de son âge va quitter d'elle-même un homme de vingt-huit ans? J'ai bien peur que vous n'alliez au-devant d'un gros échec.

— Et moi, dit lentement M. du Cange, j'ai presque peur que vous réussissiez.

— Que voulez-vous dire, père? fit le président, en se plantant devant son beau-père.

— Oh! vous n'allez pas me comprendre. Que voulez-vous, Pierre, nous ne parlons jamais la même langue. Vous êtes magistrat, je suis avocat; vous voyez les principes, je vois l'humanité; vous voyez ce que les hommes devraient être, je vois ce qu'ils sont. Ces amours des jeunes gens pour des

femmes plus âgées sont souvent des sentiments tout particulièrement forts. C'est bien grave de briser des liens qui tiennent peut-être à des racines profondes... On brise le lien, mais pas toujours l'amour...

— Alors il faut laisser faire, nous laisser déshonorer, laisser mourir cette enfant qui se consume là-haut?

— Il faut tâcher d'avoir plus de renseignements que vous n'en avez ; essayer de savoir quelle est exactement la nature de l'attachement d'Étienne pour cette femme, qui ne me semble pas peu captivante; regarder un cas, non une espèce; des individus, non des catégories.

— La nature de ces attachements, ripostait le président, plus âpre que jamais, est parfaitement connue. Ils sont à base de lâcheté. Les hommes sans énergie trouvent très commode de vivre avec de vieilles femmes, qui les gâtent, qui les couvent, qui les dirigent,

avec lesquelles ils n'ont pas de responsabilités. Une fois de plus, hélas! je retrouve dans Étienne la pusillanimité de l'oncle Gilbert.

Puis, se jetant à son bureau et commençant d'écrire :

— Au reste, vous me permettrez, père, pour cette fois, de ne point suivre vos avis. Je sais le respect que je vous dois, mais je ne puis oublier que, sans vous, j'aurais marié ces enfants depuis deux ans, et que cette catastrophe ne serait pas arrivée.

— Et qui vous dit qu'ils seraient heureux? Là encore, vous me faites peur. Vous voulez ce mariage, au fond, pour des raisons sociales, parce qu'il entre dans les traditions de votre famille, sans examiner les personnes. Je vous ai demandé d'attendre, parce que je ne voyais rien chez Étienne qui fût vraiment de l'amour pour sa cousine, parce que je craignais que nous ne prissions pour de l'amour ce qui n'eût été qu'affection d'enfant...

Et vous voyez bien que je n'avais que trop raison...

— L'amour serait venu avec le mariage, dit vivement mademoiselle Estelle.

— Oui, c'est un dogme chez vous autres femmes : le lien conjugal crée l'amour. Et c'est souvent vrai. Mais pas toujours.

La vieille fille allait répondre. Mais le président les interrompait.

— Voici, dit-il, ce que j'écris :

Madame,

Si les sentiments que vous inspirez à notre fils et qui depuis un an l'arrachent à son foyer ne causaient d'autres souffrances que le désespoir d'un vieillard, croyez que nous aurions assez le soin de notre dignité et de vos droits pour vous épargner, comme à nous, le malaise de notre démarche. Malheureusement, les effets de cette passion atteignent un être plus précieux; je veux parler d'une jeune fille, notre nièce orpheline et comme notre fille, compagne d'enfance de son cousin, devenue — par l'encouragement de nous tous — comme sa fiancée virtuelle, et que nous

voyons aujourd'hui proprement mourir de chagrin sous nos yeux. Une mère comprendra que nous n'ayons pas voulu, quoiqu'il en pût coûter à notre sens des convenances, laisser périr notre enfant sans informer de son mal la seule personne qui la pût sauver et sans faire appel à la puissance de dévouement qui saisit tous les cœurs biens nés devant les souffrances injustes de la jeunesse.

Recevez, madame, l'assurance de mes respectueux sentiments.

Et le président cachetait sa lettre avec énergie cependant que mademoiselle Estelle, branlant la tête, reprenait son aiguille et que le vieil avocat, perdu dans ses souvenirs, avait pitié des jeunes cœurs qui ont devant eux toute la vie pour payer la passion du sage qui dispose d'eux.

V

Dans l'humble salon de leur auberge de Sermaize, où ils avaient pu s'enfuir, en semaine, pour vingt-quatre heures, la servante achevait de débarrasser leur petite table. Irène, — le train leur laissait encore quelques minutes, — avait ouvert le vieux piano aux touches jaunies. Elle avait soupiré lentement, profondément, le *cantabile* de la première *Novelette* de Schumann. Maintenant elle commençait le nocturne de la petite suite de Borodine. Sentant qu'Étienne, derrière elle, jetait un dernier regard sur ses paperasses, elle jouait dans toute la liberté de son âme; et c'était poignant

d'entendre avec quelle intensité elle disait la douleur de cette mélopée, avec quelle ferveur elle épandait sous ses doigts cette immensité de tristesse, cette nappe de désolation.

Il était temps de partir. Pendant qu'Étienne griffonnait une dernière remarque, elle mettait son chapeau, solitaire et grave, devant la glace. Mais lui, venant par derrière, l'enlaçant tendrement :

— Comme tu aimes jouer cette musique si triste! Comme tu t'y associes!. Quelle mélancolie, parfois, chérie, au fond de ces beaux yeux!.

Elle, se renversant dans son bras :

— Celle de l'automne, petit!. Celle du déclin de toutes choses!.

Seul dans son cabinet de la place Vendôme ou dans son petit appartement de la rue de l'Université, Étienne songeait souvent à ces tristesses d'Irène, qui depuis un temps se

renouvelaient davantage. Elles lui causaient une vive douleur, rapide mais très aiguë, qui ne tenait pas exclusivement, il le sentait, à sa sollicitude pour son amie, mais à d'autres raisons, plus égoïstes, dont il croyait connaître, non sans angoisse, qu'il avait peur de les chercher.. Puis, quelquefois, la veille du jour qu'il l'attendait, il trouvait, le soir en rentrant, un petit mot le prévenant qu'elle ne viendrait que le surlendemain. Alors, comme un éclair, une détresse le traversait, l'impression que sa liaison lui échappait, et du même coup sa vie. Mais tout de suite il redevenait raisonnable. Ne pouvait-elle avoir un empêchement? N'en avait-elle pas eu de tout temps? Dès le début de leurs amours? N'en avait-il pas lui-même?... Et il s'endormait tranquille, non sans avoir à repousser plusieurs fois l'intolérable idée que les impressions disent souvent vrai.

VI

C'est une dizaine de jours après cette dernière fugue à Sermaize qu'un matin, en rentrant du ministère, Étienne trouva dans son casier la carte de son ami François Duroc.

— Ce monsieur, expliqua le concierge, a dit qu'il attendrait Monsieur pour déjeuner à midi un quart, dans un restaurant dont il a mis le nom sur ce papier. Il a dit que si Monsieur ne pouvait pas venir, il irait, lui, voir Monsieur au ministère à deux heures.

Il était près de midi. Étienne se dirigea lentement vers la rue Royale, où François lui

donnait rendez-vous. Tout en se réjouissant de revoir, après un si long temps, son meilleur camarade, il éprouvait vaguement que cette visite l'inquiétait. François remontait évidemment d'une de ces tournées en Suisse française, dont la Compagnie de Fives-Lille le chargeait depuis quelque temps pour l'inspection de ses ouvrages d'art, et dont il profitait pour s'arrêter, à son retour, à Neyrolles, près de Nantua, chez Giselle de Morlhon, sa fiancée, amie d'enfance de Geneviève, et le plus souvent aussi aux Amorandes, chez les Hirsauge, en quelque sorte sa seconde famille; de là, ayant devant lui juste le temps du voyage, il remontait à Lille, directement et au plus vite, par Chaumont et Laon. Pourquoi avait-il, cette fois, renoncé à une journée de plus chez Giselle, pour passer par Paris? Pourquoi cette insistance à le joindre? Et au lendemain, sans doute, d'un séjour au manoir? Après tout,

il pouvait avoir à le consulter, à lui demander un coup d'épaule pour son avancement à Fives-Lille dont dépendait son mariage, combien d'autres raisons!

Une autre idée encore venait altérer le plaisir qu'avait Étienne à rejoindre son ami. Celui-ci allait lui être un reproche vivant. François, pendant toute son enfance jusqu'à sa sortie de l'École polytechnique, était venu chaque été, aux grandes vacances, passer plusieurs semaines aux Amorandes, où Giselle faisait aussi de longs séjours; c'est même là qu'il l'avait connue fillette; Étienne les revoyait tous les quatre, François, Giselle, lui et Geneviève, il y a peu d'années encore, se promenant après dîner dans l'allée des grands buis taillés, et tout le monde autour d'eux souriant aux deux mariages qui se dessinaient si clairement dans l'affection de chacun pour sa chacune. Mais François, lui, était resté fidèle à son

amie de ces soirées-là... Étienne saurait pourtant supporter cette leçon de constance : François n'avait pas sa nature; il n'avait pas rencontré une Irène... Et le jeune homme traversait joyeusement le pont de la Concorde, heureux de ce beau soleil de mai, heureux de l'amour de son Irène par ce beau soleil de mai, de son Irène à qui il dirait demain cette journée, comme il lui disait tout.

Étienne entrait dans le restaurant indiqué. François l'attendait à une table, sa bonne tête aux cheveux drus penchée sur un indicateur.

— Bonjour, Étienne. Excuse-moi de te déranger, comme cela, en coup de vent. Mais je traverse Paris à l'improviste. Tu vois, je repars ce soir. Je ne pouvais pourtant pas m'en aller sans te serrer la main.

— Mais tu as très bien fait. D'autant que c'est une bonne fortune inespérée de te voir.

Tu ne remontes jamais par Paris, n'est-ce pas?

— Eh non! Mon service ne m'y appelle pas. Et mon temps est si compté! Mais assieds-toi donc.

Les deux jeunes gens s'installaient, donnaient leurs ordres, commençaient de déjeuner.

Ils se félicitaient de passer un moment ensemble, louaient la beauté de la ville à cette époque de l'année, s'interrogeaient l'un l'autre sur leurs travaux. Étienne faisait parler François de sa tournée en Suisse. Le jeune ingénieur s'emportait contre mille abus, mille veuleries, mille timidités. Étienne retrouvait cette nature loyale, énergique, passionnée, un peu fermée aux nuances, qu'exprimait si nettement cette physionomie ouverte et frémissante, exempte un peu de finesse sinon de tendresse, avec son regard droit et ardent sous la caresse de ses longs

cils, sa bouche franche et sensuelle, aux maxillaires un peu trop forts, tout cet extérieur qui contrastait étrangement avec le physique, un peu dénué de virilité dans son extrême finesse, du jeune magistrat.

Vers le milieu du repas, dans un silence, Étienne demanda :

— Tu as été à Neyrolles, en remontant de Suisse?

— Oui, comme toujours.

— Tout le monde va bien?

— A peu près. La santé de madame de Morlhon a donné quelque inquiétude cet hiver. Mais les médecins sont maintenant tout à fait tranquilles.

— Et Giselle? Où en êtes-vous?

Le visage de François exprima une immense tristesse.

— Toujours la même chose. Sa mère refuse absolument que nous nous mariions tant que je n'aurai pas à Fives-Lille une

plus grande situation.., c'est-à-dire peut-être dans des années...

Puis, maîtrisant son émotion :

— Les parents sont bien coupables d'agir ainsi... Ils nous volent des années de bonheur... Et puis, ils condamnent un homme à des infidélités qui sont sa honte et son supplice.

Étienne regardait son ami comme on regarde un être d'une autre espèce : ces possibilités de possession sans amour, auxquelles il faisait allusion, cette tyrannie de la pure animalité lui étaient incompréhensibles. Il sentait qu'il eût vécu dans la continence jusqu'à la fin de ses jours plutôt que de tromper Irène. Il demanda :

— Et Giselle ne peut pas agir sur sa mère?

— Tu connais madame de Morlhon! Et puis, que veux-tu? Giselle est une enfant; son amour en est encore à être fait de ten-

dresse, de berquinades, bien plus que de soif d'intimité totale, et il est visible que le prolongement de notre état de fiancés la fait souffrir beaucoup moins que moi... D'autre part, je dois avouer que cette puérilité de son être et l'idée de la dissiper un jour ne me sont pas un de ses moindres attraits.

Là encore, Étienne regardait son camarade, avec son goût de la vierge à initier, comme d'une autre espèce masculine, lui qui s'enivrait de la maturité amoureuse de sa maîtresse, du symbole d'expérience humaine qu'il étreignait en elle.

Ils étaient sortis du restaurant, allaient par la rue Saint-Honoré vers la place Vendôme.

— Et pour cet avancement à Fives-Lille, qu'est-ce que tu fais? Il y a bien quelqu'un à toucher.

— Ton père a écrit au frère du directeur,

qui est son collègue à la cour d'appel de Bordeaux. J'attends.

— Tu ne profites pas de ton passage à Paris pour faire quelque démarche?

— Non. Je ne connais personne.

François n'était donc venu ni pour son service, ni pour son avancement.

Ils arrivaient à quelques mètres du ministère, nerveux comme des gens qui sentent qu'ils ne se disent pas ce qu'ils ont à se dire, qu'il faudra pourtant se dire. Par un besoin réflexe de gagner encore un peu de temps :

— A quelle heure est exactement ton train? demanda Étienne.

— A sept heures vingt-cinq.

— Je serai à la gare à sept heures.

— C'est gentil à toi, dit François, comme soulagé, en prenant congé de son ami.

Les deux jeunes gens arpentaient le quai, le long du train de Lille. Encore dix minutes

avant le départ. Étienne, s'armant de courage :

— Tu as été aux Amorandes, en remontant de Neyrolles?

— Oui. J'en viens directement. J'en suis parti hier soir.

Silence. François se décida. Il parlait en regardant à terre.

— Je ne te cache pas que j'ai trouvé ton père et ta tante extrêmement vieillis, extrêmement changés..., Geneviève méconnaissable, très amaigrie, mortellement triste... Je ne peux pas te cacher non plus que ton attitude depuis un an, l'idée qu'ils se font de ta vie, de tes projets, en sont la cause...

Il s'arrêtait, pour voir si son ami le laissait continuer :

— Ils ont été très affectés — bien plus qu'ils ne te l'ont dit, tu sais comme ils sont fiers — que tu ne sois pas venu toutes ces dernières vacances... Ils se sont logé dans

la tête que tu as ici une maîtresse.., qui te tient.., que tu veux épouser... Ta tante m'a dit que le président est très monté.., qu'il parle de ne plus te revoir.., de te fermer sa maison pour toujours. Tu te rappelles l'oncle Gilbert... J'ignore ce qu'il y a de vrai dans ces projets qu'on te prête, et cela ne me regarde pas. Mais je n'ai pu supporter de penser, si vraiment tu les avais, que c'est peut-être seulement faute de savoir ce que je te dis là que tu ne les modifierais pas. Et j'ai fait un crochet pour venir te conter tout cela, au risque que tu m'en veuilles un peu...

— Je ne t'en veux pas du tout. Tu as très bien fait. J'aurais fait comme toi.

François montait en voiture. Le train s'ébranlait. Les deux jeunes gens se souriaient l'un à l'autre par la portière du wagon, avec une cordialité d'emprunt.

VII

Étienne entra dîner dans un café en face de la gare du Nord. Puis, flânant, fumant, regardant les gens qui passent, il se dirigea vers la rue de l'Université. Pourquoi se sentait-il agité? inquiet? En somme, que venait-il d'apprendre qui fût nouveau pour lui? Dès l'instant où, devant la profondeur de son amour pour Irène, il avait décidé d'unir sa vie à cette femme, n'avait-il pas prévu l'attitude de son père, de tous les siens, leur chagrin, leur verdict, la douleur de Geneviève? N'avait-il pas résolu de supporter tout cela? N'en supportait-il pas

l'idée depuis des mois?... Alors pourquoi était-il agité ce soir? C'est que ce qui n'était que possible devenait maintenant certain! Ainsi il ne les reverrait plus! Il ne reverrait plus le parc, le petit bois de pins où il se cachait quand sa mère jouait avec lui, le vieux cadran solaire avec la devise qu'elle lui faisait épeler :

L'ombre passe et repasse;
Et, sans repasser, l'homme passe.

Il ne reverrait plus le père, le cher grand-père, tante Estelle qui l'avait élevé, Geneviève, la grande amie de son enfance, avec sa silhouette de jeune moine patricien quand elle allait, par les matins de janvier, sous son grand capuchon, voir les fuchsias de ses serres... Il ne les reverrait plus!.. Mais, tout en mettant sa clef dans la serrure, il s'avouait qu'il se forçait pour tant souffrir de cette pensée, qu'Irène le consolait de tout, que

l'amour le rendait féroce. Non, ce n'est pas cela qui le rendait malheureux. Et puis, il n'était pas malheureux; il était inquiet, comme se sentant menacé? Pourquoi cette impression? Mais il ne l'avait pas. Il n'avait aucune raison de l'avoir. C'était encore de ces folies comme il lui en prenait depuis un temps! Il se mit à feuilleter des dossiers en achevant son cigare, puis se coucha et s'endormit.

Au milieu de la nuit, il s'éveilla. Tout de suite la scène de la veille lui sauta à l'esprit, la visite de François, le manoir, la rupture. Mais voilà que cette rupture lui apparaissait maintenant sous un tout autre aspect. Ce n'était plus un incident cruel en marge de son bonheur; c'était une chose énorme, écrasante, effroyable, qui lui arrachait son amour, lui arrachait la vie. C'est que ce qui se dressait devant ses yeux, à présent, ce n'était plus ces trois êtres l'exilant

de leur foyer, c'était tous les pères, toutes les jeunes filles, toutes les familles, qu'ils faisaient, du même coup, lever comme juges entre eux et lui, c'était toute l'humanité morale s'érigeant comme un tribunal formidable en face de sa liaison. Il se jeta hors de son lit, se mit à marcher de long et de large, très agité. Eh bien! il plaiderait devant ce tribunal, il dirait la sincérité de son amour, sa profondeur, sa gravité; il montrerait Irène. Insensé! Que ferait-il entendre à un monde qui verrait d'un côté le deuil d'une famille vénérée, le désespoir d'un père, le dépérissement d'une enfant de vingt-quatre ans, de l'autre un fils rebelle avec une femme plus âgée que lui de quinze ans? Il était condamné d'avance. Mais certains le défendraient, l'absoudraient? Non, personne. N'avait-il pas perçu, hier, la sourde sévérité de son ami? Tous ces braves gens, ici ou à Sermaize, qui souriaient à leur couple, conquis par la

bonne grâce d'Irène, est-ce qu'ils ne se retourneraient pas tout de suite s'ils apprenaient le chagrin du manoir, l'âge véritable de cette femme, qu'il voulait l'épouser? Les plus larges, les plus libéraux ne deviendraient-ils pas intraitables? Alors lui apparaissait cette chose terrible, et dans une clarté de feu : l'effroyable impopularité de son amour, le formidable haro poussé par toute la société, par toutes ses classes, par toutes ses écoles, contre l'amour des jeunes hommes pour les femmes sans jeunesse. C'était comme une marée de réprobation qui montait, qui montait de tous les coins de l'horizon, devenait immense, universelle, irrésistible, encerclait sa liaison, finissait par la briser, l'emporter. Alors, en même temps que la douleur l'écrasait, il sentait s'élever au fond de lui les toutes-puissances d'une résistance sauvage. Il tiendrait tête à cet océan, follement, désespérément, jusqu'à

son dernier souffle. Avec une force inouïe, subitement décuplée, dont il ne devait comprendre le sens que plus tard, il étreignait son union à cette femme et, comme un malheureux qui presse contre son cœur son enfant condamné, il clamait, éperdu, sanglotant dans la nuit : « Non, ils ne me sépareront pas de mon Irène, ils ne me prendront pas mon cher amour ».

Et c'était toute la chaîne des générations qu'il voyait se lever contre son accouplement à sa maîtresse, c'était l'humanité à travers toute l'histoire qu'il entendait hurlante contre le jeune amant de la femme plus âgée, depuis celui de Bérénice jusqu'à l'amant de la belle Diane et à celui de madame de Warens (ah! il les connaissait, ses frères en cet amour et en son ostracisme); c'était du fond des siècles et de toute la puissance des passions éternelles qu'il sentait les humains s'abattre sur son bonheur, l'enserrer, le broyer.

Et il entendait leur cri de guerre : « Cet amour n'est pas social. » Comme si ce n'était pas son union à cette femme, à elle seule, qui était dans l'intérêt de la société! Comme si ce n'était pas elle qui, par la plénitude d'être où elle le portait, par le soleil qu'elle était pour lui, ferait produire à nature d'homme tous les fruits dont elle était capable, dont la société profiterait! Mais il sentait tout bas le sophisme de sa défense, la grossière équivoque qu'il créait sur le mot « social », combien les intérêts fondamentaux de l'ensemble humain étaient nettement violés par son accouplement à cette quadragénaire. De toute l'âme profondément morale que lui avaient faite ses pères, il sentait la puissance de ceux qui agissent au nom de ces intérêts, que cette puissance finit toujours par vaincre, qu'il faut qu'elle finisse par vaincre. Et elle s'abattait sur lui!

Et puis, c'était la cruauté des hommes

pour tout amour qu'il sentait fondre sur sa liaison, pour toute espèce d'amour. Il crierait la profondeur de son attachement à cette femme, le déchirement de son cœur au seul penser de la perdre. Que leur importerait! L'humanité lui apparaissait comme une armée d'êtres pratiques, marchant vers leurs fins toutes pratiques, et attentifs aux cœurs aimants comme les roues d'un tombereau aux fleurs de leur chemin. Où sont-ils ceux qui, passé vingt ans, sont capables d'émotion devant un grand amour, une grande souffrance d'amour? de pleurer sur des Grieux, sur les adieux de Tristan, sur un cri de douleur de Catulle? Ces gens qu'il entendait commencer de s'agiter dans la rue, aller à « leurs affaires », qu'ils apprennent la détresse dont il mourait, là, dans cette chambre : « Peine de cœur! souriront-ils. Mal de jeunesse! Ça passera... » Tous pratiques, tous sensibles au

seul pratique. Les femmes tout comme les hommes, quoi qu'elles prétendent, avec leur religion de l'établissement, de la considération... Ah! comme il saurait plus tard, dans sa carrière, dans ses verdicts — et sans cesser pour cela d'être « social » — le respecter, ce malheureux amour, faire honte à cette férocité tranquille qui depuis vingt siècles assassine les amants...

Et il allait, haletant, devant cette humanité qui, de tout son nombre, de toute sa tradition, de toute sa volonté de conservation, de toute sa dureté, fondait sur son amour, l'étouffait, l'écrasait; et contre quoi pourtant il lutterait, il lutterait de toutes ses forces, car il ne voulait pas mourir, il ne voulait pas mourir.

Mais ils ne triompheraient pas. Il ne dépendait pas d'eux. Il était son maître. Dès lors qu'Irène l'aimait, il était invincible. L'univers entier ne pouvait rien sur lui.

Mais tout à coup une terreur l'étreignit, auprès de quoi toutes les autres n'étaient rien : Irène aussi était contre lui ; Irène était avec eux. La terre s'ouvrait sous ses pieds... Mais qu'est-ce qui lui prenait? Pourquoi cette idée? Pour quelques vagues tristesses qu'il lui avait vues? Pour trois rendez-vous remis? Il était fou... D'ailleurs, elle venait cet après-midi. Il allait vite être rassuré. Toutes ses phobies allaient s'évanouir.

——— ———

VIII

Ils étaient étendus l'un près de l'autre, dans le lourd silence d'une fin de journée d'amour. Il la voyait dans l'ombre, le coude au fond de l'oreiller, le regard pensif et grave, perdu au désordre de cette petite chambre d'étudiant sur laquelle, par le haut des rideaux mal joints, mouraient les derniers feux du jour. Se coulant dans ses bras, cachant sa tête dans le sein de sa maîtresse, d'une voix où il mit toute l'émotion de l'adoration la plus profonde et la plus implorante :

— Irène, murmura-t-il, rien ne peut sur

notre amour, n'est-ce pas? Nous serons toujours l'un à l'autre, dis?

— Mais oui, éternel inquiet, éternel enfant...

Puis, sans qu'il pût ajouter un mot, regardant la montre sur la table près du lit :

— Sept heures vingt!... Et moi qui dîne en ville... C'est fou!

Et elle sauta à terre, se rhabillant vivement.

IX

S'appuyant tous les deux pas sur sa haute ombrelle Directoire, la tête mélancoliquement inclinée vers le sol sous son grand chapeau de paille blonde, Irène remontait lentement son avenue de Messine. Elle venait de consulter Defrance. Comme toujours, il avait souri de ses petites misères, s'était montré plein de bonté, d'humanité. Cependant il voulait qu'elle restât étendue ; huit jours de chaise longue si possible, beaucoup de repos, de ménagement. Et puis il n'aimait guère qu'elle montât à Pontresina, cet été, quand sa fille allait revenir d'Amé-

rique; c'était un peu haut; on n'a tout de même plus les artères de quinze ans. Allons! il fallait se résigner; l'âge venait. La tristesse que versait en son cœur cette belle journée de printemps, sa reconnaissance pour ces hommes qui, en la croisant, lui montraient qu'ils la trouvaient belle le lui disaient assez. D'ailleurs, s'il lui eût plu de l'oublier, sa fille se fût chargée de le lui rappele ravec sa lettre de ce matin, qui faisait d'elle une grand'mère dans quelques mois... Ah! c'était cruel cette épreuve que la nature imposait à son sexe, cette foudroyante rapidité de la jeunesse, cette condamnation à n'être plus jeune avec si peu d'années! Mais le plus dur, c'est qu'il allait falloir montrer maintenant si, vraiment, elle valait mieux que les autres, si elle saurait échapper aux lâchetés de ses sœurs à ce tournant de la vie. L'aurait-elle ce courage, qui lui semblait facile il y a

un an?... Oui, elle l'aurait... Le président d'Hirsauge pouvait être rassuré. Sa lettre serait entendue. Elle ne volerait pas la vie de ce jeune homme. Elle ne prendrait pas son fiancé à une enfant qui pourrait être sa fille. Elle le rendrait aux siens. Mais son âme se brisait; et, fondue à ce soleil qui, là-bas, en haut de la rue de Monceau, retardait l'instant de mourir, elle soupirait du fond de son cœur : « Pas tout de suite, pas tout de suite... »

Mais le sort l'entendait autrement. En rentrant elle trouva ce mot :

Mercredi matin.

Irène, j'ai passé une nuit de torture. J'ai depuis hier l'impression atroce que, toi aussi, tu es contre notre liaison, tu veux la détruire... La façon si brusque dont tu m'as échappé, presque sans me répondre, quand je t'ai demandé si rien ne pouvait sur notre amour, si nous serions toujours l'un à l'autre, me reste comme un poignard dans le cœur... Il me semble aussi quelquefois — l'autre

jour encore à Sermaize — que tu me regardes comme on regarde un être chéri auquel on sait qu'on va devoir faire du mal... Irène, je t'en supplie, reviens avant samedi, reviens demain, viens me dire que je suis fou, que tu m'aimes comme je t'aime, que je ne te perdrai jamais. Irène, tu es ma vie, tu es ma vie.

Allons! il s'attendait à la rupture. Il était humain de ne pas le laisser revenir à la sécurité, de le quitter maintenant, de le préparer. Elle écrivit :

Chéri,

Je vois que tu as bien besoin encore une fois que ta grande sœur te ramène au bon sens, à la paix. Crois bien que c'est mon vœu le plus cher.

Malheureusement, ce ne sera pas demain. Ce ne sera même pas samedi, comme nous avions convenu. Je sors de chez Defrance, qui me trouve très fatiguée, m'ordonne huit jours de repos absolu. Je ne viendrai donc que mercredi. Voilà ce que c'est, petit, que d'avoir une amie qui n'a plus vingt ans!

Tu dis une chose juste, du moins, dans ta lettre

folle, c'est que je te regarde comme on regarde un être chéri. Sois sûr que c'est ainsi que je vais penser à toi pendant ces huit longs jours, qui heureusement ne seront plus que sept quand tu recevras ce mot.

Ton

Irène.

X

Le lendemain, elle lisait :

Irène, je deviens fou. Tu veux me quitter. Le mot que j'attendais, qui m'eût crié le contraire, ta lettre ne le prononce pas. Cette séparation que tu m'imposes, c'est pour me préparer. Irène, tu ne peux pas me laisser huit jours dans cette torture. Laisse-moi venir te voir, ne serait-ce qu'une seconde, lire dans tes yeux la fin de mon supplice. Irène, mon Irène, aie pitié de moi.

Elle répondait :

Chéri, tu n'es pas raisonnable. Je suis au lit, et dans l'impossibilité de te recevoir. Tu dois comprendre aussi que je fais mettre mes lettres à la poste, que je ne peux donc pas t'écrire souvent.

Ta folle agitation me déchire. Je désobéirai à Defrance; je viendrai lundi au lieu de mercredi. Mais, dès maintenant, je t'en supplie, au nom de ton affection, calme-toi.

Ton Irène qui t'aime comme tu l'aimes.

X

Sept heures. Defrance était venu voir sa malade avant le dîner. Il lui apportait des roses de la part d'Odette, qui viendrait le lendemain passer la journée avec elle, lui réciter de beaux vers qu'elle apprenait tout exprès depuis deux jours. Il s'attardait dans son fauteuil, le lorgnon à la main en avant de son front chauve, auprès de sa chère convalescente, presque heureux de ce malaise qui la lui donnait un peu.

Le soir tombait, cruel à ceux qui sentent la vie se retirer d'eux. Irène se laissait aller à la rêverie parlée, confiante près de cet ami de vingt ans, si humain, si ouvert à toutes

les misères, si meurtri de l'existence. Elle murmurait — un peu honteuse, elle se serait crue plus forte — l'éternelle complainte de son sexe, la crucifixion du déclin, combien plus dur pour celles qui savent vieillir! Celle qui n'a plus de jeunesse et qui a trop de fierté, trop de bon goût pour essayer de forcer l'amour, cependant que ses grands enfants n'ont plus besoin d'elle, que lui reste-t-il, à celle-là?

Très bas, sans la regarder, comme enhardi par l'ombre qui les baignait :

— Il lui reste ceux qui l'auront toujours aimée et totalement aimée, de toutes les fibres de leur être, non seulement avec la passion dont on désire une femme, mais avec la tendresse dont on aime une enfant, je veux dire, non pas seulement dans ses triomphes, mais aussi, mais peut-être plus, dans ses misères et ses détresses; il lui reste ceux qui ont su s'effacer quand elle était

heureuse, qu'ils eussent été peut-être importuns, et qui savent être là quand les jours sont plus sombres, trop payés si elle veut bien alors de leur affection et de leur appui.

Elle murmurait, troublée, presque gênée de tant de cœur, encore qu'elle n'apprît rien :

— Oui, je sais, il y a des saints en amour, des êtres admirables qui ne pensent qu'à donner.

— Ils reçoivent aussi, ils reçoivent. Irène, il en est dans la vie comme à la guerre. Les uns sont les héros ; ils emportent les places, ils font leur entrée dans les villes ; les autres sont les humbles ; ils relèvent les blessés. Mais ces humbles connaissent parfois des regards qui leur mettent plus d'ivresse au cœur que tous les baisers des Babylones n'en donnèrent aux maîtres du monde.

Elle lui tendit la main. Il y imprima ses lèvres longuement, éperdûment.

Elle restait solitaire, sur sa chaise longue, l'œil perdu au-dessus de ses brise-bise, mortellement associée à l'agonie du jour... Ainsi sa vie serait là, avec ce compagnon dont l'âge, dont la fatigue la tiraient déjà vers la tombe, au lieu de cet être jeune et charmant dont le contact la faisait participer encore à la jeunesse... Des lâchetés lui venaient... Allons! il le fallait... C'était la décence.., et aussi la sagesse. Elle fit approcher une table et écrivit cette lettre, non sans s'interrompre plusieurs fois pour dominer son trouble.

Étienne chéri,

Je ne saurais te dire assez combien tes craintes d'un changement de mon cœur sont injustifiées; ma tendresse pour toi, cher petit, est aussi vive, aussi émue que ces premiers lundis où, sur notre marquise, derrière le piano, pendant qu'ils disputaient, je réchauffais, joyeuse, tes tristesses et tes solitudes; une année de possession n'a fait que me rendre plus chère l'heure de t'appartenir; les

semaines que j'ai passées près de toi, à Pâques, dans notre petit nid de Sermaize, compteront, sois-en sûr, parmi les plus inoubliables de mes jours. Mais il est des moments hélas! où la vie ne peut pas être réglée par l'amour. Cet immense épuisement qui m'accable depuis quelque temps, ce long repos que m'ordonnent les médecins, m'apparaissent comme une indication de nos destinées, un de ces avertissements qu'il faut savoir comprendre. Dans peu d'années, Étienne, je serai vieille. Oh! je te vois sursauter; « je suis plus jeune que les plus jeunes! », et je te sais sincère, et j'ai parfois la faiblesse de ne pas te croire entièrement aveuglé : l'âge m'a été jusqu'ici un peu moins sévère qu'à d'autres et la clémence de l'amour peut me trouver quelque charme encore. Mais je n'échapperai pas à la terrible loi. Et je t'entends me redire que tu m'aimeras quand même, que tu m'aimeras toujours. Et là aussi, chéri, je te sais profondément vrai. Mais je sais aussi combien ton cœur est incapable de vraiment évoquer la vieillesse de celle que tu aimes. Irène âgée, pour toi, c'est Irène avec quelques fils d'argent de plus parmi ses boucles blondes, la taille un peu plus lourde, — de cette lourdeur qui te plaît, — l'œil un peu plus voilé, les mains un

peu plus maigres, très peu différente de ce qu'elle est aujourd'hui. A ton âge, petit, on ne croit pas à la vieillesse. Pour moi, sur cette chaise longue où je languis depuis huit jours, je l'aperçois comme si elle était là, dans toute sa cruauté. Demain, je serai une femme sans jeunesse. Dans dix ans — qu'est-ce que dix ans, Étienne? cent vingt mois! — je serai une vieille femme. Que ton cœur soit encore le même, c'est impossible. Je te vois tendre délicat, généreux, mais triste, mortellement triste, traînant une existence murée, pensant à ce qu'aurait pu être ta vie, à ce qu'elle pourrait être encore si je ne l'encombrais pas. Songe! tu auras trente-sept ans! Et je ne parle pas du blâme tacite, du ridicule, qui s'attache au jeune mari d'une femme âgée... La seule pensée de ces horreurs me bouleverse. Elles ne doivent pas être. Et puisque ta jeunesse, ton fol et charmant amour ne veulent pas les voir, c'est moi, la plus sage, la « maman », c'est moi, hélas! qui dois vouloir pour deux. Voici l'été, Étienne; il faudra que nous ayons du courage. Là encore, le sort paraît se charger de nous tracer nos voies. Pauline va venir en Europe avec son mari; je les accompagnerai en Suisse; et toi, tu iras aux Amorandes, où l'on te chérit, où l'on ne demande qu'à t'ouvrir les bras,

où t'attend la jeune créature qui a le bonheur, elle, de pouvoir être ta compagne selon la nature et le bon goût. Étienne, le cœur me fend de t'écrire ces choses; outre le déchirement de ne plus te voir, outre ce qu'il y a d'horrible à frapper ainsi dans le dos ta chère tendresse si jeune et si confiante, songe au calvaire d'une femme qui dit un éternel adieu à la lumière d'amour et de jeunesse qui colorait encore sa vie, et jette elle-même le linceul sur les années, si longues peut-être, qui la séparent de l'heure dernière. C'est toi maintenant, cher petit, que je supplie de me prendre en pitié, d'avoir la charité, si tu m'aimes, de ne point tenter de me revoir, de ne point accroître par la vue de ton être chéri et de tes larmes, dont la seule idée me tue, la cruauté de ce tournant de ma vie. Si tu veux l'adoucir un peu, laisse-moi seulement espérer que, plus tard, quand tu seras depuis longtemps heureux près de ta jeune femme, tu sauras n'être pas entièrement ingrat, mais donneras parfois une pensée à l'amie lointaine et bien vieille, qui, elle, n'aura pas eu le moyen de t'oublier, et qui, un jour, par son courage, aura permis ce bonheur dont tu seras en train de jouir.

Adieu, Étienne, dans un profond, profond baiser.

IRÈNE.

XII

Affolé, il griffonnait dans un bureau de poste :

Au nom de notre amour, au nom de ce qui bat d'humain dans ton cœur, je ne te demande qu'une grâce : entends-moi ; ne fût-ce qu'une fois, ne fût-ce qu'une seconde, viens, entends-moi. Oui, hélas ! j'avais bien deviné ; tu ne sais pas à quel point je t'aime. Comment le saurais-tu ? Moi-même, je ne le sais que depuis une heure. Je t'en supplie, laisse-moi te le dire, à tes genoux, à tes pieds.

Irène, Irène, tu ne peux pas m'assassiner sans m'entendre.

XIII

Il l'attendait au haut de l'escalier dont elle montait lentement les dernières marches, élevant vers lui un sourire triste et tendre.

— Tu vois, je suis essoufflée pour trois petits étages.

Il l'entraînait dans leur chambre, se jetait en larmes à ses genoux :

— Irène, tu ne peux pas, tu ne peux pas me quitter... Tu ne sais pas l'amour que j'ai pour toi... Irène, tu es devenue la condition de ma vie... Je meurs si je ne t'ai plus...

— Sois raisonnable, enfant... Ce père..., cette jeune fille...

— Que me parles-tu d'être raisonnable, quand c'est le pain dont je vis, l'air dont j'existe qu'on veut me prendre...

— Songe à l'avenir, Étienne. Songe à mon âge...

— Irène — oh! tu ne voudras donc jamais comprendre cela, j'aurai beau te le dire cent fois — je t'aime dans ton âge, dans l'humanité qu'il verse dans ton amour, que l'amour d'une enfant ne me donnera jamais. C'est dans cette humanité de ton étreinte que je t'ai désirée, c'est dans elle que je t'adore depuis que je te possède, c'est dans elle que je veux te garder que je m'accroche à toi comme à la substance de ma vie.

— Parce que, dans cette humanité, il y a encore un peu de jeunesse, un peu de beauté... Ce n'est encore que l'automne...

— Non, Irène... Ah! l'atroce chose d'avoir à défendre son amour pied à pied contre le

monde entier qui ne veut pas le comprendre! contre celle même qui en est l'objet! Tiens, Irène, je te dirai tout. Il y a des jours, oui, quelquefois, à la fin d'une soirée, chez toi ou chez nos amis, où je t'ai trouvée fatiguée, dolente, paraissant ton âge, puisque tu y tiens. Eh bien, je ne t'en ai aimée que davantage, je n'en ai pensé qu'avec plus de désir à l'instant où le lendemain je t'aurais dans mes bras; l'évocation de l'amante un peu blessée et éperdûment humaine que j'étreindrais dans quelques heures ne faisait que m'exciter plus follement à l'amour... C'est insensé, c'est maladif, c'est monstrueux, c'est tout ce que tu voudras; c'est ainsi...

Puis, comme elle se taisait :

— Irène, ne comprends pas la nature de mon amour, mais comprends qu'il est immense, qu'il est ma vie... Ne m'arrache pas la vie, ne m'arrache pas la vie...

Il la serrait contre son cœur, s'attachait à elle de toutes ses forces comme à la trame de son existence. Elle était profondément troublée, plus encore qu'au jour où, à cette même place, il y a un an, elle avait senti ses résolutions défaillir devant moins de désespoir.

— Calme-toi, disait-elle, en l'entourant de ses bras, calme-toi, je t'en supplie.

Mais il continuait de s'agripper à elle, répétant dans ses sanglots :

— Ne m'arrache pas la vie, ne m'arrache pas la vie...

Elle lui prit la tête entre ses mains, le regarda dans le fond des yeux. Elle y vit une telle détresse, une telle supplication qu'elle en fut bouleversée jusqu'aux racines de l'être, sentant, avec moins d'effroi encore que de remords, qu'en effet elle n'avait pas compris l'immensité de l'amour qu'elle avait allumé.

— Calme-toi, disait-elle, je ne m'en irai pas.

— Oh! Irène, tu ne te moques pas de moi, n'est-ce pas?

— Je resterai, petit, je resterai.

Il tombait dans ses bras, la tête sur son épaule, n'osant croire à ce qu'il entendait. Elle le gardait là, le caressant, apaisant ses larmes de reconnaissance, de bonheur... Elle voulait se reposer un peu.

— Tu vois, je suis tout le temps fatiguée.

Il l'étendait sur leur divan, glissait un coussin sous sa tête, rabattait sa jupe sur ses jambes, s'agenouillait auprès de son cher trésor retrouvé, couvrant de baisers fervents ses mains, ses bras, sa robe. Elle entr'ouvrait les yeux, lui souriait.

XIV

Maintenant c'était l'accrochement éperdu à celle dont il avait appris du même coup qu'elle était la condition de sa vie et qu'elle pouvait lui échapper. Il la prenait d'une étreinte folle, désespérée, comme s'il croyait empêcher la liberté de son corps par la passion dont il l'enserrait.

Il tâchait à la lier par le spectacle de son bonheur. Bonheur amer pourtant, dont la violence lui faisait mal, maintenant qu'il le savait capable de lui manquer! Le dimanche, dans leur forêt, il soupirait, pressé contre elle :

— Tu vois comme nous sommes heureux... Ce sera toujours ainsi, n'est-ce pas?

— Oui, chéri, tu sais bien...

Il tâchait à la lier par la responsabilité.

— Songe comme ce serait affreux, cet arrachement... Maintenant que tu t'es redonnée...

Il disait encore :

— Irène, il me semble de plus en plus que le besoin que j'ai de toi tient à des profondeurs de mon être qui passent ce que je peux comprendre; j'ai l'impression que je ne sais pas moi-même tout le mal que tu me ferais en me quittant; qu'il y aurait là une violation de la nature, dont nous ne pouvons pas concevoir les effets.

Un soir, serré à elle contre la nuit tombante, il murmurait :

— J'ai parfois l'impression atroce que ma mère seule m'aura vraiment aimé; que toi, si bonne, si pareille à elle, tu m'es pourtant

une étrangère, et qu'un jour tu me feras du mal...

— Oh! tais-toi, disait-elle en le pressant sur son cœur.

— Irène, tu vois, tu as des larmes dans les yeux. Tu sais que tu le feras.

— Mais non, petit, c'est le mal que tu te fais qui me déchire.

Puis, doucement caressante, maternelle :

— Enfant incorrigible, toujours inquiet!

Non, il n'était plus inquiet. Tout était comme avant. Il allait y avoir un mois qu'elle était revenue. L'épreuve les avait unis plus encore.

Ce soir-là, elle lui dit :

— Demain, tu dînes chez tes cousins de Ville-d'Avray?

— Oui.

— Tu ne rentres guère avant onze heures, ces jours-là.

— A peu près. Pourquoi me demandes-tu cela?

— Si tu veux, je viendrai te prendre au ministère. Nous irons ensemble jusqu'au bas de la montée.

Ils étaient au pied de la rampe de Montretout. Sept heures sonnaient aux horloges d'alentour.

— Au revoir, chérie, dit-il en l'entraînant dans l'ombre pour l'embrasser, tu viendras demain?

— Oui, répondit-elle très bas.

— A quelle heure?

Plus bas encore :

— A cinq heures.

Il montait la côte en se retournant souvent, lui souriant.

Au moment de prendre à gauche, il se retourna encore. Elle était toujours là, qui le regardait longuement.

XV

Vers onze heures, il rentrait, trouvait, glissé sous sa porte, un pli dont l'écriture le faisait frémir. Il y était dit :

Quand tu liras ce mot, je serai déjà loin. N'essaie pas de me retrouver... Pardonne-moi le mal que je te fais. Il le fallait...

Étienne, je t'ai bien aimé...

Il n'avait pas de sursaut. Il découvrait que, depuis un mois, il n'avait cessé de craindre.

Il faisait appel à toutes les disciplines d'énergie qu'on lui avait enseignées, de raidissement contre la démoralisation, contre

l'appel du suicide, se jetait à sa table, s'abîmait dans le travail.

Vers deux heures, il tombait sur son divan, et, le col défait, haletant comme un homme auquel on prend son air, il pensait que les pires assassinats ne sont pas ceux qui se jugent dans les prétoires.

II

I

Plus que devant joyeuse, gente et belle.
Bien clèrement on povoit veoir à elle
Que tout ennui hors de son cueur mis a...
Ainsi s'esbat qui bonnes amours a.

JEHAN FLEURY, *Guiscard et Sigismonde*, 1493.

— Et cette trouée dans la haie, par où nous nous glissions dans le potager quand on le fermait à clef pour que nous n'allions pas manger les pommes vertes, tu saurais aussi la retrouver?

— Bien sûr, disait Geneviève. Elle est là-bas, de l'autre côté du pré, en face de la souche d'ormeau sur laquelle nous grimpions pour passer.

Elle l'y emmenait.

— Et je suis sûre que tu aimerais aussi

revoir ce vieux tronc, dans le haut du bois de pins, d'où nous trouvions que le profil du Rivel fait une grosse tête de chien.

— Oui, je l'aimerais.

Elle le prenait par la main, l'entraînait à travers les branches, toute joyeuse de courir avec lui, toute heureuse, toute confiante de sentir le plaisir qu'il avait à rapprendre auprès d'elle les impressions de leur enfance, à revivre l'entrelacement de leurs premiers âges.

— Et je sais encore une chose que tu aimerais bien revoir ; mais tu n'y penses pas.

— Quoi donc ?

Elle se rapprochait, baissait la voix, comme pour un grave secret :

— La grande broche à crémaillère, devant laquelle nous allions nous asseoir à la cuisine, et qui sonnait quand elle avait fini de tourner.

— Enfant, disait-il, en lui prenant la main avec un sourire tendre.

Mais on appelait d'en bas :

— Mademoiselle Geneviève!

— Ah! c'est ma leçon de piano... Voilà! je viens...

Se penchant vers Étienne, cependant que, debout, elle ajustait sa gaze sur ses épaules :

— Je vais travailler cette gavotte de Rameau que tu aimais l'autre jour... Tu te rappelles que la préfecture vient dîner ce soir...

— Oui, tu mettras ta robe paille, qui te va si bien.

Elle se sauvait. Se retournant, à mi-côte :

— Si la broche marche ce soir, nous irons la voir?

Elle coupait à gauche, courait, la jupe dans sa main, par la grande pelouse, où le père Michon nivelait ses gazons :

— Bonjour, père Michon.

— Bonjour, mam'zelle Geneviève.

Le vieux serviteur la suivait des yeux, les deux mains sur sa faux, sans marmonner maintenant ; c'est qu'elle n'avait plus de chagrin comme l'an passé, leur demoiselle; c'est que monsieur Étienne était là, cette année, et pour longtemps, et que, malgré ses mystères et ses songeries, tout le monde sentait bien que le mariage était dans l'air.

Étienne restait assis sur ce vieux tronc de pin, s'abandonnant, comme il faisait depuis des semaines, à l'emprise de ce manoir, de ce Jura, de toute cette atmosphère où il avait grandi. Il promenait son regard de cette petite cour sombre d'où il partait, l'hiver, pour aller chez M. le curé prendre sa leçon de latin quand on n'avait pas encore ouvert les volets du salon, à ces formes d'animaux que dessinait, là-bas, le profil de la montagne et que sa mère lui

montrait quand il jouait, là, en robe, à ses côtés. Il contemplait ce Jura, l'embrassait dans cette gravité consulaire qu'il sentait déjà tout enfant, retrouvait l'association qu'il en faisait tacitement, dans son esprit de petit garçon, avec la majesté de l'histoire romaine dont il apprenait les merveilles, là-haut, dans la salle d'étude... Oui, ce retour aux racines de son être lui versait un apaisement profond, comme un grand calme d'ordre, qui peu à peu cicatrisait la blessure de son cœur, endormait le mal que lui avait fait la ville. Et puis, quoi? Il ne pouvait pourtant pas demeurer éternellement prostré sur ce passé. Il devait renaître, il devait vivre. Il le voulait. Et l'arbre de vie n'était-il point là, devant ses yeux, qui le vivifiait déjà de sa seule présence? N'était-ce pas son bon ange qui l'inclinait ainsi vers lui, comme pour qu'il y cueillît? Il saurait comprendre. Il s'unirait à cette jeune fille,

à cette loyale enfant, qui avait souffert pour lui, courageuse et fidèle, et qui généreusement avait tout oublié et lui tendait le bonheur. Sa profonde tendresse pour son amie d'enfance, sa religion pour son caractère, son admiration pour sa beauté à la fois si pure et si chaude, qu'on eût vue, sans surprise, peinte sur quelque rouge cratère de Nole ou de Syracuse, tout cela ne serait pas long, avec la possession, à se changer en amour. Et, entre ces jeunes bras, tous les cruels souvenirs s'évanouiraient.

Mais ne s'évanouissaient-ils pas déjà? Sans doute l'image d'une autre, quand elle se dressait dans sa mémoire, le bouleversait toujours. Mais elle y surgissait de moins en moins, et de moins en moins intense, de moins en moins précise. Elle se décolorait de jour en jour, se dissolvait dans une sorte de souvenir sans contour, de sensation diffuse, non rapportée à un centre, comme un

climat, comme un parfum. Et l'idée qu'il se faisait de l'amour qu'il avait eu pour cette autre se dégradait aussi. Il en venait à se demander si ce qu'il avait pris pour un besoin éternel de son cœur n'avait pas été simplement une de ces crises classiques, une de ces passions comme en ont eu presque tous les hommes, dans la timidité, dans l'inquiétude de la première jeunesse, pour l'enveloppante maternité de la beauté d'automne. Passions profondes! mais qui s'éteignent, qui doivent s'éteindre! Si tard qu'on s'y prenne, un jour pourtant on cesse d'être un enfant! On ne peut pas toute sa vie aimer sa maman

Puis, d'autres résolutions se formaient en lui, qui le poussaient encore aux bras de cette jeune fille. Le ministère, en raison de sa qualité d'admissible au concours d'agrégation et de ses deux années de rédacteur, venait de lui offrir un poste dans le ressort de Paris. Il était de plus en plus décidé; il

refuserait ce poste. La « grande carrière », maintenant que son cœur n'avait plus d'intérêt au séjour de la capitale, ne l'attirait plus, le rebutait presque. Un siège devenait vacant au tribunal de Lons par la retraite prématurée de son père, qui certainement se retirait dans le secret espoir de le voir demander ce siège, et faire, au milieu d'eux, la carrière modeste et désintéressée, ce qu'il appelait, lui, avec ses idées de vieux Phocion, la grande carrière. Il demanderait ce siège; oui, il ferait son chemin ici, dans ce coin de province, hors de tout souci d'avancement, uniquement occupé de la justice et de l'honneur, comme avaient fait les siens, parmi le respect de ces braves montagnards qui depuis des siècles vénéraient sa maison. Et l'associée naturelle d'une telle vie, la forme comme ajustée à cette fière beauté, n'était-ce pas cette jeune fille, avec son profil d'épouse du juge romain, avec le

traditionalisme si émouvant de tout son être, dont le geste lui-même semblait comme s'insérer au rythme des aïeux, avec son goût si noble pour le devoir dans le discret, pour le grand dans l'intime, l'admirable patriciat si profond — et si simple — de tout son cœur?

Ce jour-là, ils étaient descendus s'asseoir au bas de l'allée des hêtres, sur le vieux canapé de granit rose, dans l'ombre douce et tiède d'un des derniers crépuscules d'août. Étienne avait le bras étendu sur le dossier du banc où s'appuyait la jeune fille.

— Déjà les feuilles rousses! disait-il... L'été est fini... Mais ici cela ne m'attriste pas... J'aime quand nous verrons nos arbres dépouillés, dans toute la belle sévérité de leurs formes, quand nous verrons notre tête de chien, là-haut, couverte de neige. Notre Jura m'est peut-être plus cher encore en

hiver. C'est alors que je sens vraiment son âme, sa fierté, son courage...

Elle n'osait croire ce qu'elle entendait, quelque espoir qu'elle en eût depuis des semaines. Le regard levé vers lui, le bonheur dans les yeux, en même temps que la terreur de s'y trop fier :

— Tu seras donc là cet hiver, murmurait-elle?. Tu as refusé ce poste?.

— Oui, j'ai demandé Lons. Je ferai ma carrière ici, loin des grandeurs, dans le devoir simple..., comme a fait le père..., comme a fait le grand-père...

Puis, après un silence, enlevant sa main du dossier de pierre et la posant, dans l'émotion d'une sorte de rapt, sur l'épaule de la jeune fille :

— Mais j'ai fait un rêve, Geneviève... J'ai rêvé que cette vie de gravité et de devoir, tu viendrais l'ensoleiller de ta grâce et de ta beauté... J'ai rêvé que toi non plus,

tu ne quitterais pas notre manoir, et que tu laisserais notre affection d'enfants s'y épanouir en amour...

Il relevait vers elle des yeux emplis de tendresse, où elle plongeait un regard chargé d'amour. Une larme germait derrière ses longs cils noirs. Elle restait muette, le sein palpitant. Puis, cachant sa tête dans les bras du jeune homme :

— Étienne, soupirait-elle de toute la profondeur de dix années de désir qui se résolvaient en cette seconde, c'est donc vrai!.. Je serai donc ta femme!..

— Chère Geneviève!

Ils mouraient au distinct, au fini, à la dualité de leurs êtres. L'ombre, le silence, les grands arbres séculaires étendaient au-dessus d'eux les voiles de l'absolu. Pourquoi sentait-il monter à ses lèvres un fol besoin de tout dire, d'exhaler son passé? Était-ce soif d'une communion plus totale encore,

désir de n'avoir pas un coin de l'âme qui ne serait qu'à lui, qu'elle ne connaîtrait pas? Était-ce soif d'en finir avec un ancien amour, dont il sentait soudain comme une dernière morsure au moment où, pour la première fois depuis cinq mois, il pressait de nouveau une femme contre son cœur?

— Geneviève, murmurait-il, les lèvres sur ses tresses noires, j'ai eu des torts envers toi...

Mais elle lui fermait la bouche, soupirant, toujours la tête entre ses bras :

— Je ne sais plus rien... Il n'y a de place dans mon cœur que pour le bonheur...

Puis, se dégageant, jetant tout autour d'elle un regard éperdu, haletante, comme si sa joie l'étouffait, qu'elle eût besoin de la crier au monde :

— Viens, dit-elle, en lui saisissant la main, allons le dire aux parents.

Ils couraient comme des écoliers, obli-

quaient par la pelouse, ivres du grand ciel bleu, vers le perron du président. Celui-ci les apercevait, comprenait, accourait, les larmes aux yeux, les serrer dans ses bras. On montait chercher tante Estelle. Le vieux M. du Cange descendait, cramponné à la rampe. Les serviteurs s'empressaient, au fond du couloir, vers la salle à manger, pour mettre des fleurs sur la table. Déjà on accourait d'alentour. Étienne croyait voir toute la terre de ses pères se lever pour son bonheur. Assis près de sa fiancée sur le divan du président, au milieu de tant d'amour, il sentait monter en son âme, comme une aurore d'avril, l'entière foi dans la vie, dans le refleurissement de son cœur, dans l'effondrement du passé.

II

Aime, et tu renaîtras; fais-toi fleur pour éclore.
A. de Musset.

Dans la vieille église de Mirebel, tendue de guirlandes de feuillages piquées de roses, toute bondée d'uniformes, de brillantes toilettes et d'une foule qui débordait bien avant sur le parvis et sur la route, l'évêque de Saint-Claude terminait, parmi l'émotion de l'auditoire, son allocution aux jeunes époux. « A cette grande lignée, disait-il, vous appartenez l'un et l'autre. Celle que vous conduisez à l'autel, mon cher fils, n'aura pas à oublier les enseignements de sa maison pour adopter ceux de la vôtre;

elle est de votre maison; les mêmes sucs de charité et d'honneur qui ont nourri votre enfance ont parfumé les grâces de son jeune âge. Dieu, en m'appelant à vous unir, m'appelle à multiplier par elle-même la vertu de votre race, à greffer sur sa propre noblesse la noble sève de votre sang. C'est une mission que j'accomplis avec une émotion profonde et une gratitude infinie pour Celui qui daigne, avant de me rappeler à lui, m'en donner le réconfort; car ce nous est un grand cordial, chers jeunes gens, lors de nous endormir de l'éternel sommeil, de savoir qu'après nous continuera de verdir sur notre chère province, plus fort, plus jeune, plus lui-même que jamais, un de ces grands arbres par lesquels Dieu, en sa bonté, a voulu que notre vieille France s'élevât encore de loin en loin, comme un fanal du vrai et du bien, dans la malheureuse nuit de ces âges déréglés. »

Bientôt la messe s'achevait et, dans l'éclatement des harmoniums et des jeunes voix prêtées par le couvent de Longchaumois, le cortège gagnait la sortie : le vieux M. du Cange donnant le bras à mademoiselle Estelle, semblable à une échevine de vieille Bourgogne dans son grand fourreau de velours noir, avec ses beaux bandeaux blancs sous son chapeau à brides; puis, au bras de son mari, Geneviève, charmant symbole de grâce fière et pudique dans tout l'éclat de sa beauté mate sous ses voiles blancs; puis le président avec la cousine de Ville-d'Avray; puis Giselle de Morlhon, précise et fine comme une porcelaine de Saxe dans sa mousseline rose tendre, au bras, hélas! d'un autre que François, qui n'avait pu quitter Fives-Lille. A présent ils marchaient vers leur demeure, sur un ruban de laine rouge dont on avait couvert la route depuis l'église jusqu'à leur seuil, dans l'allégresse des cloches, entre

deux haies vivantes qui jetaient des fleurs sous les pas des mariés, saluaient à leur bonheur. C'était une magnifique journée de septembre; la montagne dispensait une lumière tiède et fine. Tout n'était autour d'eux que sourire à leur hymen.

Maintenant c'était la réception. Du grand salon à la salle à manger, transformée en dressoir, le jeune couple allait des uns aux autres, Étienne enveloppant d'un bras tendre l'épaule de sa Geneviève, inclinant doucement sa haute taille vers ce flot de sympathie, affable à tous, dans la sociabilité du bonheur. Puis ils montaient aux pelouses où, sous les tilleuls chargés de verres colorés, on donnait à boire aux gens du village. Geneviève les connaissait tous, leur serrait la main. De temps en temps, elle amenait à Étienne quelque vieux serviteur tout ému : « Tu ne reconnais pas le père Legrand, qui venait fendre du bois? Tu ne reconnais pas Rose,

qui venait laver le jeudi? » Elle les aimait, ces vieux, d'être là : ils versaient comme un parfum de fidélité aux sources de son union.

Mais les jeunes filles réclamaient la mariée; elle leur devait cette journée. Geneviève dévalait parmi elles, dans le bras de son mari, vers la grande pelouse du bas, charmante dans sa course de jeune Diane haute et svelte, sa traîne blanche ramassée dans sa main. On courait, la raquette haute; on s'élançait, le regard tendu, la corde raidie, pour rattraper des diabolos; un talon décousait un bas de jupe; la bonne Clotilde accourait avec une aiguillée de fil, cependant que les jeunes hommes rapportaient des volants, acclamaient les beaux coups.

Soudain Giselle, tout émue, entraînait Étienne et Geneviève. Elle venait de recevoir un télégramme. François était nommé ingénieur-contrôleur à Fives-Lille. Ils allaient pouvoir se marier! Les jeunes époux la

serraient dans leurs bras. « Tu vois, Geneviève, disait Étienne, tout sera venu nous illuminer cette journée : le soleil et le bonheur de notre petite Giselle. »

Mais Clotilde accourait les chercher. De jeunes villageoises de Bonnefontaine venaient d'arriver en costume de fête avec leurs cavaliers et demandaient à danser le « pas des mariés » qu'elles avaient appris exprès pour le grand jour. C'était une vieille villanelle comtoise, délaissée depuis vingt-cinq ans et qu'Étienne se souvenait d'avoir vu danser une fois, tout petit garçon, aux noces d'un de leurs fermiers. Il remontait vivement entre Geneviève et les jeunes filles, heureux, comme d'un nouveau sourire du sort à son hymen, que cette gracieuse vision de son enfance lui fût rendue en cette journée. Déjà on faisait cercle sur le grand parterre de gazon devant l'entrée du manoir. Les jeunes époux s'étaient assis face à la danse, pareils

à de jeunes suzerains, à quelque distance l'un de l'autre, sur la demande des danseuses. Celles-ci, au son de la viole, tournaient, souples et lentes, sous leurs béguins aux bouffettes crême, relevant sur leurs bas roses le frais satin de leurs tabliers, cependant que, derrière elles, les garçons, frappant dans leurs paumes, chantaient :

Y a-t-il ici fille qui ait nouveau mari?
Tendra la main, aura le lien joli.

Maintenant elles se scindaient en deux demi-chœurs, dont l'un, venant entourer l'époux et lui mettant en main l'extrémité d'un blanc ruban, le conduisait vers l'épouse que lui amenait l'autre demi-chœur :

Ah! tenez, belle, voici le lien joli,
Et le gard'rez autant qu'votre mari.

Et Étienne s'avançait vers Geneviève, parmi ces danses de son pays, parmi ces chansons de son pays; autour de lui, c'étaient

les siens, ses serviteurs, toutes les figures de son enfance, et là-bas son Jura, avec ses grands bœufs roux qui descendaient lentement sous leurs lourds chars à bois, comme il les voyait jadis quand il perdait son regard, là-haut, entre deux devoirs, par la fenêtre de la salle d'étude; et maintenant, tout contre sa belle cousine cependant que les jeunes filles menaient la ronde autour d'eux, il pensait, les yeux dans ses yeux : « Tout ce qui m'a fait ce que je suis veut ce que je fais aujourd'hui; je suis dans l'ordre de mon être, dans la vérité, dans le bonheur ».

III

Geneviève était infiniment heureuse. La soif d'aimer, la soif d'appartenir, l'appel de l'être précis que sa chair voulait seul pour contenter cette soif, tous ces désirs, frustrés durant des années, s'assouvissaient en elle avec la puissance de joie de sa sève généreuse et de ses vingt-quatre ans. Et c'était l'ivresse d'aimer et d'être aimée. Sans doute, Étienne était parfois lointain quand, le soir, sur le banc de leurs fiançailles, la tête sur son épaule, elle caressait, émue encore autant qu'au premier jour, la vision de leur chère union; sans doute, il était moins qu'elle

exclusivement possédé par l'amour, moins impatient d'intimité, plus résigné aux continences; il avait, maintenant que les vacances étaient finies, les soucis de sa fonction, mille travaux, mille responsabilités. Mais qu'étaient ces légères éclipses auprès de cette trame de tendresse si sûre et si profonde qu'elle sentait en son cœur? Qu'était-ce surtout auprès de ces moments dont la seule pensée la bouleversait jusqu'au fond de l'être? Quelle violence de désir, quelle passion pour une femme supposait un tel délire d'un homme, n'eût-il lieu qu'une seule fois! Non, il était impossible d'être aimée davantage... Elle ne savait ce qui l'enivrait le plus, de tant donner ou de tant recevoir, et quand, à la tombée du jour, s'étant hâtée sur la route dès qu'elle avait entendu la voiture, elle remontait au bras d'Étienne, levant vers lui tous les deux pas des yeux lourds d'abandon, le président et tante

Estelle, qui les voyaient du haut du perron, remerciaient le sort qui avait donné à leurs vieux jours de contempler à leur foyer l'absolu du bonheur.

Oui, il avait les préoccupations de sa fonction, mille travaux, qui le privaient un peu d'être tout à l'amour. Et puis elle acceptait, s'il l'eût fallu, d'être la plus aimante. C'était le rôle de son sexe, au fond, et sa grandeur. Et c'était la tradition de sa maison ; les femmes y étaient tendres et dévouées pendant que les hommes, graves et fidèles, travaillaient, fournissaient leur carrière, servaient l'État. Elle n'avait que du mépris pour celles d'un autre monde qui veulent pour mari un esclave, exclusivement occupé d'elles. Elle regardait au mur le portrait de la grand'mère d'Hirsauge, si sereine et si belle devant sa table à ouvrage où elle avait passé sa vie, l'amour dans le cœur, pendant que le grand-père préparait ses

concours, étudiait ses dossiers, devenait, avait-on dit, le d'Aguesseau de la Franche-Comté. C'était juste, cette sérénité. Une femme n'était-elle pas comblée dès l'instant qu'elle avait, et pour elle seule, tout ce que l'homme, avec sa vie de pensée et d'action, peut donner à l'amour? Mais où prenait-elle qu'il lui fallût savoir être la plus aimante? Assise dans la campagne, perdue, la main sur ses yeux clos, au souvenir d'heures récentes, elle était effrayée du vertige qu'elle éprouvait à se sentir tant aimée. Et son cœur défaillait sous le poids du bonheur.

IV

Cependant de vagues inquiétudes venaient parfois, comme de pâles éclairs, sillonner cette félicité. En certaines minutes, dans l'œil d'Étienne devenant soudain lointain, elle croyait lire, non pas de la réflexion, mais de la tristesse, de la souffrance... Était-ce curieux aussi comme il recherchait peu, depuis leur mariage, les promenades deux à deux, les lectures l'un près de l'autre sous la lampe, comme il les interrompait quelquefois brusquement — pour d'ailleurs y revenir tout de suite et plus tendre que jamais. Avec quel air étrange il s'était arra-

ché, l'autre jour, à cette page du *Cœur innombrable*! Elle ne pouvait songer non plus sans malaise à ces retraites qu'il faisait, le soir, dans son cabinet — pour son travail, assurément, mais si fréquentes! plusieurs fois par semaine! — et qu'il prolongeait si tard, montant souvent près d'elle bien avant dans la nuit, quand, épuisée de fatigue, elle s'était endormie. Parfois, assise en haut du bois de pins, à l'heure où le soleil, s'abaissant derrière la montagne, enveloppait la terre dans un grand linceul bleu, un sentiment de solitude infinie la pénétrait soudain, l'impression que c'est l'ombre qui dit vrai, un atroce froid au cœur, comme elle en éprouvait à cette même place il y a un an, quand il n'écrivait pas, quand il la trahissait...

Mais le grelot des chevaux se faisait entendre. Elle volait. Elle était dans ses bras. Et si, le soir, il montait avec elle le

grand escalier de pierre au lieu de s'enfermer dans son cabinet, elle eût défié le malheur.

Parfois une vision lui revenait. Quand, le lendemain de son mariage, elle s'était éveillée au petit jour, au lieu de trouver Étienne à son côté, elle l'avait vu accoudé à la fenêtre, presque entièrement vêtu, les yeux perdus vers la montagne. Cette vision lui faisait mal, mais pas longtemps; car elle se souvenait que tout de suite elle l'avait appelé, et elle le revoyait qui, la tendresse aux lèvres, accourait dans ses bras.

Ce soir-là, le père et tante Estelle étaient montés immédiatement après le dîner. Geneviève, au piano, feuilletait un vieux cahier de *Bonnes traditions du pianiste*, pendant que, dans un fauteuil près d'elle, Étienne achevait son cigare. Elle finissait le *Et pourquoi?* de Schumann.

— Cela te plaît, disait-elle?

— Oui, chérie... Tu ne veux pas jouer quelques *Scènes d'enfants*?

Elle jouait la *Rêverie*, le *Colin-Maillard*. Puis elle attaquait la première *Novelette*. Étienne était allé s'asseoir sur le canapé derrière elle. Après le *cantabile*, au lieu de reprendre l'*allegro*, comme l'attendait Étienne, elle s'arrêta. Se retournant brusquement vers lui, elle crut voir une larme dans ses yeux.

Elle joua encore quelques pièces. Bientôt ils montèrent.

Deux jours plus tard, elle reposait, la nuit, dans l'ombre, sur son cœur. L'amour venait de les unir. Très bas, sans lever les yeux, elle murmura :

— Tu es heureux, n'est-ce pas?

V

Il y avait quelque branle-bas, ce jour-là, aux Amorandes. On attendait pour la fin de la journée Giselle et François, qui se rendaient à Montreux, recommandé pour la grossesse de la jeune femme, et avaient promis de s'arrêter vingt-quatre heures au manoir. Le personnel allait et venait, des caves à la cuisine, des serres à la salle à manger, cependant que tante Estelle donnait le dernier coup d'œil à la grande chambre d'amis, vérifiait une sonnerie, inspectait des tiroirs.

Geneviève, à côté d'elle, tout en piquant

des branches de lilas dans un long vase opale, se sentait joyeuse à l'idée d'embrasser sa petite Giselle dans un instant. Elle ne l'avait pas revue depuis que Giselle avait été demoiselle d'honneur à son mariage, n'ayant pu aller, elle, aux noces de son amie, qui avaient coïncidé avec l'alitement du pauvre grand-père, emporté quelques jours après. Que de choses à se dire depuis bientôt quatre mois! ou plutôt à entendre! Car elle avait toujours été surtout la confidente avec Giselle, l'amie penchée sur l'autre qui, plus jeune, plus gracile, se serrait auprès de « sa grande » pour lui dire les émois de son petit cœur à la fois ardent et craintif, comme rétracté devant les réalités. Elle sentait qu'elle aurait encore ce rôle; Giselle, d'après ses lettres, lui donnait l'impression d'être restée très jeune fille, d'avoir été beaucoup moins qu'elle promue par le mariage. Son dernier billet montrait une

véritable émotion de pensionnaire à l'idée de revoir sa grande amie. Et Geneviève disposait ses fleurs dans cette pièce un peu avec la joie des forts d'environner de douceur une fragilité chérie.

Mais la cloche annonçait que la voiture avait passé la grille. On s'encourait au bas du grand perron. Les jeunes voyageurs sautaient à terre, embrassaient leurs amis; on les conduisait à leur chambre; on se faisait mille bienvenues, on se posait encore mille questions quand sonnait le premier coup du dîner.

A table, on fêtait le jeune couple, l'heureuse naissance à venir. Les nouveaux arrivés étaient émus de revoir cette salle à manger, encore que diversement : lui, d'être là, dans ce cadre où il avait tant souffert d'attendre sa Giselle, d'y être maintenant avec elle, qui était à lui, qui était sa femme; elle, de retrouver un monde qui lui rappe-

lait un temps déjà lointain; lui, ému du présent, elle du passé.

On prenait le café au salon. Giselle, le bras passé à la taille de Geneviève cependant que François s'emparait de son bras libre, faisait le tour de la pièce, reprenait possession de toute chose. Elle s'arrêtait devant la têtière de la bergère Empire : « J'ai brodé cela il y a deux ans, disait-elle, avec un sourire pensif, pendant mon séjour ici. » Elle passait, comme si elle sentait une souffrance chez François de la voir se complaire ainsi à ses souvenirs de jeune fille. Puis, en cercle autour du grand feu, parmi les rires, on échangeait les caquets de Lons contre ceux de Lille. Bientôt on laissait les jeunes voyageurs s'aller reposer.

Le lendemain dans la matinée, par un beau froid sec de décembre, ils montaient tous les six la petite côte des arbousiers. François voulait revoir avec sa Giselle le

banc sur lequel il était venu pleurer le soir où le président lui avait appris la décision de madame de Morlhon, qui remettait leur mariage à des années. Il en voulait à ces poètes qui nous disent constamment la misère « d'un souvenir heureux dans un jour de malheur » et jamais la joie de revoir, dans le bonheur, les lieux où l'on a souffert. Le président répondait que le bonheur est rarement assez absolu pour nous permettre cette désinvolture à l'égard de l'infortune; que nous n'avons jamais assez le sentiment d'en avoir fini avec les mauvais jours. Les quatre jeunes êtres frissonnaient, chacun dans son cœur, encore qu'à des degrés divers, sous ce mot du cruel vieillard. Mais François se ressaisissait vite. « Notre bonheur est assez fort, disait-il en serrant le bras qu'il tenait, pour rire aux sombres heures d'antan comme à d'éternelles étrangères, n'est-ce pas, ma Giselle? » Et il

entraînait vers son banc la jeune femme, douce et muette.

On déjeunait gaîment et, dans une heure maintenant c'était le départ. Étienne emmenait François dans le cabinet de son père, pour lui donner un dernier avis sur la rédaction de son contrat avec sa société, cependant que les deux jeunes femmes montaient dans la chambre de Geneviève, où celle-ci demandait à son amie la permission d'écrire en hâte un mot qui devait prendre le même train qu'elle.

Giselle s'était assise dans un fauteuil, le dos à la fenêtre, contre la table où écrivait Geneviève; elle promenait sur cette pièce un sourire empreint d'une immense tristesse; voyant que Geneviève fermait sa lettre et levait les yeux vers elle, elle soupira :

— Comme tout sent le bonheur ici, l'absolue entente! Comme on voit que tu es heureuse, ma Geneviève, entièrement heureuse!

Elle plongeait dans les yeux de son amie un long regard douloureux, y lisait une interrogation inquiète, infiniment tendre. L'âpre ivresse l'envahissait de pouvoir librement épandre toute sa misère :

— Geneviève, dit-elle, laissant tomber son front sur les genoux de la jeune femme et éclatant en larmes, je suis très malheureuse.

— Ma petite Giselle, disait Geneviève, très émue, pressant cette tête chérie entre ses mains tremblantes, qu'est-ce que tu as? Parle, ma petite Giselle...

— Jamais je n'oserai... Geneviève, l'amour...

— Parle, ma petite Giselle, parle comme quand nous étions jeunes filles... L'amour?... Eh bien, l'amour?

— L'amour, Geneviève, m'est un devoir,... un affreux devoir...

— Quoi? tu n'aimes pas François?

— Ah! tu es comme les autres... Gene-

viève, j'aime François, j'aime profondément François... Qu'il soit malade, qu'il me faille le soigner, donner pour lui ma santé, ma jeunesse, ma vie, je les donne la joie au cœur. Tiens! si je dois mourir en mettant au monde l'enfant qui lui apportera le bonheur, je le fais l'âme radieuse... Mais pourquoi, pourquoi faut-il que l'amour soit autre chose que tendresse et dévouement!

Geneviève réprima un mouvement. Un fossé venait de s'ouvrir entre elle et son amie. Elles étaient deux races de femmes à jamais étrangères. Pourtant elle avait lu, dans des romans, des cas de ce genre, qui n'étaient pas sans appel. Elle murmura, très bas, non sans malaise :

— Peut-être François... est-il un peu... brutal?

Mais Giselle, séchant ses pleurs, toute misérable :

— Non, Geneviève, François n'est pas

brutal... Il est amoureux... Il est un homme. Voilà tout!

Et elle répétait :

— Un homme! Ah! si nous savions, avant le mariage, ce que c'est qu'un homme! un homme dans sa passion d'homme! Mais allez donc deviner cela! Allez donc pressentir de telles horreurs dans la poésie d'un fiancé! Ah! la nature sait bien nous tromper...

Le fossé devenait un abîme. Geneviève se sentait gênée comme si elle eût parlé de ces choses avec une petite fille, cependant que le remuement de ces images d'alcôve faisait refluer à son cœur toutes ses inquiétudes latentes. On leur criait d'en bas qu'il était temps de partir. Elles s'étaient levées. Geneviève, le bras au cou de Giselle, voulait à tout prix laisser une espérance à sa malheureuse amie :

— Tu t'y habitueras, dit-elle avec une tristesse tendre.

Puis, généreuse, en même temps que jalousement gardienne du secret de sa chair, elle ajouta, plus bas :

— Comme les autres...

Mais Giselle, lui saisissant le bras :

— Geneviève, j'ai peur de ne jamais m'y habituer... Je sens que cela m'est de jour en jour plus horrible, cette avidité de l'homme, ce désir qui n'est jamais rassasié, qui devient plus dément par la possession même, qui nous veut tous les jours, nous prendrait toutes les heures si c'était possible, qui ne sait plus quelles folies inventer pour nous faire toujours plus à lui... Geneviève, veux-tu que je te dise? François me fait l'effet d'un fou... Il me fait peur... Je vois venir le jour où il me fera horreur... Il s'en apercevra... Ce jour-là, notre ménage sera un enfer... Je ne veux pas... Je ne veux pas... Alors, je n'ai plus qu'à souffrir..., éternellement...

Elle tomba, sanglotante, entre les bras de Geneviève. Celle-ci, bouleversée, la caressait, balbutiait des consolations. Mais son bouleversement ne venait plus de la détresse de son amie. Elle ne pensait qu'à ce désir « qui n'est jamais rassasié, qui devient plus dément par la possession même, qui nous veut tous les jours, nous prendrait toutes les heures si c'était possible ». Qu'était-ce que l'amour d'Étienne, auprès de ce qu'elle venait d'entendre, auprès de beaucoup moins! Tremblante de la tête aux pieds, il lui semblait que, dans un éclair, elle venait de voir écrit en lettres de feu qu'elle n'était pas aimée.

On frappait à la porte. C'était les maris. Giselle se ressaisit la première :

— Voilà, voilà, nous descendons.

Tante Estelle accourait avec une dernière couverture. La voiture s'ébranlait. Le jeune couple agitait d'amicales mains par la portière.

VI

Enfoncée maintenant dans l'esprit de la malheureuse Geneviève, l'idée qu'elle n'était point aimée s'y implantait d'heure en heure plus sûrement. Certaines pensées qui essayaient encore de tenir tête à cette certitude — Étienne était tendre, affectueux; ce n'était pas le même tempérament que François — se voyaient implacablement réduites au néant. Tout lui criait qu'elle n'était pas aimée, pas aimée comme elle devait l'être : son instinct, mille souvenirs de ces trois derniers mois qui s'éclairaient maintenant, et le présent, le présent.. Étienne ne lui

avait-il pas dit, l'autre soir, qu'il avait à travailler pour un procès qui devait se plaider le lendemain? Et ce procès était, — à ce moment-là, elle l'avait appris depuis, — déjà remis à huitaine. Elle ne pouvait plus vivre dans une telle équivoque, dans une telle torture.

Ce soir-là, Étienne s'était retiré dans son cabinet. Seule, dans son lit, elle essayait depuis une heure de dompter la terrible agitation de son cœur. Vainement. Cela devenait un véritable affolement, intolérable. Elle se levait, passait un peignoir. Elle allait lui parler. Que lui dirait-elle? Elle trouverait une fois devant lui. Elle descendait, parmi l'effrayant silence de cette maison dormant dans la confiance et dans la paix cependant qu'un drame s'y nouait, elle descendait le grand escalier de pierre, éclairée seulement par la lumière que laissait passer la petite vitre au-dessus de la porte du cabi-

net d'Étienne. Bientôt elle s'arrêta. Elle venait, par cette vitre, de l'apercevoir. Assis à sa table, le dos tourné à la porte, il était absorbé dans la contemplation d'un petit carton oblong qu'il tenait entre ses mains et qu'elle reconnut vite pour une photographie... Il demeurait dans cette contemplation... Il approchait cette photographie de ses lèvres, s'arrêtait, la jetait brusquement dans une chemise de dossier, poussait le tout dans un tiroir. Elle avait reconnu le tiroir. Il était toujours fermé à clef; mais celui du dessus ne l'était pas. Étienne y avait pris l'autre jour des cigarettes en le tirant simplement à lui.

VII

Le lendemain, enfermée à double tour dans le cabinet d'Étienne, haletante, elle lisait :

1er novembre.

De durs moments aujourd'hui encore! De cruelles heures!... Allons! il faut que je renonce à me tromper moi-même. Le lien conjugal, ma tendresse pour ma Geneviève n'ont point encore fait leur œuvre. Le souvenir d'une autre n'est point encore ruiné. Je croirais même par instants, si ce n'était fou, qu'il me laissait plus de repos avant mon mariage. Parfois je me demande en tremblant si cet amour ne m'aura pas mordu encore plus au fond que je ne pensais. Les souvenirs — les désirs! — qui m'en reviennent sont

comme des élancements de la région la plus sombrement animale de mon être, la plus irrationnelle, la plus ingouvernable; ils m'assaillent comme les crises d'une profonde lésion organique, avec la même soudaineté, le même arbitraire, la même souveraineté; on dirait un mécanisme monté au plus essentiel de moi-même et qui se déclenche quand il lui plaît, sans que ma volonté, Dieu le sait! fasse quoi que ce soit pour l'y provoquer, pas plus qu'elle ne peut rien, hélas! pour l'empêcher. Dure épreuve que ces trahisons imposées à un cœur qui ne demande qu'à être fidèle!

Heureusement, ces reviviscences sont imprécises, fugaces, intermittentes... Elles s'éteindront... Le temps, la fidélité, l'affection conjugale finiront, une fois de plus, par triompher des démences de l'instinct.

Geneviève croyait devenir folle. Elle eut le courage de continuer.

7 novembre.

Parfois me traverse soudain, comme un éclair, le souvenir de l'amante plus âgée, avec sa maturité calme et souveraine, où je murmurais mes tristesses comme au sein d'un être plus fort et

que je ne craignais pas d'affaiblir; et j'ai alors comme froid au cœur auprès de cette jeunesse, si charmante pourtant et si tendre, mais dont la loi est de me confier ses détresses, non d'accueillir les miennes. Je revois l'amante maternelle, avec sa compréhension indulgente et totale, comme celle qu'on prête aux dieux, où je venais sans rougir avouer mes troubles, mes défaillances; et je me surprends à m'insurger contre le jeune être dont le mystique amour veut me croire sans faiblesse et me condamne, comme l'infortuné dieu du Wallhall, à étouffer dans ma poitrine le cri de mon humanité... Infamie! Je ne vais pourtant pas reprocher à cette enfant la fraîcheur de son cœur!

12 novembre.

Et parfois m'apparaissent — oh! sans netteté, sans consistance! sinon, que deviendrais-je! — parfois m'assaillent les images de son corps, de son amour!

13 novembre.

Ce soir — pourquoi ce soir? — par éclairs, je la revois toute. Je revois la tendresse infinie de ces grands yeux bleu sombre, cet océan, sans fond ni rives, de bonté et de clémence; je revois l'or de ces cheveux, de cette chair, cette chaude lumière

qui me baignait comme une saison heureuse; je revois cette gorge, ce dos, ces formes, gages bouleversants d'une volupté sûre et profonde dans leur opulence alanguie, comme un peu orientale; tout ce corps de tiédeur, d'ampleur bonne et aimante, contre lequel je sentais comme une immense confiance charnelle. Je revois sa beauté dans cette maturité, dans cette légère fatigue qui m'apparaissait, je le sens aujourd'hui, comme un symbole d'expérience amoureuse et me faisait éprouver, au ravissement de mon cœur puéril, l'émoi d'un néophyte guidé par la prêtresse au sanctuaire de l'amour. Et je revois — j'allais dire je découvre — cette aisance qu'elle avait dans l'union, et cette familiarité aux exaltations de l'homme, cette compréhension de toutes ses folies, et cette sorte d'impassibilité indulgente, d'éternité un peu ironique avec laquelle elle assistait parfois aux joies qu'elle dispensait, me donnant le sentiment, dont mon souvenir s'affole, que moi, pauvre humain qui passe, je serrais dans mes bras l'absolu, je m'épuisais, pygmée, à entamer l'inépuisable, qui s'y prêtait et en souriait... Oh! éteignez-vous, éteignez-vous, folles visions d'un passé à jamais condamné, qui doit dormir dans l'éternel oubli.

Minuit.

Chair de blondeur, de volupté, d'infinitude, chair d'offrande et de sourire, chair d'indulgence et de paix à la misère du mâle, c'est Hélène de Grèce que j'étreignais en toi! Maintenant j'ai Velléda, la vierge sévère et précise. Qu'il me jette la première pierre, celui qui oubliera l'amoureuse grecque dans les bras de la vierge gauloise.

14 novembre.

Au fond, ce charme maternel qu'elle portait dans l'amour était indépendant de son âge. Toute jeune, elle m'en eût baigné, j'en suis sûr. Il y a des enfants de vingt ans qui l'ont, — Véronèse les a peintes, — cette féminité de lait et d'enveloppement, cette aisance dans l'union, cette sorte d'autorité un peu railleuse, ce sourire aux ardeurs de l'homme comme à des folies de grands enfants qu'on se réjouit d'apaiser. D'autres, à quarante ans, demeurent des créatures précises et réticentes, mal à l'aise dans l'amour, toujours un peu violées, tremblantes, mystiques, sans ironie. Au fond, deux grands types féminins : l'*éternel-maternel* et l'*éternel-virginal*. L'âge n'entre ici pour rien. Chaque femme sera exclusivement de l'un ou de l'autre toute sa vie : Hélène ou Velléda.

L'amour d'Irène était rayonnant; l'amour de Geneviève est concentré.

Irène ouvrait les bras à son amant; Geneviève ferme les siens sur lui.

Irène dominait l'amour; Geneviève est terrassée par lui.

Quelle lâcheté de ma chair me pousse, comme à jamais, vers l'amante maternelle? Alors que mon cœur, ma raison libre, mon sens du bien, du beau, tout le meilleur de moi-même va vers le virginal, qui est-là, à mon côté, dans toute son exquise pudeur, dans toute son élégance, dans toute sa poésie? Qui suis-je, moi qui juge mes semblables, et chez lequel la chair commande?

17 novembre.

Par bonheur, l'épreuve est pour moi seul; Geneviève ignorera toujours ce larcin qui lui est fait et qui est mon supplice — mon supplice et ma honte. Quelle horreur si cette innocente devait payer pour la folie des autres! Oh! cela, jamais, jamais. Tu veux comme moi, n'est-ce pas, Irène, toi si douce aux jeunes vierges, toi si tendre à leur peines... Ah! toutes les souffrances du mensonge, toutes les tortures de la simulation,

plutôt que de jamais voir l'œil de ma Geneviève chérie et vénérée s'obscurcir d'une larme causée par ma démence.

20 novembre.

Geneviève me semble quelquefois nerveuse; elle a des réflexions bizarres. Par moments, on croirait qu'elle sait... L'idée seule d'une telle catastrophe me rend fou... Et puis, sa souffrance passerait encore ce qui est juste. Car elle ne comprendrait jamais quelles sont, malgré ma trahison, la tendresse, la religion, l'adoration que j'ai pour elle, qui vont croissant encore par la conscience du vol que je lui fais, de l'injustice qui s'abat sur sa jeunesse... Mais non, elle ne sait rien; elle ne peut rien savoir. Ses nervosités — en a-t-elle seulement? — viennent d'ailleurs. Je saurai les dissiper. Non, le repos de la chère innocente ne sera jamais troublé.

21 novembre.

.. Je possédais Irène dans cette profonde région où la femme est à la fois l'amante, la mère, la sœur.. La nature ne veut pas que nous jouissions de la femme à de telles profondeurs.. Puissé-je ne pas expier!

3 décembre.

Mes hantises me laissent maintenant à peu près en repos. Oui, je le sens, elles passeront... Voilà plus de quinze jours que j'ai pu ne pas penser à Irène, vivre en paix au milieu des miens, aux côtés de ma Geneviève, encore que mordu par la conscience que je ne suis pas auprès d'elle tout ce que je devrais être, que j'abuse lâchement de sa jeune ignorance.

4 décembre.

Pourquoi mon mal me reprend-il ce soir? Pourquoi ce soir? Quel est le rythme insaisissable et tout-puissant qui gouverne ces crises? Pourquoi, au moment de monter dans cette chambre où m'attend la jeune créature que j'aime, suis-je là, hésitant, misérable? comme subitement baigné d'un halo de féminité d'automne, aisée et enveloppante, qui me retient, qui m'enivre? Allons! chassons ces rêves, ou plutôt regardons-les en face, pour nous crier que ce ne sont que des rêves, plus honteux encore que déments; que la loi de l'homme, c'est de conduire par la vie, c'est d'aimer comme sa chair une enfant chaste et grave et qui se remet à vous, non de reposer sa tête entre les bras experts d'une maîtresse sur le retour.

Le journal s'arrêtait là. Geneviève passait sa main sur son front; il lui semblait que tout tournait autour d'elle, que les objets eux-mêmes avaient perdu leur identité, leur fidélité à eux-mêmes. Elle restait, l'œil fixé sur ces feuilles, — sur ces dates! — hébétée, écrasée. Ainsi, cette passion dont l'absence la faisait mourir, Étienne en était capable! il l'avait donnée à une autre! il continuait de la donner, là, à ses côtés, pendant qu'elle l'adorait! Elle, c'est dans la racine la plus profonde de son être féminin qu'il la trouvait sans attrait! A la dévastation de son cœur se joignait le crucifîment de son orgueil, la révolte de son honneur de Velléda, cependant que cette photographie, qui accompagnait le journal, lui enfonçait comme un stylet dans le sein le terrible pouvoir de ces Hélènes, la légitimité de leur sérénité, de leur assurance. En même temps elle sentait fondre sur elle la toute-puissance

— qu'elle admettait maintenant, maintenant qu'elle était femme — de l'amour d'un jeune homme pour une femme de cet âge... Elle étouffait, voulait de l'air, courait au jardin... L'horreur d'une solitude totale la serrait à la gorge; pour la première fois depuis quinze ans elle sentait qu'elle n'avait pas de maison, plus de parents, qu'elle vivait chez des étrangers. Ces murs, ce parc, ces vieux serviteurs, autant de traîtres qui lui souriaient depuis son enfance pour bien la frapper aujourd'hui... C'était l'heure du retour d'Étienne... Elle l'apercevait qui marchait vers la grille... Se jetant de côté pour qu'il ne la vît pas, elle haletait, entre le désir d'aller lui crier sa félonie ou de se précipiter dans ses bras, de tout pardonner dans une étreinte... Puis, brusquement, comme prise d'un vertige, elle saisissait sa jupe et, dans une course folle, les cheveux au vent, sans souci de l'étonnement de ceux qu'elle croisait,

s'élançait au fond du jardin, puis par la campagne, pauvre animal blessé qui s'enfuyait bien loin, bien loin de ceux qui l'assassinaient.

VIII

Geneviève s'était ressaisie dans son supplice. Elle avait fait appel à toutes les traditions de courage, à toutes les disciplines d'énergie dont on avait nourri son enfance. Elle ferait face à la catastrophe. Elle n'abandonnerait pas la partie. Elle avait des atouts dans son jeu : elle était là; elle était jeune; Étienne avait pour elle une affection profonde; en fait, il était fidèle; il n'avait pas d'occasion de revoir cette Irène; elle le connaissait, jamais il ne ferait rien pour la revoir. Que de femmes, aux prises avec bien pis, avaient sauvé leur ménage! Oui, elle

lutterait. Elle ne renoncerait pas son bonheur.

Et elle se modifierait. Peut-être avait-elle sa part de responsabilité dans l'infortune qui s'abattait sur elle. Peut-être était-elle en effet trop peu caressante, trop peu « enveloppante », trop peu « maternelle », trop disposée à se blottir dans les bras de son mari plutôt qu'à l'entourer des siens, et trop sévère, — dans sa toilette, dans tout son être, — trop réservée... Il lui semblait bien pourtant — et Étienne le sentait — que c'était le droit de sa jeunesse d'être ainsi, l'honneur de sa nature. Mais sans doute le mariage avait d'autres exigences, qu'elle avait méconnues. Des clairvoyances lui venaient, qui lui faisaient mal par ce qu'elles supposaient d'expérience, de subite vieillesse d'âme; elle croyait découvrir que des milliers de femmes doivent leurs malheurs à ce qu'elles portent éternellement dans l'amour

la contenance qui leur est naturelle et qui les rend heureuses, sans se demander jamais à quelle nature d'homme elles ont affaire dans leur mari, quel genre d'amante le fond de son être appelle. Pour elle, la question lui avait été assénée brutalement, et la réponse avec. Elle en ferait son profit. Elle tâcherait de ressembler à ce type féminin qui attirait Étienne. Oh! elle sentait ce qu'il y avait de cruel — d'ulcérant — dans ce reniement de soi-même, dans cet hommage à une race de femme qu'en somme elle valait bien. Mais elle venait d'apprendre aussi que le bonheur doit s'acheter, et même le demi-bonheur.

Elle tâchait donc à se faire compréhensive, enveloppante, — maternelle! — plus confidente qu'abandonnée, plus penchée sur l'aimé qu'épandue en ses bras; elle l'invitait, tremblante, à lui dire les ennuis de sa carrière, les troubles de sa conscience, les tristesses de son cœur, murmurant le bon-

heur qu'elle aurait à les comprendre, à les bercer, à les guérir; elle communiait au rythme d'une amoureuse qu'elle aimait, à la caresse d'Elvire soupirant, inclinée sur le front de son poète :

... Cher amour, épanche ta douleur;
J'adoucirai ta peine en écoutant ta plainte...

Dans toutes ses mœurs d'amante, elle s'appliquait à se faire plus humaine, plus séculière, — moins virginale... L'espérance soutenait son courage.

Mais la malheureuse voyait ses changements demeurer sans effet. Étienne restait le même. Affable à ses nouvelles caresses, rien de plus; parfois comme irrité par elles.

Un soir, ils rentraient de la préfecture, en voiture. « Tu es fatigué, disait-elle; dors là un peu, sur mon épaule ». Il posait sa tête dans ses bras, bientôt s'en dégageait.

— Pourquoi ne restes-tu pas?

— Je n'ai plus sommeil, répondait-il avec un sourire forcé.

C'était les mêmes tendresses lointaines, les mêmes tristesses subites, les mêmes dérobades à l'intimité. Et maintenant elle savait ce que tout cela voulait dire.

Alors l'envahissait le vertige d'un désespoir total, l'idée atroce qu'elle passerait toute sa vie auprès d'un infidèle — car elle n'était pas de celles qui s'en vont, elle sauverait le foyer; mais en même temps montait la certitude qu'elle ne pouvait plus supporter en silence tant de souffrance, tant d'humiliation, qu'elle allait crier sa douleur, cependant que l'étranglait le sentiment qu'il était dégradant de se plaindre de n'être point aimée, — et si inutile!

Ce soir-là, ils étaient montés de bonne heure dans leur chambre. Lui devait dès l'aube prendre un train pour Nantua, où il

remplaçait un collègue. Elle s'était assise au bord de leur chaise longue, se reposant un moment avant de se défaire, cependant qu'il préparait divers objets pour le lendemain. A présent il avait ouvert le petit secrétaire qui s'élevait entre les deux fenêtres, en tirait des dossiers.

D'une voix brisée, elle demanda :

— Tu travailles ce soir?

Lui, gêné, sans la regarder, comme un écolier pris en faute :

— Oui... Je me suis mis en retard... J'ai à peine vu cette affaire de demain...

Il leva les yeux vers elle. Elle était blême, haletante, l'œil tournant à droite et à gauche, comme si elle cherchait une issue pour s'enfuir d'un lieu où elle souffrait trop. Se jetant à côté d'elle :

— Qu'est-ce que tu as, Geneviève? Tu es bouleversée...

Elle ne répondait pas, fuyait son regard,

s'efforçait de se dominer, de refouler ses larmes.

— Quoi? Parce que je ne reste pas avec toi ce soir?

Puis, lui prouvant qu'il savait très bien le mal qu'elle avait, lui assénant du même coup comme elle avait raison de l'avoir :

— Geneviève, implorait-il, tu sais que je t'aime...

De grosses larmes roulaient dans les yeux de la jeune femme.

— Qu'est-ce que tu veux? Souvent j'en doute... Je te sens... à tout instant... si loin de moi..., si étranger... Ces occupations qui t'obligent à me laisser seule..., c'est de plus en plus..., presque chaque soir... On dirait que tu les cherches, que tu les fais naître...

— Geneviève, c'est injuste, c'est mal ce que tu dis là... Tu sais bien que ces séparations me coûtent autant qu'à toi...

Puis, très ému, la serrant vivement contre lui :

— Geneviève, je t'aime..., je t'aime..., je t'aime plus que tu ne crois...

— Oui... tu as de la tendresse..., de l'affection pour moi..., pour ton amie d'enfance... Mais de l'amour? Je me demande quelquefois si j'étais bien la femme qu'il te fallait..., si le grand-père n'avait pas raison...

— Geneviève!

— ... si tu n'en as pas rencontré..., aperçu... d'autres..., dans tes grandes villes..., qui te plaisaient davantage..., et que je ne te fais pas oublier... Je ne suis qu'une petite provinciale, moi..., qui n'a que son amour...

— Geneviève, tu deviens folle... Tout cela, parce que j'ai pour l'instant un surcroît de travail... Mais cela va finir... Nous ne nous quitterons plus... Toutes ces démences s'évanouiront... Geneviève, je n'aime que toi...

Elle le sentait très ému, peut-être d'a-

mour, mais bien plus certainement d'inquiétude, de terreur de ce qu'elle venait de laisser entendre. Sa rancœur ne désarmait pas, non plus que ses larmes. Lui, s'acharnant à l'apaiser :

— Chérie, je ferai remettre cette affaire... Je veux rester près de toi...

Ce n'était pas l'accent qui convainc, qui emporte tout. Un monde restait entre eux. Le mouchoir sur les yeux, elle balbutiait :

— Non, pas ce soir; j'ai trop de chagrin.

Elle se dégageait doucement de ses bras; il la caressait, la consolait; fière, généreuse encore dans son démantèlement, elle murmurait, séchant ses larmes :

— Ça passera...

IX

Il courut s'enfermer dans son cabinet, extrêmement agité. Il marchait de long et de large, comme un animal traqué. Le doute n'était plus possible ; elle savait. Que savait-elle au juste ? Comment ? Par qui ? Depuis quand ? Il chercherait cela plus tard. Elle savait qu'elle n'était pas aimée, pas aimée comme elle devait l'être. La souffrance de cette enfant, l'injustice de cette souffrance, l'avenir horrible de leur ménage, toutes ces visions l'enserraient comme des furies aussi certaines qu'intolérables. Il fallait à tout prix arracher cette idée du cœur de Gene-

viève; il fallait qu'elle se crût aimée. Et pour cela, il n'y avait qu'un moyen : *il fallait l'aimer*. Mais, pour l'aimer, il fallait chasser le souvenir d'une autre, ce souvenir dont la toute-puissance — il le sentait au moment où il fallait s'en séparer — le possédait, le dévorait. Comment y arriver? Précisément en aimant Geneviève, en l'adorant, en éprouvant pour elle une vraie passion. Seule, une passion peut réduire une passion. Les vieux maîtres l'enseignaient; jamais il n'avait autant senti comme ils disent vrai. Mais comment la faire naître, cette passion? qui ne se déclarait pas? qui ne voulait pas se déclarer? Eh bien, en en prenant l'attitude, *en en faisant les gestes*. Le geste crée le sentiment. Il se rappelait le conseil des profonds médecins de l'âme : « Faites les gestes de la foi, la foi viendra ». Oui, il allait vivre tout contre cette enfant, la serrer dans ses bras, non plus pour la rassurer, mais

dans toute l'intensité de sa volonté de guérir, la prendre souvent, très souvent. Et l'amour viendrait, il oublierait cette femme. Rien ne l'autorisait à en douter. Avait-il jamais essayé? Cette toute-puissance du lien charnel, s'y était-il jamais vraiment offert? Ne s'appliquait-il pas, au contraire, à s'y dérober le plus qu'il pouvait, lâchement, cruellement? Oui, c'était là une puissance intacte, inéprouvée. Elle ferait son effet. S'il s'y était soustrait, c'est qu'il la devinait, cette puissance, c'est qu'il sentait tout bas qu'elle l'amènerait, cet oubli, qu'au fond il redoutait. Oui, oui, sûrement, l'amour viendrait. Et puis, il le fallait, il le fallait.

Il continuait d'arpenter cette pièce, se criant mille raisons pourquoi il fallait à tout prix ruiner le passé, aimer Geneviève, sentant qu'il ne l'entendrait, qu'il ne se le prouverait jamais assez. N'était-ce pas proprement infâme, cette trahison qu'il prati-

quait depuis trois mois? Ne flétrissait-il pas tous les jours, du haut de son siège de juge, des actes infiniment moins honteux? Car c'était bien une trahison. Dirait-il sérieusement qu'il luttait contre sa hantise? La vérité n'était-elle pas qu'il s'y complaisait? qu'il la cultivait? avec ces heures qu'il passait dans ce cabinet à regarder ce portrait, à remuer des souvenirs? C'est pour lui que l'apôtre clamait du fond des siècles : « La chair rendra compte de ses œuvres *et de ses pensées.* » N'était-ce pas odieux la frustration qu'il infligeait à cette enfant, l'abus qu'il faisait de son ignorance pour la léser impunément? Mais surtout, ne serait-ce pas le bonheur, non seulement la paix, mais le bonheur d'être tout entier à sa compagne, à sa Geneviève qu'il chérissait, qu'il venérait, qu'il aimait? Oui, il l'aimerait d'amour. Oui, l'acte d'amour amènerait l'amour. Oui, il l'aimerait de passion. N'était-elle pas

exquise avec sa face de jeune Brünnhild empourprée par l'amour, ses jeunes formes de vierge amoureuse, pures et ferventes comme des prières? Et il marchait, sentant tout bas ce qu'il y avait de tragique dans son acharnement à vouloir aimer cette enfant, pendant que le fond de son être ne cessait de lui crier son peu d'élan vers elle, — pourquoi n'était-il pas resté là-haut tout à l'heure? pourquoi n'y courait-il pas? — son attrait vers une autre.

Et un acte tout de suite s'imposait... Son cœur se serra, implora... Allons! il le fallait... Et il fallait le faire immédiatement, sans discuter... Il ouvrit un tiroir, y prit une photographie et des paperasses, un autre d'où il tira un paquet de lettres et, marchant vers la cheminée en détournant les yeux, jeta le tout dans le feu. Il reprenait sa marche fiévreuse, le regard fixé au sol, résolu d'ignorer ce qui se passait dans

l'âtre. Une violente émotion l'étreignait, de l'espèce de celle qui le poignait quand Irène se retirait de lui : le sentiment qu'une chose monstrueuse s'accomplissait, mais dont c'est lui, cette fois, qui prenait l'initiative; il brûlait la vraie femme de sa chair; elle se vengerait... Les papiers se consumaient, ne flambaient pas. Le portrait était à peine noirci. Il pouvait les reprendre. Il les détruirait une autre fois; dans le sang-froid, non dans un état de crise; cela aurait plus de valeur... La flamme jaillissait. Tout était fini. Tout était bien.

Il s'assit devant sa table, un peu plus calme. L'acte qu'il venait d'accomplir lui paraissait important, capital. Il prit des dossiers, parvint à s'y intéresser; puis, épuisé, se jeta sur son divan dans l'intention de s'y reposer un instant, et s'y endormit profondément.

Le petit jour, filtrant par la vitre au-dessus

de la porte, l'éveilla. Ses yeux aperçurent les papiers noircis parmi les cendres de l'âtre. Un serrement de cœur le prit, qu'il sut dompter. Il ouvrit la fenêtre, poussa doucement les volets pour n'éveiller personne. Son Rivel se dressait devant lui, comme un rude soldat qui aurait dormi debout dans son grand manteau bleu, sévère, loyal et fort, image de sa maison, de la stature d'âme de ses pères, de ceux qui reposaient là-bas derrière l'église, comme de celui qui dormait au-dessus de lui. Il serait digne d'eux; il ne trahirait pas celle qui avait reçu sa foi; il vaincrait sa démence. Un tintement de grelot se fit entendre; on commençait d'atteler; il monta s'habiller. En repassant, pour descendre, par la chambre à coucher, il s'arrêta devant le lit, contemplant cette jeune forme dont l'innocence, dont la pureté appelaient si naturellement le bonheur, et qui dormait

dans une telle expression de souffrance, les coins de sa bouche tirés, le souffle court, serrant son drap de sa main crispée. Doucement penché vers elle, il appuya longuement ses lèvres sur sa natte noire, murmurant, ivre de repentir : « Pardon, chérie, pardon... Tu seras heureuse... Je le veux... ». Puis il s'élança dans le jardin, courut vers la voiture, soulevé d'une vraie confiance, prenant dans toute la loyauté de son cœur un élan éperdu de justice et de pitié pour du désir, pour de l'amour.

X

Toutefois, une pleine poussée vers la guérison lui demeurait encore interdite, non du moins par sa faute. Geneviève ne l'aidait pas dans son effort, presque au contraire. Ces assiduités, cette nouvelle attitude d'Étienne, quelle valeur avaient-elles? Si habile qu'il eût été à graduer sa transformation, ne sautait-il pas aux yeux qu'elle n'était qu'une réponse au bouleversement où il l'avait vue l'autre soir, une décision de sa volonté? Sans doute elle avait vite chassé l'intolérable idée qu'il ne voulait qu'endormir des soupçons qu'elle avait

presque avoués ; elle cessait même de croire qu'il n'agît que par bonté, par pitié; il lui semblait sentir peu à peu, dans l'accent de ses aveux, dans le ton de ses caresses, comme un réel effort pour oublier tout ce qui n'était pas elle, un sincère désir de l'aimer. Étienne était loyal ; il était très possible que, devant la détresse de sa femme, il se fût ressaisi, eût décidé de cesser cette félonie de son cœur. Mais que valait un amour « décidé »! Et puis, elle avait été blessée trop profond; même si elle l'eût voulu, rien ne pouvait la rappeler à l'espoir, à la vie. Doucement entraînée vers leur banc, le soir après dîner, la main de son mari à sa taille, elle restait silencieuse, inanimée sous ses caresses. Tout au plus élevait-elle vers lui, de temps à autre, un pauvre sourire las, d'une tristesse infinie, qui semblait dire : « Oui, tu es bon, tu es juste; je crois que tu veux m'aimer... ». Et il attachait sur

ses chers yeux d'enfant meurtrie un long regard profond, d'une tendresse éperdue, qui la suppliait de se laisser rendre heureuse, de croire encore à leur bonheur.

Elle y croyait encore. Malgré ses affreuses blessures, par-dessous une démission de soi-même si totale, si sincère, sa jeunesse, son amour ne demandaient qu'à croire encore, qu'à se cramponner à l'ombre d'espérance qui leur était offerte, — et offerte sous l'espèce d'un surcroît de caresse et d'étreinte! Si les empressements d'Étienne n'étaient que ce qu'elle pensait, cela n'était tout de même pas sans valeur, cette décision de sa volonté. Après tout ce n'était pas sa faute, si son cœur demeurait hanté. Que pouvait-il de plus que de vouloir vraiment oublier, de s'y efforcer sincèrement. Elle devait l'assister dans cet effort, qui était noble. Ne lui avait-on pas appris que les époux doivent s'aider l'un l'autre? Eh bien, un malheur

était tombé sur leur ménage; elle ne devait pas laisser son conjoint s'y débattre tout seul. Elle l'aiderait, elle répondrait à ses assiduités, elle supporterait la cruauté d'être aimée par volonté. Et la volonté amènerait l'amour. Elle l'amenait déjà. Les empressements d'Étienne duraient. On n'est pas ainsi sur commande si longtemps. Oui, à eux deux ils triompheraient. Tout s'oublierait. Le bonheur était possible. Il était là...

XI

Tristan, contre son mal, avise un remède qui doublera son tourment.

THOMAS, *Tristan et Iseult.*

Alors, dans l'entière communion maintenant de leurs deux vouloirs, au plein essor de leur double espérance, il se mit, avec toute la sincérité de son désir de ruiner le passé et de trouver l'amour dans les actions de l'amour, à vivre tout contre sa compagne.

Il vivait tout contre son âme. Au retour du palais, il restait longtemps auprès d'elle, soit dans son cabinet, soit, le bras à sa taille, dans quelque allée du parc, lui contant ses impressions du jour, voulant savoir les siennes. Le soir, après dîner, il lisait

8

avec elle, lui disant les pensées que lui suggérait l'auteur, lui demandant celles qui se formaient en elle. Il s'employait à pénétrer leurs consciences l'une par l'autre, à en abolir la frontière, à les fondre en une seule...

Et voilà que la résurrection, exacte, totale, constante, de circonstances qui avaient été imprimées dans la conscience d'Étienne en liaison, et combien étroite! avec l'image d'une autre, ramenait peu à peu avec elle, exacte, totale, constante, l'image de cette autre. Voilà que dans cette intimité serrée et continue, entre ces deux fronts penchés chaque soir sur quelque même page aimée, parmi ces deux amants marchant sous de grands arbres et se pressant âme contre âme, venait se glisser, de plus en plus vivante, de plus en plus durable, dans le cœur du jeune homme, la vision d'un autre être qui y avait été associé à cette forme précise de mouvements. Voilà que l'infortuné

sentait son mal l'envahir davantage par les actes mêmes qu'il faisait pour s'en évader, cependant que sa malheureuse épouse refusait de s'avouer qu'en ce regard de tendresse, où elle se reprenait à vivre, elle voyait reparaître, plus fréquents qu'autrefois, ces sursauts de malaise qui la crucifiaient, et auxquels la douleur, l'anxiété qu'ils éprouvaient à se constater eux-mêmes, jointes à la volonté de se dominer, de se forcer au sourire, donnaient une expression plus pénible à voir que jamais.

Mais le plus cruel les attendait ailleurs. C'est dans l'ordre de la chair, c'est là surtout qu'Étienne voulait chasser le souvenir d'une autre, s'attacher de passion à sa femme; là surtout qu'il voulait vivre les gestes de la passion; qui créeraient la passion; là surtout qu'il avait voulu maintenant l'intimité nombreuse, l'intimité profonde, totale, immodérée. Et voilà que, là aussi, là surtout, en

rappelant du fond de sa conscience des états qui y avaient été insérés comme en soudure avec l'image d'une autre, il ramenait l'image de cette autre. Comme une belle ensevelie qui lentement s'élèverait du sein des ténèbres parce qu'on se met à répandre les sons et les parfums qui environnaient sa vie, telle se réveillait dans la chair du jeune homme l'image de sa maîtresse dès qu'on y ranimait le chœur des sensations parmi lesquelles elle y avait vécu ; elle revenait, docile, prendre sa place dans un ensemble qui était né avec elle, qui formait avec elle un tout indissoluble; et elle y revenait sous la forme précise qu'elle avait autrefois parmi ces sensations, dans l'attitude de l'abandon le plus total, le plus lié à l'amour. Ainsi l'étreinte de Geneviève ramenait, plus fou que jamais, le désir d'Irène. Oui, l'acte de l'amour, comme il l'avait prévu, amenait l'amour, mais un tout autre amour que celui

qu'il attendait. Un vertige le prenait. Quoi? c'était l'acte même qu'il devait accomplir pour arracher du cœur de cette enfant l'atroce croyance qu'il en aimait une autre, c'était cet acte même qui l'allait enfoncer en toute sûreté dans l'amour de cette autre? l'acte même — le seul — par lequel il pouvait se disculper d'une trahison maudite qui l'enferrait en pleine trahison? Les pires tortionnaires n'avaient pas imaginé un supplice plus savant, plus cruel, plus moqueur. Mais il ne se rendait pas. Il lutterait. Il parviendrait à aimer Geneviève pour elle-même, à l'étreindre pour elle-même. Il retrouverait la liberté de sa chair. La possession de Geneviève, la possession folle de Geneviève finirait bien par créer l'amour de Geneviève, l'amour seul de Geneviève.

Et, avec les gestes des possessions ardentes, inexorablement fidèle au rendez-vous, revenait l'image d'Irène, dans une netteté, dans

une totalité, dans une intensité qui s'accroissaient par sa répétition même. Jamais, aux pires jours qui avaient suivi la rupture, elle ne s'était dressée dans cette terrible vérité. Ce n'était plus une image, c'était Irène elle-même, sa forme, son parfum, son haleine. Et ce n'était plus l'image qui provoquait le désir, c'était le désir qui avait soif de l'image et qui la suscitait. Ah ! il comprenait à présent pourquoi, durant des mois, il avait vécu avec Geneviève presque fraternellement ! par quel instinct de son repos il repoussait l'amour ! Insensé, qui croyait que c'était crainte d'oublier ! Il comprenait à quel rythme avait toujours obéi sa hantise, pourquoi c'est certains soirs qu'elle l'assaillait... Mais il chasserait l'intolérable image. C'est Geneviève, c'est Geneviève qu'il enveloppait de ses folles caresses, c'est Geneviève qu'il aimait... Mais l'image persistait, comme narquoise dans sa sûreté d'elle : « C'est moi, semblait-

elle dire, qui suis née dans ta chair en même temps que ces transports; je leur suis liée éternellement; il est hors de ton pouvoir d'en mettre une autre, parmi eux, à ma place. » Et il luttait encore. Il se faisait honte de sa passion. Quoi! il allait préférer ces formes de quarante ans à ces jeunes formes si pures, si élégantes? Mais il n'avait de désir que de ces formes d'automne, lourdes d'expérience humaine, maternelles à l'amour, souriantes aux folies de l'homme — oh! pourquoi n'en avait-il pas joui davantage quand il les possédait! — cette enfant lui était insipide avec son corps d'éphèbe, son inhumaine jeunesse, ses bouleversements de vestale égarée dans l'amour... Alors, à bout de lutte, il jouissait de cette image. Il enserrait Geneviève dans l'ombre, s'appliquait à ignorer son visage, son nom, tout ce qui pouvait le forcer de savoir qu'elle était elle, et, dans les bras de cette enfant, éperdue de

tant d'étreinte, jouissait enfin d'Irène. Puis il retombait près de sa compagne, la haïssant de la trouver elle et non une autre, horrifié de sa haine, bouleversé de sa traîtrise, muet, hagard devant cet adultère qui grandissait par l'acte même qu'il faisait pour le ruiner, s'apparaissant comme un pauvre animal qui s'enfonce plus avant les pointes de son cercle de fer par l'effort même qu'il fait pour l'échapper,— cependant qu'elle le regardait dans l'ombre, grave, inquiète, ne comprenant pas, comprenant seulement que ce n'était point là l'amour, l'amour simple et heureux, l'amour qu'elle eût voulu.

Il s'expliquait maintenant pourquoi, durant ses fiançailles, il avait cru, en toute loyauté, qu'il oublierait Irène, qu'il l'avait déjà oubliée. Il n'y avait pas d'acte d'amour, alors, dans sa vie. Depuis cinq mois, il n'y en avait pas. Point d'amour, et il oubliait Irène. Parfois il se prenait à détester Gene-

viève. « Si elle ne me condamnait pas à l'amour, j'oublierais Irène. » Et c'était une panique devant ce mouvement de son cœur, où flamboyait cette proposition folle, qui était pourtant la vérité : « La délaisser pour ne point la trahir. »

Et il se débattait dans ce cercle infernal. Plus il prendrait Geneviève, plus il ferait revivre en sa chair sa passion pour Irène. Parce que pour lui, décidément, l'amour, c'était Irène, éternellement Irène. Et il fallait prendre Geneviève, sous peine de lui asséner l'horrible vérité!

Et ne la lui assénait-il pas déjà! Ne voyait-il pas, sous ses baisers de feu qui eussent dû la ravir, ce front soucieux, ce regard angoissé, qui avait comme la terreur d'être interrogateur? Ne voyait-il pas se glisser par moments dans l'âme de cette enfant, malgré tout son amour, malgré tout ce courage qu'elle avait tout de suite montré

après le premier moment de révolte, le froid mortel de la désespérance? Son cœur se déchirait à la vue de tant de misère. Il avait envie de se jeter à ses genoux, de lui crier : « Geneviève, il y a deux êtres en moi; l'un est un malheureux qui n'est pas à lui-même, un fou, un possédé; mais l'autre, celui qui est libre, celui qui est vraiment moi, celui-là t'aime, il n'aime que toi, Geneviève, il hait tout ce qui le prend à toi. » Elle était juste; elle comprendrait... Insensé! comme si ce n'était pas l'amour du possédé qui est l'amour, l'amour qu'elles veulent!

Et ne le savait-elle pas que, par-dessous cette démence, il l'aimait, il ne demandait qu'à l'aimer, à l'aimer de tout son être? Ne la voyait-il pas, à travers sa misère, à travers sa détresse, lui garder sa tendresse, son estime, son aide, son espérance? Ne la comprenait-il pas, quand il lui contait certaines crise de ménage qu'il allait avoir à résoudre

au prétoire, et qu'elle l'exhortait, confiante et crucifiée, à ne point se hâter de prononcer l'irréparable, à ne point trop vite admettre l'inguérissable, à compter sur le temps ? Quand, par éclairs, — car enfin il en avait, — son mal le laissait libre et qu'il venait à l'amour simple et loyal, ne la sentait-il joyeuse, prête à tous les espoirs, à tous les oublis du passé, à toutes les négations de la souffrance, du retour possible de la souffrance ! Comme il l'aimait, comme il la serrait contre lui, l'admirable créature, qui ne l'abandonnait pas, qui le soutenait de son courage, de sa puissance de foi, dans la terrible épreuve qu'il traversait et qui la déchirait ! Comme il souffrait du mal qu'il lui faisait de plus en plus !

Ils durent aller à Paris. Une terreur le prenait. Il irait cependant. Ce serait l'épreuve du feu.

Le choc fut terrible. Plus que jamais, dans ce cadre où il l'avait aimée, l'amour, pour lui, c'était Irène, exactement Irène. Il resterait pourtant, il lutterait. S'il parvenait à oublier ici, il oublierait partout; il était sauvé.

Il oubliait, dans les musées, dans les bibliothèques, dans l'activité mondaine. Mais c'est dans l'amour qu'il fallait oublier! Jamais il n'avait autant senti que, sans l'obligation à l'amour, sans Geneviève, il guérirait.

Parfois, dans cette grande ville, il songeait à prendre d'autres femmes, qui enivreraient ses sens, leur verseraient l'oubli. Il se désignait celles qui lui semblaient capables d'un tel pouvoir. Elles ressemblaient toutes à Irène.

Cependant, nulle part comme ici, dans ce flot de Vénus de fabrique, sa Velléda ne lui avait paru si belle, si vraiment, si loyale-

ment belle. Jamais — que de joie il avait à le lui dire! — il ne l'avait tant aimée dans le sentiment profond qu'il avait de la beauté. Mais c'est dans l'amour qu'il fallait l'aimer!

L'épreuve devenait trop forte. Le mal que lui causait ce séjour, loin de s'amortir avec le temps, ne faisait que s'aviver, devenait intolérable, comme si la cruelle image se renforçait chaque soir par sa propre puissance.

Ils quitteraient Paris. Ils iraient dans un pays où il n'avait jamais pensé à cette femme, dont il n'avait jamais parlé avec elle.

... Ils passaient chaque jour de longues heures, assis l'un contre l'autre dans cette petite vallée perdue au pied des Alpes. Il pressait sa femme sur son cœur en même temps que ce torrent, ces grottes, ce hameau aux tuiles rouges à gauche dans la montagne, comme s'il voulait river son étreinte, indis-

solublement et dans le tréfonds de son être, à cette vision qui ne savait rien d'Irène, qui ne savait que Geneviève, que sa Geneviève. Il la pressait contre son cœur, plongeait ses yeux au fond de ses yeux, et son regard disait : « Ici, c'est toi l'amour; c'est toi ma femme, c'est toi, toi seule. J'ignore cette autre que je veux ignorer... Eh bien, nous viendrons, nous viendrons souvent... » Elle buvait ce regard, renversée sur son cœur, les yeux levés vers ses yeux et son regard répondait. « Oui, ici, tu m'aimes, tu n'aimes que moi. Oui, nous viendrons souvent... Tu oublieras... Nous finirons par être heureux. » Puis, peu à peu, ce paysage piémontais devenait pour lui *un* paysage, ce coucher de soleil au-dessus du Mont-Rose se transformait en *un* coucher de soleil, et, délivré de ces précisions, rien ne l'empêchait plus d'associer à son étreinte la forme d'un autre être, qu'il avait aussi pressé dans ses

bras devant la nature et au déclin du jour. Et, le soir, l'amour ne se souciait pas du lieu où on l'avait conduit; il n'était que l'amour, et ramenait l'image qui était née avec lui.

Lentement ils reprirent le chemin du manoir. Ils visitaient les grandes villes, le bras passé sous le bras, la mort dans l'âme, — unis, profondément unis, dans le sentiment de deux alliés sur qui s'est abattue une fatalité terrible, une lourde croix qu'ils traînent courageusement flanc à flanc, sans qu'aucun d'eux cherche à s'y dérober. Au musée de Chambéry, ils demeurèrent longtemps devant une copie de la *Flora*, silencieux, écrasés, éperdûment fondus l'un à l'autre.

Maintenant, dans son cabinet, il restait interdit devant l'effroyable empire de cet amour, demeurait des heures à y penser, à tâcher de le comprendre. Oui, c'était la

puissance de l'« éternel-maternel », de cette chair de tendresse à la misère de l'homme, de compréhension de toutes ses angoisses, de tous ses doutes, de cette féminité qu'il adore depuis qu'il souffre, depuis qu'il cherche, qu'un jeune poète, dont il venait de lire l'œuvre au pied des Alpes, avait chantée naguère encore dans un profond symbole : « O Pamphila, toi dont les mains touchèrent le menton laineux du pilote revenu des mers inconnues comme elles passèrent lentement dans les cheveux du jeune homme pensif, à moi ton amour, ô dernière descendante d'Hélène!. [1] » Il trouvait d'autres raisons encore à l'invincibilité du souvenir de cette amante : l'état de chasteté, d'ignorance presque entière de la femme où il était quand il l'avait rencontrée; l'impuissance de son organisme

1. G. d'Annunzio.

morbide, — il l'avait montrée, tout enfant, lors de la mort de sa mère, — à oublier, à renaître du passé pour s'ouvrir au présent... Mais un jour, au tournant d'une lecture, il avait trouvé autre chose. L'auteur — un philosophe — cherchait à expliquer le mécanisme des amours profondes. Il observait d'abord que, dès notre premier âge, les impressions que nous recevons de certaines formes féminines, — dans la vie quotidienne, dans les spectacles d'art, — s'insèrent en nous sous le sceau de l'attrait sexuel. Puis, peu à peu, à mesure que nous grandissons, ces impressions, enregistrées dans notre inconscient, s'y combinent en une sorte d'image synthétique, laquelle, évidemment, est comme le symbole de nos attirances amoureuses dans ce qu'elles ont de plus particulier à notre individu et de plus fondamental en lui, puisqu'elle résulte de sa façon particulière et la plus

instinctive d'associer la forme féminine à l'appétit de l'amour. Chaque adulte, disait l'auteur, possède ainsi, au plus secret de son être, une image symbolique de la femme qui n'est rien autre que son plus grand pouvoir d'aimer résidant au fond de lui à l'état virtuel. Et il ajoutait en substance : Le plus souvent, cette image demeure éternellement ignorée du sujet; la plupart des hommes meurent sans en avoir pris connaissance. Mais, lorsqu'elle parvient à franchir le seuil lumineux de la conscience, par ce seul fait, elle produit l'amour. Pour cela, il suffit que celui qui en est porteur soit mis en présence d'une femme dont les attributs correspondent à ceux de son image idéale...[1]

Tout, maintenant, s'éclairait pour lui. Ces impressions que nous recevons, enfant,

---

1. G. Danville, *Psychologie de l'amour*.

de certaines femmes et qui s'insèrent en nous sous le cachet du sexuel, ces attirances de petit garçon qui définissent notre personnalité amoureuse dans ce qu'elle a de plus profond, de plus purement organique, elles s'étaient toutes produites chez lui à l'occasion de cette féminité d'enveloppement, de maternité; c'est à cette race de femme que, dès son principe, sa chair de faiblesse avait porté son amour. Mille mouvements de son enfance (où est l'éducateur qui regarde ces mouvements?) lui revenaient qui, soudain, prenaient une signification : son goût, quand on le menait dans les musées ou qu'il feuilletait des albums, pour ces belles formes grecques, puissantes et tutélaires, cette belle Coré qui protège Triptolème; son bien-être auprès de cette jeune Cérès qui venait au manoir quand il avait neuf ans et le gardait sur ses genoux; auprès d'une autre, qu'il trouvait penchée au-dessus

de son lit de bébé quand il s'éveillait, tremblant, dans la nuit, et sur le sein de laquelle il avait murmuré un jour : « Oh! mère, je sens que je vous aime tout autrement que père... » Cette « image synthétique », que tout adulte construit peu à peu avec ces visions de femmes qui ont ému sa sensualité primitive, elle s'était faite chez lui au profit de cette féminité maternelle; c'est elle, il le sentait aujourd'hui, c'est cette féminité qu'il appelait, — et amoureusement, non par simple besoin de l'âme, — dans ses détresses de la salle d'étude du manoir, de sa chambre d'étudiant, à Dijon, à Paris. Ainsi, en rencontrant Irène, il avait rencontré la femme telle qu'il en avait formé l'image avec les éléments les plus constitutifs de son être sexuel. Il comprenait maintenant, dans sa vraie nature, la profondeur de l'amour qui l'avait précipité — et tout de suite sexuellement, — vers cette femme. Il compre

nait ce sentiment qu'il avait, en la désirant, d'une soif accumulée en lui depuis le début de son être, qu'elle lui était l'amante *nécessaire*, qu'il y avait quelque chose de *monstrueux* à ce qu'elle se refusât. Il comprenait cette plénitude d'assouvissement qu'il trouvait dans ses bras, qui lui faisait peur, cette sorte d'exhaustion de son désir jusqu'en son dernier fond. Il comprenait son accrochement désespéré à elle quand il avait senti qu'il la perdait et l'impression qu'il avait eue qu'une chose contre nature s'accomplissait... Et, de la profondeur de cet amour, l'humanité sociale, l'humanité morale ne s'était point souciée; elle avait déchiré cette liaison. Lui-même, les premiers désespoirs passés, avait cru cet amour oubliable, et, dans toute la loyauté de son âme, s'était uni à une autre. Mais son corps, désormais, quand il voulait l'amour, le voulait avec celle qui était l'amante telle

qu'il la concevait dans le plus essentiel de son être amoureux — et qu'il avait possédée. Et il comprenait maintenant pourquoi il était là, étendu, infidèle, auprès de cette enfant tristement endormie, infortunés qui payaient l'ignorance où vivent les humains, — où il faut peut-être qu'ils vivent, — des profondes lois de la chair.

XII

> O soir, tu livres une chaste vierge aux ardentes étreintes d'un jeune amant! Que ferait de plus un barbare ennemi dans une ville prise d'assaut?
>
> Catulle, chant nuptial.

Quelques semaines après son retour au manoir, Geneviève recevait un matin le billet suivant :

Courmayeur, 24 juin 190..

Merci de ta bonne lettre, chère Geneviève, et de votre aimable attention. Tu devines quel est mon regret de te dire que François seul en pourra profiter. Il vous arrivera dans une huitaine; je préviendrai par dépêche. Pour moi, je pars demain chercher maman à Neyrolles, que je n'ai pas revu depuis dix-huit mois! De là nous montons tout de suite à la mer, recommandée pour ma petite fille. François viendra nous rejoindre quand

nous serons installées. Remercie bien encore tous les tiens de leur excellente pensée.

Ce m'est un vrai baume, chère Geneviève, de savoir que François va passer auprès de vous quelque temps de paisible et total contentement, encore qu'il soit pénible de songer que cette sérénité sera due pour une grande part à notre séparation. Hélas! chérie, je sens de jour en jour davantage que je ne lui donne pas le bonheur, que la manière dont je réponds à sa passion pour mes faibles attraits lui est une grande douleur. Il faut les plaindre, Geneviève, plus peut-être encore que leurs victimes, ceux que leur nature, dans ce qu'elle a de plus inchangeable, de plus indépendant de leur volonté, condamne à faire souffrir un être cher. Car, je le demande à Dieu qui me juge, qu'y puis-je, en vérité, s'il m'a refusé, comme à une pauvre infirme, le goût de la domination, dont l'assouvissement est évidemment la seule chose par laquelle notre sexe peut trouver de la joie dans l'atroce barbarie de l'amour?

Ne va pas croire, d'ailleurs, que notre vie n'est qu'un long martyr. Ces sortes de mésententes — je crois le voir autour de moi et c'est peut-être ce qu'elles ont de plus navrant, quand on y réfléchit — créent une souffrance qui arrive peu à peu

à n'avoir plus rien de poignant, mais tourne à une espèce de tristesse étale, de vague état d'insatisfaction qui baigne l'existence à la manière d'une atmosphère, qu'on subit plutôt qu'on ne la sent. J'ose presque dire que nous sommes heureux; l'affection réciproque, la confiance totale l'un dans l'autre, l'assurance d'une communion profonde et entière devant les épreuves sont des sentiments forts et qui emplissent le cœur. Mais n'est-ce pas cruel de penser qu'il n'y aura pleine abolition de misère pour nous que le jour où François ne me demandera plus que de la tendresse et du dévouement, c'est-à-dire que notre ménage ne connaîtra vraiment le bonheur (mais n'est-ce pas encore le cas de beaucoup?) que par cette chose affreuse qui est la vieillesse?

Ta

GISELLE.

Cette lettre était accompagnée d'un mot griffonné au crayon :

Neyrolles, 25 juin, 3 heures.

Geneviève! ma chambre de jeune fille, que je n'avais pas revue depuis mon mariage! Mon petit lit bleu et blanc, où je m'endormais le soir en rêvant de l'amour comme d'un fol épandement

de tendresse chaste et totale, en le confondant presque avec le don si absolu, si éperdu en sa pureté, que je venais de faire de tout mon être entre les bras d'un Autre, dans ma prière! Oh! pourquoi, pourquoi faut-il que la vie nous demande autre chose? Grande sœur, je sens que j'ai des sanglots dans le cœur pour l'éternité de mes jours.

Bientôt François venait s'installer parmi ses amis. Souvent, le soir, après dîner, quand on descendait au jardin, Geneviève et lui laissaient les autres, allaient s'asseoir sur un banc à l'écart. Il parlait du mariage, disait qu'on ne peut demander aux êtres que leur dévouement et leur fidélité; pour le reste, qu'ils n'en sont pas responsables. Il promenait, sans mot dire, un long regard sur ces lieux où, collégien, il courait avec sa Giselle, un long regard calme et grave, d'une tristesse tendre et infinie. Et Geneviève restait là, en communion profonde avec cette âme aimante qui s'étendait, fière et sans haine, au linceul des bonheurs rêvés.

XIII

Cependant, comme un pauvre malade qui, dans une nuit de torture, entrevoit, avec l'aube, la fin possible de son supplice, Étienne croyait sentir qu'avec le temps l'image de sa maîtresse perdait de son terrible empire; pour peu qu'on ne la provoquât point par des remuements de l'être trop profondément liés à elle, bien des circonstances, qui autrefois la suscitaient fatalement, n'y parvenaient plus toujours; souvent elle apparaissait sans netteté, sans couleur, sans durée, comme s'évanouissant avant de s'être formée; ou, encore, demeurant un

simple état du connaître, — « Irène faisait ceci ; elle avait été là », — dénué de retentissement dans le sentir. Malgré son application à empêcher l'espoir de rentrer dans son cœur, l'infortunée Geneviève ne pouvait refuser de s'avouer qu'elle voyait de moins en moins, chez son aimé, cette affreuse tristesse soudaine, ce regard subitement étranger, ces terribles agitations dans l'amour.

C'est que celle qui était là, qui était toujours là, — et avec sa jeunesse, et avec sa beauté, — finissait par avoir raison de l'absente. C'est que la possession, encore que raisonnable en sa forme maintenant et que toujours peu passionnée, agissait par son addition à elle-même, par sa fidélité à elle-même, produisant à la longue, dans le cœur du jeune homme, une sorte d'ardeur sans éclat, de chaleur non lumineuse, qui n'en était pas moins de la chaleur et y engourdissait peu à peu le sens de tout ce qui n'était pas elle.

C'est qu'aussi l'image de Geneviève se liait chez lui, et de plus en plus, à tout un réseau de sentiments qui, pour n'être point de l'ordre passionnel, n'en étaient pas moins très puissants sur une âme de cette sorte. Il y avait deux ans bientôt, maintenant ,qu'il partageait le lit de la jeune femme. Deux ans ! Plus du double de son ancienne liaison. La durée de l'union des sexes — cette chose sacrée pour lui : la pierre angulaire de l'édifice social — était maintenant pour cette enfant. Et durant deux années il n'avait point approché d'autre femme, elle point d'autre homme. Et cet exclusivisme, cette fidélité seraient éternels. Et leur lien était irrévocable, indissoluble. Cette gravité d'union, ce sublime absolu du mariage, il l'étreignait de toute cette âme profondément morale que lui avaient faite ses pères ; et, dans cette étreinte, il embrassait puissamment sa Geneviève, non seulement parce que

c'est elle qui se trouvait liée à cet absolu, mais parce qu'elle y était liée d'une manière nécessaire, parce qu'elle était la forme féminine comme ajustée à cette beauté. « Geneviève, lui disait-il, en l'enlaçant sous le bois des hêtres, au retour de quelque sombre affaire de divorce, je pense souvent, pendant leurs affreux débats, à ce beau mythe romain des pénates époux, de ces grands dieux et déesses, mariés deux à deux, qui naissent et meurent le même jour; tu m'es l'une de ces déesses; tu es celle qu'on appelle invinciblement dans l'adoration de l'union unique et éternelle. » Et c'est d'un lien puissant qu'il s'attachait à elle en la sentant consubstantielle à des formes sociales qu'il vénérait du plus lointain de sa race; cependant que, dans son bras, elle n'avait pas le courage de ne point se réchauffer à cette étreinte morale, dont elle savait la profondeur, et par laquelle,

chez une telle nature d'homme, pouvait se glisser l'amour total.

Et c'était d'autres embrassements du même ordre, singulièrement forts chez une âme de cette sorte, dans lesquels il embrassait puissamment la jeune femme.

C'était l'embrassement du sens hautement moral que revêt l'acte d'amour par les conditions où il a lieu dans la vie en commun.

C'était l'étreinte du sens qu'il prend d'être inséré, ici, dans le cours régulier de la vie et des œuvres, de participer de la sainteté de ce cours, de cette poésie des « travaux et des jours » qu'ont, dès le berceau du monde, sentie toutes les âmes graves. « Geneviève, lui disait-il, ne les trouves-tu pas, comme moi, troublants jusqu'au fond de l'être, ces mots si simples du vieil aède : « Les travaux du jour étant terminés, ils prirent le

repas du soir ; puis ils s'étendirent sur leur couche et se livrèrent à l'amour » ? Et il disait encore, ivre de leur communion en cette gravité de l'âme : « Ne sens-tu pas, comme moi, quelle misère du cœur ils étalent, quelle impuissance à posséder l'amour, ceux qui goûtent l'amour adultère parce qu'il a lieu en marge du cours normal des œuvres, en rupture de l'ordre de la vie ? »

C'était l'embrassement de cette humanité profonde et infinie que revêt l'acte d'amour du fait qu'il se prolonge, ici, dans l'union la plus chaste et la plus confiante : dans le sommeil côte à côte et la main dans la main. Comme il sentait profondément, maintenant, étendu auprès d'elle, la monstruosité des rhabillages après la possession, la détresse du charnel limité à lui-même !

C'était l'embrassement de l'humanité profonde que prend l'acte d'amour de ce qu'il s'inscrit, ici, dans une communauté de vie

matérielle, dans une fédération de misère humaine. « Geneviève, disait-il, ne t'émeuvent-ils pas comme moi, ces vieux juristes du mariage qui veulent, du fond des âges, que la vie de ceux qu'unit l'amour soit une communauté indivisible d'habitation, de nourriture, c'est-à-dire de soumission de nos êtres à leur état de pauvre chose terrestre? » Et il disait encore, ivre de leur communion en cette gravité de l'âme : « Ne sens-tu pas comme moi quelle misère du cœur ils étalent, quelle impuissance à posséder l'amour, ces amoureux qui redoutent pour leurs cœurs les « prosaïsmes » de la vie en commun, qui veulent l'indépendance de leurs êtres de terre? »

Et, dans cet embrassement de l'amour selon la vie commune, il embrassait Geneviève, qui était liée dans son cœur à cette forme de l'amour comme une autre l'était à l'amour selon la chair. Et dans cet embras-

sement, il oubliait cette autre qui, sous cet aspect de l'amour, lui était une étrangère, était unie à d'autres.

Et dans cet embrassement, il embrassait profondément Geneviève parce que, là encore, elle lui semblait liée par essence à l'idéal qu'il étreignait. C'était sa forme de femme, avec son air de jeune Romaine obéissante aux dieux, c'était elle qu'on appelait comme nécessairement dans cette vision de l'amour selon le cours des œuvres, selon la sainte communion de soumission à la terre. Là, les chairs de blondeur, les voluptueuses Hélènes paraissaient des intruses. « C'est toi, lui disait-il, l'amante selon la maison commune, celle que vénèrent, du fond des siècles, les poètes de l'humanité profonde. » Et il la pressait contre lui de la force dont il pressait ces images vénérées, cependant que, de plus en plus, elle revenait à la vie sous cette étreinte morale, et que, parfois,

le soir, elle croyait pouvoir laisser monter dans son cœur l'idée que l'amour sacré peut, chez certaine race d'homme, créer l'amour profane.

Et elle lui était le symbole encore d'une autre chose qui lui était sainte. Elle était l'amour selon la loi, l'amour salué des hommes en tant qu'ils sont divins, qu'ils s'assemblent en cités et observent des lois. Là aussi, il la sentait comme congénère à l'auréole qui la baignait; elle était, par essence, l'amour légal et fier; sa beauté était inajustable à l'amour qui courbe la tête. Et elle était l'amour selon le respect des hommes pour autre chose encore; parce qu'à son seul aspect ils connaissaient l'épouse, l'épouse et non l'amante, celle qui ne conçoit l'œuvre de chair qu'insérée à une vie de communion et d'entr'aide, celle qui dit à Brutus : « Je suis fille de Caton, et suis entrée dans ta maison, non

pour partager ton lit et ta table, mais pour être associée à tes peines. » Et il l'embrassait, dans l'étreinte qu'il donnait à l'amour selon le respect des hommes, quand, rentrant avec elle aux avancées du soir, par la route de Mirebel, il voyait ces humains qui, redressés dans leurs champs, se découvraient devant eux et les regardaient longtemps; que, songeant à une autre, au bras de laquelle jadis il passait ainsi par la campagne à la tombée du jour, il discernait, dans la brume du souvenir, qu'on souriait alors à leur couple, qu'on ne le respectait pas; que, serrant contre lui la jeune femme, il lui disait : « Geneviève, je sens qu'à ton côté je m'élève par le mariage dans la dignité de l'être. J'ai compris auprès de toi qu'ils en aient fait un sacrement. »

Et elle était sa femme selon la tradition de sa maison. Souvent le soir, au salon,

fumant son cigare dans la bergère pendant que, près de lui, elle jouait aux échecs avec le président et que tante Estelle, en face d'eux, faisait du petit point, il regardait au mur les portraits des grand'mères, si différentes dans l'accident de leur être, mais si semblables dans son essence, dans la précision de leur beauté, dans l'élégante réserve de leur vêtement, dans la modération de toute leur personne comme homogène à la noble austérité de cette maison et de ses mœurs. Et il regardait Geneviève avec son profil de médaille romaine incliné sous la lampe, son buste haut et sévère, ses longues jambes fines et justes sous le pli chaste et noble de sa jupe de velours noir, il la regardait passant sa vie dans ce vieux salon de famille, donnant des heures de sa jeunesse à amuser ce vieillard vénéré, toute naturelle dans cette vie grave, n'en voulant, n'en concevant pas d'autre. C'était l'essence même

de ces femmes qui revivait en elle. C'est elle que, de leur cadre, elles lui désignaient comme épouse; c'est elle, c'est cette femme semblable à elles, qu'elles voulaient pour les remplacer dans ce salon où elles avaient tiré l'aiguille, jouer sur cet échiquier dont elles avaient poussé les pièces, commander dans ce manoir où elles avaient donné des ordres. Elles lui souriaient comme à celle qu'on attend. Elles n'eussent point souri à cette Pomone qu'il avait voulu leur amener, qui se donnait dans un salut et montrait ses épaules à quarante-trois ans. Et les hommes, eux aussi, précis sous leur hermine ou leur col d'officier, c'est elle, c'est cette forme de femme qu'ils voulaient à cette place. Et, pendant qu'elle refléchissait, le doigt sur son cavalier d'ivoire, il l'enveloppait d'un regard d'amour profond, celle où se satisfaisait la volonté de ses pères, celle qui était conforme à l'âme de la maison, de sa chère maison.

Et elle était de sa maison. Elle ne l'était pas seulement par le sang, elle l'était par l'amour, par la fierté qu'elle avait de ce sang, par la vénération qu'elle portait à ceux qui l'avaient fondé. Il l'aimait quand il la voyait, le matin, de son cabinet, marcher gravement vers la chapelle, portant des roses à ses chers morts ; souvent, sentant qu'elle l'attachait par le culte des leurs, elle l'emmenait ; il restait là, près d'elle,

Qui sur la tombe en fleurs courbait son jeune front,

selon le vers d'une jeune poétesse qu'ils lisaient ensemble à présent ; il restait là, près d'elle, comme fondu à une sœur chérie qui, vierge patricienne, honorerait les dieux de leur foyer... Et elle était de sa maison par le profond amour qu'elle portait à ce vieux manoir, par sa volonté de l'aimer dans sa vétusté même, dans la craquelure de ses

murs, dans son vieux mobilier malcommode, par sa science à le sentir partout où il était, dans son air, dans sa terre, dans ses prés, dans ses arbres. De quelle tendresse il l'enlaçait quand elle l'arrêtait, toute triste, au fond du parc, devant deux grands ormeaux, dont elle savait l'histoire, et qu'il fallait abattre! Elle était la conscience de sa terre chérie.

Et, aidé de ces sentiments profonds, de ces étreintes morales qui, chez cette nature d'homme, se prolongeaient dans le charnel en en décuplant la puissance, le temps de plus en plus faisait son œuvre; la vie commune, la fidélité, l'habitude, la force d'un amour né de la transformation d'une affection d'enfance et qui se souvenait de son origine, toutes ces actions répétées sur l'âme du jeune homme y ruinaient peu à peu totalement le pouvoir de la terrible image

Seules à présent dans le cœur d'Étienne, n'ayant plus à subir les confrontations d'une sensualité hantée, les valeurs de Geneviève, sa beauté, sa jeunesse, son corps de vierge fière et aimante, prenaient leur légitime empire. Et lui sentait l'accroissement de cet empire avec l'extase d'un homme qui a vu le fond du gouffre et qui renaît au soleil. Un jour, en parcourant le poème d'*Iseult aux blanches mains*, ils rencontraient : « La passion de Tristan pour la reine éteint son ardeur envers la jeune fille » ; — « Peut-être, avait-il dit en embrassant Geneviève et en fermant le volume, mais ce que je sais bien, moi, c'est qu'à la fin c'est la jeunesse et la pureté qui devaient triompher » ; et elle restait, le front sur son épaule, moins transportée peut-être encore que lui de la sincérité dont il était vibrant. Et elle sentait, de jour en jour plus douce, la rosée descendre en son cœur. C'est trem-

blante d'espoir et de confiance qu'elle soupirait maintenant, la nuit, la tête entre ses bras : « Tu es heureux, n'est-ce pas? »

Et, depuis longtemps maintenant, l'image ne revenait plus, ou revenait sans pouvoir. Elle était décidément vaincue. On ne craignait plus rien d'elle. Le soir, quand tout dormait, ils pouvaient lire ensemble :

Si tu veux, nous ferons notre maison si belle,

ou entendre la *Novelette,* avant de monter le grand escalier de pierre, enlacés par la taille et murmurant l'amour.

XIV

Salut! douce; salut! puissante.

Anatole France, *A la lumière.*

La préfecture venait d'envoyer une loge pour une représentation de *Manon*. Tante Estelle et le président avaient tout de suite déclaré qu'ils n'en profiteraient pas; veiller était maintenant au-dessus de leurs forces. Mais ils tançaient le jeune couple qui hésitait. A leur âge, pas une sortie, pas une distraction, c'était fou. Pour être des tourtereaux, on n'est pas tenu de vivre comme des sauvages. Puis, disait tante Estelle, cette représentation serait excellente. Elle était donnée par une tournée qui venait de remporter le plus vif succès dans tout le Nord-

Est. La jeune première était un grand prix du Conservatoire, dont la voix avait conquis le public, non seulement à Paris, ce qui ne prouverait pas grand'chose, mais à Besançon. La bonne tante donnait maint détail sur la troupe, les costumes. Elle avait lu tout cela dans son *Nouvelliste*, et chacun de s'incliner.

C'était les jeux de lorgnette qui précèdent le rideau. Le jeune magistrat et sa femme dans leur loge, — elle exquise dans son fourreau de moire saphir, avec son croissant de rose dans sa torsade d'ébène, en tout l'éclat de sa beauté de jeune Diane, — étaient l'objet d'une considération particulière, recevant, rendant maint salut. Geneviève se sentait le cœur en fête dans cette sorte de représentation aux côtés de son Étienne. Il lui semblait que l'hommage de cette foule, qui les avait vus si souvent,

enfants, dans cette même loge, donnait à leur union comme un surcroît de sanction, en consacrait encore la douce profondeur d'origine; en même temps, par un sourire d'Étienne, par une pression de main, par un regard — ils n'étaient pas allés au théâtre depuis Paris! — elle savourait cette volupté, si chère au cœur des femmes, de sentir l'intimité de l'amour au milieu de l'exercice de la vie officielle. Mais on frappait les trois coups.

Le tohu-bohu des marmitons, les bouffonneries du coche étaient écoutés avec la dignité d'un auditoire qui sait ce qu'il se doit. Maintenant, parmi un mouvement du parterre, Manon entrait en scène.

C'était une jeune créature aux yeux de velours bleu sombre, et comme fourrés de douceur, aux chairs pétries de lait, aux formes riches et onctueuses, le type de ces beautés dont les femmes sèches disent avec

dédain qu'elles sont « confortables », sans se douter qu'elles en pourraient dire autant de l'Antiope de Corrège ou de la reine de Cythère sortant de l'écume des flots. Comme l'Anatolia du poète, tout son être semblait prononcer : « D'immenses multitudes d'avides créatures pourraient s'abreuver à ma tendresse sans la tarir », cependant que son menton fendu, son sourire à la Luini versaient en cette tendresse une couleur d'ironie, de maîtrise de soi-même, qui ajoutait encore à l'expression de patriciat dans la bonté dont rayonnait toute sa personne Assise sur son banc de pierre avec son petit panier, elle répondait aux douces paroles de des Grieux :

J'en voudrais savoir de pareilles
Pour vous les répéter,

et son regard, son accent disaient la nature calme et chaude de ses caresses… C'était

l'acte de la lettre, la puissance d'apaisement, d'enveloppement dans l'amour, qu'exprimait le rythme de son dos, de tout son corps pendant qu'assise sur le bras du fauteuil de l'inquiet chevalier et lui entourant l'épaule, elle murmurait, légère :

Eh bien! Il faut relire ensemble.

A présent, le bras doucement passé au cou d'une camarade, elle lançait pour la deuxième fois :

Profitons de la jeunesse,
Nous n'aurons pas toujours vingt ans,

épandant sa richesse de sympathie humaine, tenant cette assemblée en son pouvoir par cette loi qui depuis l'amoureuse grecque, suspend les hommes aux bras de la féminité qui, tendrement souveraine, comprend toutes leurs misères et les endort dans l'opulence de sa beauté. Puis c'était Saint-Sulpice,

l'amour dont elle disait l'oiseau qui, ayant fui ce qu'il croit l'esclavage,

... D'un vol désespéré s'en vient battre au vitrage :

la sincérité dont elle sympathisait à la caresse de cette courbe musicale, à sa douceur comme réchauffante, s'y associant de tout son être, de sa voix, de son sourire, de ses deux mains qu'elle abaissait lentement comme sur une tête chérie. Et maintenant c'était l'embrassement de des Grieux qu'elle voulait reprendre :

N'est-ce plus ma main que cette main presse ? .

c'était la tendresse aisée, un peu autoritaire, dont elle enlaçait le cou de son amant, l'espèce de voluptueux protectorat qu'affectaient ses belles formes se pressant au corps du jeune homme; et c'était l'amante protectrice, maternelle, s'affirmant de plus en plus, s'affirmant de mesure en mesure, jus-

qu'à sa totale plénitude maintenant que, sur des Grieux enfin reconquis, elle fermait, rayonnante et un peu ironique aux résistances de l'homme, la courbe tutélaire de ses beaux bras aimants. A présent elle venait saluer, parmi les battements de mains, les vivats et les fleurs, inclinant son beau corps dans un rythme qui voulait être d'humilité, qui était encore d'amour et de souveraineté; les yeux levés au-dessous de son front baissé et projetant dans leur sourire une lumière de tendresse heureuse et confortante, les mains légèrement tendues en avant comme pour un apaisement, elle semblait bercer de calme et d'indulgence aimante l'agitation de ce grand enfant, de cet amant aux mille têtes qu'était cette foule en délire; on eût dit quelque belle Calypso, sur le bord de sa grotte, versant la paix au cœur des hommes en souriant de l'incendie qu'elle y avait allumé.

Il était plus d'onze heures. Geneviève exprima la crainte qu'on rentrât bien tard. Étienne proposa de laisser le dernier acte. Ils filaient par les bois, dans la voiture qu'il avait fait découvrir, sous une tiède nuit de septembre, que bleuissait une lune voilée par une course de gros nuages violacés. Il avait passé son bras sous celui de la jeune femme et lui souriait quand le dévoilement de la lune les mettait en lumière; mais quand les nuages revenaient et qu'il se croyait libre, elle savait voir, dans l'ombre, son profil inlassablement penché, douloureux, vers la route, son regard perdu bien loin. Dans un silence, elle dit, sans le regarder :

— Elle était charmante, cette Manon.

— Oui, fit-il, détaché; encore un peu maladroite.

Dans leur chambre. Il avait, tout de suite en rentrant, passé un veston d'intérieur,

ouvert le petit secrétaire entre les deux fenêtres, s'était mis à écrire. Elle se dévêtait lentement. Prête à se mettre au lit, elle vint s'asseoir sur le bras de son fauteuil. Caressante et tremblante :

— C'est une longue lettre, murmura-t-elle, que tu as à écrire?

— Un peu longue, chérie; j'irai la finir dans le cabinet de toilette pour ne pas t'empêcher de dormir.

Il l'embrassa tendrement. Elle se coucha.

XV

Deux jours plus tard, ils allaient côte à côte, avant le déjeuner, dans l'allée qui fait le tour du parc. Elle venait de grimper sur le petit mur de clôture pour cueillir les premières noisettes qu'elle voulait rapporter à la petite fille du père Michon; il lui avait donné la main pour l'aider à sauter à terre, et il avait gardé cette main. Et ils allaient ainsi, causant doucement entre eux, tendres, confiants, unis. Ne l'avait-elle pas, ce matin, tenu entre ses bras, aimant, simple, heureux? Ne l'avait-il pas sentie heureuse? Ils allaient, la main dans la main...

Ils iront ainsi par la vie, tendres, confiants, unis, — éternellement blessés; lui, condamné à une éternelle trahison, à une éternelle capacité de trahison envers celle qu'il chérit, envers celle qu'il vénère; elle, éternellement blessée au plus secret de son honneur de femme, sachant que la joie de son aimé dans ses bras n'est faite que de tendresse, de constance, d'habitude, qu'elle n'est qu'une longue tromperie de son réel désir, que le fond de son être, la vérité de sa chair tend à jamais, sinon précisément vers une autre, du moins vers une autre race de femme, qui est la négation même de ce que sa mère l'a faite. Et le temps, l'affection, le lien charnel aboliront de plus en plus l'aiguillon de leur blessure, sans la guérir. Ils iront ainsi par la vie.

III

C'était un des premiers longs jours de l'année, une claire et fine soirée de mi-avril. Les jeunes époux avaient laissé au salon le père et la tante qui n'osaient pas encore, en cette saison, affronter le parc après dîner; ils étaient descendus par l'allée des grands hêtres et s'étaient, au bas de cette allée, assis sur leur vieux banc de granit. Craignant pour elle le frais qui commençait de tomber, Étienne avait enveloppé les épaules de la jeune femme du châle qu'en sa sagesse la tante avait voulu qu'on emportât, et ses bras s'attardaient à cet enveloppement. Geneviève restait blottie dans cette tendresse

tranquille, cependant qu'autour d'eux les baisers de l'ombre à la terre faisaient sentir à leurs cœurs la morne profondeur des amours sans passion. Comme elle venait de frissonner :

— Tu vois, chérie, comme tu es sensible au froid depuis ta grippe. J'ai peur, souvent, que tu n'aies pas assez chaud, là-haut, dans notre chambre. Cette année, l'hiver est fini; mais, l'an prochain, il faut absolument que nous fassions poser une bouche de chaleur dans la pièce même...

Elle le laissait dire, sans le regarder, toujours blottie au fond de ses bras.

— On pourrait faire percer la cloison du cabinet de toilette dès cet été... Qu'en dis-tu, chérie?

Mais elle, élevant vers lui un sourire grave et infiniment tendre :

— L'an prochain, Étienne, nous ne serons plus dans cette chambre; nous serons dans

la grande chambre du second... L'an prochain, Étienne, nous serons trois.

Il attachait sur elle un regard empreint soudain d'une émotion profonde, en même temps qu'infiniment implorant, comme s'il la suppliait qu'elle ne le laissât point être le jouet d'un songe. Elle reprit, toujours avec son sourire grave et les yeux dans ses yeux :

— L'an prochain, Étienne, nous aurons un berceau dans notre chambre.

Il l'étreignait de son regard comme un être entièrement nouveau. Du fond de son cœur montaient des sentiments pour elle qu'il n'avait jamais connus. Ainsi son être cessait de n'être que lui-même, d'être arrêté à lui-même, de mourir avec lui; il se continuait dans un autre, il devenait éternel; et cela par elle, par son courage, par sa souffrance, qu'il lisait déjà dans ses traits. Et elle la lui annonçait le bonheur dans

les yeux, cette épreuve qu'elle allait supporter pour lui, pour son orgueil. Un immense amour, fait d'une tendresse, d'une reconnaissance, d'une vénération infinies le précipitait vers cette enfant. La pressant contre son cœur, il murmurait très bas, en lui baisant les yeux :

— Geneviève, ma chère femme, ma chère femme...

Elle élevait vers lui un pauvre regard à la fois d'espoir et d'angoisse. Si souvent elle l'avait étreint dans ses yeux, ce rayon d'amour, pour le voir soudain s'évanouir, la rejetant de la cime du bonheur au plus mortel veuvage! Mais non, il persistait, cette fois, à plonger dans ses yeux ce regard si profond, si aimant, de plus en plus profond, de plus en plus aimant. Et il disait, toujours les lèvres sur ses paupières :

— Geneviève, il me semble que celle-là seule tient la grande place dans le cœur

d'un homme, qui a fait pour lui ce que tu vas faire pour moi.

Et il songeait que l'autre, à laquelle il pensait, avait créé avec un autre; c'est à cet autre qu'elle lui apparaissait liée dans l'éternité; elle lui devenait, à lui, soudain une étrangère.

Et il songeait que c'était bien son être, son être à lui, qui allait naître de cette femme. Il évoquait la torture de ceux qui peuvent douter. Les blondes Hélènes, les voluptueuses Cérès lui donnaient le frisson avec leur chair d'offrande; et, serrant sur son cœur sa Velléda, sévère et précise, il lui disait :

— Tu es de la grande race de la femme, toi; tu es de celles qui gardent la foi.

— Étienne, tu es heureux? Tu m'aimes?

— Je ne t'ai jamais tant aimée... Tu es la chair de ma chair... Il me semble que c'est de ce soir que tu es ma femme.

Oui, elle le sentait, quelque chose de nou-

veau et d'extrêmement fort venait de surgir au fond de ce cœur de mâle. Il aimerait, il aimerait profondément la mère de son enfant. Un grand amour se levait pour elle dans l'âme de son aimé; l'amour sacré prenait, avec l'enfant, son extension totale, toute-puissante, invincible. Une larme germait au bord de sa paupière. C'était encore un autre amour qu'elle avait rêvé quand, il y a deux ans, à cette même place, elle était tombée dans ses bras, que l'aube de l'hyménée montait, resplendissante, pleine de toutes les promesses, devant ses yeux éblouis. Mais elle refoulait cette larme. Elle voulait ignorer ce qu'elle n'avait pu avoir, porter toutes ses forces d'embrassement à étreindre ce qui lui était donné; et, noyant son regard au regard qui l'enveloppait, elle murmura, infortunée qui se faisait elle-même le faux témoin de son cœur :

— Et moi aussi, Étienne, il me semble

que c'est de ce soir que je suis ta femme.

Elle restait là, brisée et bienheureuse, foulée et refleurissante, sous cette étreinte qui était forte, qui était profonde, qui, elle, ne lui manquerait jamais, qu'il n'avait donnée à aucune. La nuit était venue. Ils remontaient lentement, lui la soutenant d'un bras où elle abandonnait sa taille déjà plus lourde, éperdument unis l'un à l'autre dans sa lassitude sacrée. Bientôt, en haut de l'allée, sous le berceau des hêtres, le manoir leur apparut. Tout y était éteint. Les vieux étaient allés dormir, comme pour leur signifier que c'était eux maintenant les chefs de cette maison, les répondants de la race; ils avaient cessé d'être « les petits », d'être l'avenir, l'espérance; ils étaient le présent.

Et déjà le petit être qu'ils portaient avec eux les poussait dans le passé, eux et le drame de leur jeunesse.

1919-1921.

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 12234-8-21. — (Encre Lorilleux).




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 27 04 08 013 8